00084070

Processed at
The Preservation & conservation
Laboratory of
The Asiatic Society of Bombay
Date. April-03

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 July, 2016

LETTRES
DU BARON
DE BUSBEC,

Ambassadeur de Ferdinand I. Roy des Romains, de Hongrie, &c. auprés de Soliman II. Empereur des Turcs. Nommé ensuite Ambassadeur de l'Empereur Rodolphe II. à la Cour de France, sous le regne de Henry III. traduites en François, avec des Notes Historiques & Geographiques.

Par M. l'Abbé DE FOY, Chanoine de l'Eglise de Meaux.

84070

DE'DIE'ES

A Monseigneur le Comte D'ARGENSON, Sécrétaire d'Etat, & Ministre de la Guerre.

Hâc arte Pollux, & vagus Hercules
Innixus arces attigit igneas. Hor. Od. III. Lib. III.

TOME SECOND.

A PARIS,

CLAUDE JEAN-BAPTISTE BAUCHE, fils, Libraire, Quay des Augustins à l'Image Ste. Genevieve.
Et LAURENT D'HOURY, fils, Libraire, au bas du Pont S. Michel, ruë vieille Bouclerie.

M. D. C C. XLVIII.

[AVE]C APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

Fr 944
Def/Let
84070

Keyword: Letters

1838

00084070

LETTRES
DU BARON
DE BUSBEC,

Ambaſſadeur de Ferdinand I. Roy des Romains, de Hongrie & de Boheme, &c. traduites du Latin en François, avec des Notes Hiſtoriques & Géographiques.

TROISIE'ME LETTRE,

Suite de ſon ſecond Voyage à Conſtantinople.

IL eſt très-vrai, ainſi que vous l'avez oüi-dire, que mes Collégues ſont partis d'ici, pour s'en retourner à Vienne, & que je ſuis maintenant ſeul; continuant toujours

de vous intéresser à moi, vous voulez que je vous fasse part dans cette Lettre, des raisons qui m'ont émpêché d'aller gouter avec eux les douceurs de ma patrie; vous voulez sçavoir par quel destin fatal je suis resté livré a la barbarie de ce pays; quel est le sujet de mes négociations; quel en est le progrès; le genre de mes occupations; celui de mes récréations dans ma solitude, & sur-tout, vous voulez que je vous dise ce que l'on pense de Bajazet & de ses entreprises: ce n'est plus une Lettre qu'il faut que je vous écrive, c'est un Journal, ou plûtôt une Histoire: n'importe, il suffit que vous m'assuriez que les nouvelles que je vous manderai vous seront agréables, de quelque nature qu'elles soient, pour que je satisfasse avec autant de plaisir que d'éxactitude à tout ce que vous désirez de moi; cessez donc de penser à me faire un procès, vous verrez que je sçai tenir ma parole; je me flatte aussi que vous y serez sensible, & que vous me traiterez avec plus de douceur.

Mes Collégues voyans donc avec chagrin, que depuis trois ans nous étions le joüet de cette Cour, que la

patience avec laquelle nous souffrions la dureté de l'esclavage où elle nous avoit mis, ne diminuoit rien de ses mauvaises façons, s'appercevant enfin chaque jour de la perte de nos soins & de nos peines, se sont déterminés, ainsi que moi, à solliciter leur audience de congé ; ils n'ont vû que des espérances trés-éloignées de paix, ou d'une longue tréve, & rien ne leur a fait plus sentir tout le poids de leurs fers ; ne sont-ils pas bien excusables d'avoir mis toute leur attention pour tâcher de s'en délivrer ? ils y ont réussi, difficilement, à la vérité, car on ne se retire pas d'ici avec autant de facilité que l'on y arrive : Soliman déterminé à les laisser partir, a crû qu'il étoit de son interêt de paroître m'en laisser la liberté, il s'imaginoit faire voir par-là beaucoup d'éloignement pour la paix.

Cette dissimulation ne nous a point été cachée, nous en avons usé aussi à notre tour ; les interêts de Ferdinand eussent couru de trop grands risques, si j'eusse accepté mon audience de congé, & si en ne l'acceptant pas, je n'eusse affecté de paroître la souhaiter. Ce fût là mon systême de conduite ;

ainsi me trouvant dans les jours suivans avec quelques-uns des Visirs, je ne cessois de me féliciter sur mon prochain départ, les termes me manquoient rarement pour leur marquer tout l'éloignement que j'avois à rester dans une Cour de laquelle j'avois tant de sujets de plaintes, à quoi souvent ils m'objectoient, qu'étant venu en qualité d'Ambassadeur ordinaire, ils doutoient si je faisois bien de m'en retourner. Il est vrai, leur répondis-je, que les intentions de Ferdinand mon Maître étoient que je restâsse, mais il est à croire que les événemens lui ont fait changer de dessein, & ne traitant point de la paix avec Soliman, je m'exposerois à une disgrace, si je demeurois ici plus long-tems. Je dois présumer dans les circonstances présentes qu'il désire mon retour.

Ce n'étoit que pour agir plus librement, & pour tirer un parti plus avantageux si je dissimulois ainsi, car je voyois une guerre ouverte des plus sanglantes, en partant avec mes Collégues, les choses au contraire demeuroient en suspens par ma présence à Constantinople; je prévoyois d'ailleurs qu'il n'étoit question que de

gagner du tems, & que tandis que les Couriers iroient & viendroient, il arriveroit quelques révolutions dans le Gouvernement qui nous rendroient maîtres de la paix, & quand nous ne l'eussions pas faite aussi avantageuse que je pouvois l'augurer, il n'est rien que je n'eusse tenté pour la conclure, plûtôt que d'hazarder une guerre qu'il nous étoit très-important d'éviter.

Je ne me dissimulois pas cependant les peines & l'embarras que j'allois avoir, seul je devenois le soutien & l'artisan d'une négociation des plus critiques, & de combien d'évènemens douteux ne me voyois-je pas menacé, si par malheur mon travail se terminoit à faire la guerre ? sans cesse ces considérations se présentoient à mon esprit, & j'ose vous dire qu'elles n'y ont jamais fait assez d'impression, quelques justes qu'elles paroissent, pour que j'aye pensé un moment de faire céder les interêts de mon Maître aux miens propres ; tels doivent être les sentimens & la conduite de ceux qui se chargent de pareilles commissions : le bien public, l'interêt de la Nation, & la gloire particuliere de leur Prince. C'est là ce

qui doit les occuper, ce doit être aussi leur unique but.

J'augurois bien d'ailleurs de l'empressement que Rustan me marquoit avoir pour que je restasse, il sentoit comme moi que si nous partions tous sans traiter, les choses ne pouvoient demeurer plus long-tems incertaines, (a) & qu'à peine mes Collégues & moi nous serions arrivés à Vienne, que la guerre seroit déclarée ; comme il étoit de tous les Visirs celui qui fut le meilleur politique, il n'en étoit point par cette raison qui fût plus éloigné de faire la guerre, il prévoyoit que si Soliman portoit ses armes en Hongrie, Bajazet ne manqueroit pas l'occasion, & que pendant l'absence de son pere, il exciteroit de nouveaux troubles. (b)

(a) C'étoit un tempéramment qu'il fal[illegible] trouver, pour que Ferdinand gardât la Transilvanie, qu'il ne payât point la pension, & que Soliman ratifiât le Traité d'échange avec la Reine Elisabeth.

(b) Bajazet, comme il est dit dans la précédente Lettre, étoit menacé de mort à la premiere révolte qu'il feroit, Roxolane ne le perdoit pas de vûe, & étoit de la derniere attention à ce qu'il n'arrivât rien dans le Gouvernement qui pût fournir une occasion à ce[illegible]

Toutes ces considérations engageoient Rustan à nous faire de fréquentes visites, c'étoit toujours de nouveaux moyens pour faire la paix, qu'il indiquoit à mes Collégues, afin qu'ils les proposâssent à Ferdinand, c'étoit alternativement des prieres plus pressantes pour m'engager à rester; il ne faut, me disoit-il, désesperer de rien, perséverez, les affaires auront peut-être une issuë favorable plûtôt que vous ne l'esperez; d'ailleurs, votre Roy a paru désirer la paix avec trop d'empressement pour qu'il désapprouve vôtre séjour ici. Plus enfin il me pressoit, plus je feignois de résister, sentant que c'étoit l'unique parti que j'eusse à prendre pour venir à bout de mon dessein; » eh quoi, » me répétoit-il souvent, vous vou» lez donc vous ôter toute esperance de paix, votre seule présence ici » retient peut-être Soliman, & l'em» pêche de conduire une puissante

Prince de courir à sa perte, aussi sollicitoit-elle sans cesse Rustan de concert avec sa fille, afin d'engager Soliman à faire la paix avec Ferdinand; Rustan d'ailleurs étoit fort attaché à Bajazet, & ainsi que ces femmes, il désiroit de lui retirer l'occasion de se perdre.

» armée en Hongrie ; je ſçai toute
» l'impatience qu'il a de vous faire la
» guerre, & s'il n'en eût été empêché
» par Roxolane & ma femme, qui
» l'ont, pour ainſi dire, retenu par
» ſa robe, il auroit déja ſoumis à ſon
» obéiſſance plus de la moitié de la
» Hongrie ; regardez-le comme un
» Lion rugiſſant lorſqu'il eſt éveillé ;
» heureuſement pour votre Prince, il
» dort, profitez de ſon ſommeil, &
» ſoyez aſſez ſage pour ne l'en point
» retirer. «

Enfin je devins un peu plus facile, & je lui dis que je reſterois volontiers, ſi je pouvois être ſûr que mes Collégues ne m'en fiſſent pas un crime auprès de Ferdinand ; » s'il arrivoit, lui
» diſois-je, quelque choſe de mal-
» heureux à l'un d'eux, ou qu'ils ne
» fuſſent pas bien reçûs, il eſt hors
» de doute, quoique je n'y aurois au-
» cune part, qu'ils en feroient rejaillir
» la faute ſur moi, & qu'ils cherche-
» roient à s'en venger, en me mettant
» mal dans l'eſprit du Roy. A quoi
» Ruſtan me répliquoit avec vivacité,
» que mes craintes étoient mal fon-
» dées, que de quelque ſorte que les
» choſes tournâſſent, il n'étoit pas

» raisonnable de présumer que l'... » m'en imputât le blâme; d'ailleurs, » qu'il prenoit tout sur son compte, » & qu'à l'avenir il me regarderoit » comme son frere. « Je le remerciai de ces marques d'amitié, l'assurant que j'allois y penser, & que ces bontés seules suffisoient pour m'engager à rester; nous nous quittâmes cependant sans que je lui dise positivement que j'y étois déterminé.

Quelques jours après, on nous fit dire d'aller au Divan, on nous y tint à peu près le même langage; Rustan me réitéra ses observations avec moins d'ouverture cependant, à cause des autres Visirs. C'est dans cette occasion où je parus enfin acquiescer à ce qu'ils désiroient de moi; pour lors, je présentai à toute l'assemblée une protestation par écrit, » par laquelle je déclarois que ce n'étoit point par l'ordre de Ferdinand que » je restois à la Porte, qu'il ne m'a- » voit fait sçavoir sur cet article au- » cuns de ses desseins, & que mon sé- » jour ne devoit rien diminuer de ses » droits, assurant encore que je ne » prenois rien sur mon compte, quel- » qu'issuë qu'il plût à Dieu de donner

aux affaires. « Je sentis dans la suite toute l'utilité de cette protestation ; c'étoit à elle à qui j'en appellois, lorsque tout n'alloit pas suivant les désirs des Bachas ; vous avez par devers vous, leur disois-je, mes sentimens, & la raison pour laquelle je suis encore ici, pourquoi me retenir si vous voulez me traiter avec dureté ? c'est violer le droit des gens.

Mes Collégues partirent sur la fin du mois d'Août en 1557, & je restai seul. Soliman alla suivant sa coûtume passer l'hyver à Andrinople, autant pour porter de la terreur dans la Hongrie, que pour jouir du plaisir de la chasse qu'il pouvoit prendre plus facilement dans cette Province, le froid y étant moins rude qu'à Constantinople ; il croit d'ailleurs que cet exercice & l'air temperé qui regne dans cet endroit, contribuent beaucoup à sa bonne santé.

Aux environs d'Andrinople, il y a une quantité de petites rivieres, sur lesquelles on voit beaucoup de canards sauvages, d'oyes, de grues, de (a)

[a] Les naturalistes disent que ces sortes d'oiseaux fréquentent plus les bois & les lieux secs que ceux qui sont aquatiques.

bufes, & d'autres; pour chaffer ces fortes d'oifeaux, Soliman fe fert ordinairement de jeunes aigles qui font très-bien dreffés, il a auffi quelques faucons; il ne s'en retourne pour l'ordinaire à Conftantinople que vers le commencement du Printems.

A peine s'étoit-il écoulé environ quinze jours depuis l'arrivée de Soliman à Andrinople, que Ruftan m'écrivit de m'y rendre; on me donna pour m'accompagner dans ce voyage une efcorte de Cavalerie, à laquelle on joignit feize Janiffaires; ceux-ci, à ce que je crois, étoient autant pour veiller fur ma perfonne, que pour me faire honneur, les Turcs font plus méfians que grands dans leurs manieres.

Nous marchions à grandes journées, Ruftan m'ayant mandé que je ne pouvois faire trop prompte diligence, mais nous ne fûmes pas arrivés à la troifiéme couchée, que les Janiffaires me dirent qu'ils ne pouvoient plus foutenir la fatigue de la route; ils étoient à pieds, & les chemins étoient extrêmément mauvais, je leur faifois d'ailleurs doubler les journées, ce qu'ils euffent à peine fait fi Soliman lui-même eût marché

sur leur tête : ceci m'intrigua un peu ne voulant point déplaire à cette espece de gens. Je consultai mes domestiques sur les moyens dont je me servirois pour remédier à cet inconvénient, & pour leur rendre la fatigue plus supportable ; l'un d'eux me dit qu'il s'étoit apperçû qu'ils aimoient beaucoup une espece de bouillie que mon Cuisinier faisoit avec du vin, des oeufs, du sucre, & certains aromates ; si on leur en servoit, me dit-il, tous les matins à déjeûné, ils auroient plus de courage à marcher, & ils ne se plaindroient plus. Ce ragoût me parut assez ridicule, je voulus cependant en faire l'essai, & il eût un succès merveilleux ; l'humeur de mes Janissaires s'adoucit par le sucre qui étoit dans cette bouillie, & devint gaye par le vin, d'eux-mêmes ensuite ils marchoient, & je crois qu'en les traitant de cette façon ils m'euroient suivi jusqu'à l'extrémité de la terre.

Dès que je fus arrivé à Andrinople, j'allai voir Rustan qui me fit des plaintes, approchantes un peu des injures, sur les incursions & les vols des Hongrois : je lui répondis en lui faisant pareils reproches de ses Soldats Turcs,

qui continuoient à faire mille outrages à nos Hongrois: doit-on s'étonner, lui dis-je, si nos gens cherchent à se venger, & le jour même de mon arrivée je reçûs un Courier de Ferdinand, avec des Lettres, par lesquelles il m'ordonnoit de me plaindre que (*a*) contre la foi des Traités qui avoient été faits avant le départ de mes Collégues, les Turcs s'étoient avancés sur ses Terres, qu'ils avoient exigé des Habitans de grosses contributions, que dans quelques endroits ils avoient ravagé les campagnes, & fait captifs les hommes, les femmes, avec leurs enfans; avec ceci je forçai Rustan de convenir que la partie n'étoit pas égale, il cessa aussi de se plaindre.

Je me rappelle, que le jour de l'arrivée de ce Courier, il fit un grand tremblement de terre à Andrinople, ue ce Courier nous dit qu'il en oit fait un à *Nissa*, à *Sophia*, & dans plusieurs autres endroits, par

(*a*) On avoit seulement prolongé la tréve de quelques mois, afin que ces deux Envoyés eussent le tems d'arriver, de rendre compte à Ferdinand de ce qui se passoit à Constantinople, & de donner à ce Prince le loisir de prendre un parti.

lesquels il avoit paſſé en venant de Vienne. Par tout où j'arrivois, diſoit cet homme, la terre trembloit, ſouvent ce tremblement me devançoit, il ſembloit que la malignité de l'air vouloit le diſputer en vîteſſe avec mon Cheval; pour confirmer ce qu'il nous diſoit, il nous aſſura que quatre jours après, il arriva un pareil tremblement à Conſtantinople, & qu'il ne doutoit pas que ce ne fut le même mouvement, qui s'étoit communiqué juſques-là. (a) De ceci vous en penſerez ce que vous voudrez: le Courier ſans être Phyſicien pourroit raiſonner fort juſte. D'ailleurs ces ſortes d'évenemens ſont très-ordinaires dans Conſtantinople, on en voit des marques dans pluſieurs endroits, les murs du Temple de Sainte Sophie quoique fort épais, en ſont pleins de fentes, des colomnes autrefois élevées ſur des baſes d'un diametre étonnant, en ont été renverſées, & beaucoup d'autres effets auſſi ſurprenans. Je me ſouviens qu'une fois il en arriva un après minuit qui fut ſi vio-

(a) M. Bourdelot rapporte pareil évenement dans une de ſes Lettres, qui confirme celui-ci.

lent, que notre Hôtellerie fit le mouvement d'un vaisseau, lorsque la mer est agitée ; le bruit m'éveilla, & comme j'avois de la lumiere, je ne puis vous dire quelle fut ma peur, de voir tomber, d'un côté un verre, un livre, d'un autre une planche, une pierre, tout ce qui étoit enfin dans ma chambre se bouleversa ; je restai pendant un instant saisi d'étonnement : je me rappellai ensuite que ce ne pouvoit être qu'un tremblement de terre, qui causoit tout ce désordre ; il dura quelques jours, non pas avec la même violence.

Le séjour que je fis à Andrinople, fut de trois mois ; j'y traitai d'une treve de sept, après quoi je m'en retournai à Constantinople. Nous étions pour lors au mois de Mars.

Quelque tems après mon arrivée, je résolus de sortir de mon hôtellerie, de laquelle j'étois ennuyé il y avoit long-tems ; je fis venir mon Chiaou (*a*) avec lequel je traitai, afin

(*a*) Les Chiaous joignent encore aux emplois que j'ai dit dans la premiere Lettre, qu'ils avoient, celui de garder les Ambassadeurs ; ils les suivoient autrefois quelque part où ils allassent, ce qui n'est plus en usage.

dû en obtenir de lui la permission; les autres Ambassadeurs avoient la liberté de se choisir une demeure, je voulus l'avoir aussi; je louai donc une maison à mes dépens, avec un champ très étendu qui y étoit joint, afin que je pûsse respirer l'air à mon aise; le Chiaou me le permit d'autant plus facilement, que c'étoit un avantage certain pour l'Empereur qui me logeoit dans une hôtellerie, dont le loyer étoit estimé quarante ducats par an.

Je pliai donc bagage avec grande joye pour aller occuper mon nouvel appartement: dès que j'y fus, je fis le plan d'un jardin dans mon champ; je comptois jouir du plaisir de le cultiver moi-même, & adoucir par-là les peines de mon Ambassade; mais dès que mon Chiaou eût fait réflexion que ma maison étoit ouverte de tous côtés, proche d'ailleurs de ce grand champ, il sentoit qu'il ne lui étoit plus si facile de me garder à vue, ainsi qu'il le faisoit dans mon ancien hôtel, qui n'avoit qu'une seule porte, & dont les fenêtres étoient grillées. Sur l'heure il changea de dessein, & alla trouver les Bachas qui étoient déja de retour d'Andrinople; ce misérable plaida si

bien

bien sa cause, qu'il les détermina à me prier de retourner dans mon ancienne demeure ; & afin qu'il ne parut pas que l'on en agît mal avec moi, ils imaginerent ce prétexte. Etant seul, me dirent-ils, vous n'avez pas besoin d'une si grande maison, nous voulons d'ailleurs vous éviter la dépense du loyer ; ainsi nous vous conseillons de retourner où vous étiez ; ce conseil étoit un ordre, & j'y obéis, j'allai ainsi me claquemurer dans mon cachot, duquel je vais vous faire une description exacte.

Cette maison est située dans l'endroit de Constantinople le plus habité & le plus élevé. Le derriere a la vûe assez agréable, elle s'étend sur la mer fort au loin, elle va jusques sur les montagnes d'Asie ; le devant est sans fenêtres ; les Turcs jaloux des plaisirs qu'elles pouvoient me procurer, ne se sont pas contentés de les faire griller, ils les ont fait murer, de façon que je ne respire de l'air de dehors, que celui qui est assez subtil pour passer au travers des murs ; les Turcs ont crû par-là éviter tout sujet de querelle qui pourroit arriver dans le voisinage, les Chrétiens n'étant

point vû, ni ne voyant rien de ce qui se passe au dehors.

Le bâtiment est quarré, ayant une grande cour, dans laquelle il y a un puits; le rez-de-chaussée sert d'écurie, le premier est seulement habité, & autour regne une gallerie, de laquelle on va dans les appartemens; les chambres sont très-étroites, rien ne ressemble mieux aux cellules des Moines; le devant donne sur une rue, qui conduit au Sérail du Grand-Seigneur: c'est celle par laquelle il passe tous les Vendredis, pour aller à la priere au Temple de Sainte Sophie. (*a*) Cette maison est couverte entierement de plomb, & voutée en dedans, ce qui la met à couvert des incendies. Ses commodités sont en très-petit nombre, il n'en est pas de

[*a*] Le Vendredi chez les Turcs est sanctifié comme le Dimanche chez les Chrétiens. L'usage de cette Nation est que celui qui est le plus élevé en dignité, salue le premier celui qui lui est inférieur; ainsi lorsque le Grand Seigneur passe dans les rues, la populace attend d'en être saluée, avant qu'elle-même le salue.

On est encore dans l'usage de ne répondre au salut de l'Empereur que par des acclamations de joye, par des souhaits & des prédictions heureuses.

même des incommodités, c'est le séjour de Borée & celui des Aquilons; point de jardin, ni arbre, ni verdure, rien qui puisse récréer la vûe. Le bâtiment est sans goût, sans propreté, il est seulement fait ainsi que le sont toutes les maisons des Turcs, pour le nécessaire. Je n'y ai d'autre societé, que celle de mille insectes; les Belettes y sont à troupeau, les Couleuvres, les Lezards & les Scorpions, y sont en aussi grand nombre; souvent il arrive que lorsque l'on veut prendre son chapeau le matin, on le trouve entortillé d'une Couleuvre: cependant le seul agrément que j'aie ici, & rien autre chose ne me récrée dans ma solitude, que la petite guerre que ces differens animaux se font entre eux. La Belette est rarement en paix avec la Couleuvre, presque tous les jours elles nous rendent témoins de leurs differends, qui se terminent toujours par une bataille sanglante. Les Belettes enfin sont si communes & si familieres, que dernierement il y en eut une qui nous apporta sur notre table, pendant le dîné un de ses petits: elle eut la complaisance de nous le laisser examiner à

notre aiſe, & lorſqu'elle ſe fut imaginée que ſa plus longue préſence nous auroit ennuyé, elle revint le chercher & le porta dans ſon trou. Quelques jours après nous eûmes un autre ſpectacle : un de mes Domeſtiques nous apporta un Serpent que mes Chevaux avoient tué dans l'écurie ; cet animal avoit le ventre ſi prodigieuſement gros, que je le fis ouvrir ; on y trouva trois Rats d'une grandeur prodigieuſe, je vous avoue l'étonnement dans lequel je fus ; comment peut-il ſe faire qu'un animal qui rampe, & dont la courſe par conſéquent ne peut être que tardive, attrappe ces Rats, qui ſouvent échappent à la vîteſſe & à la promptitude des Chats? Ceci me parut merveilleux. Le Serpent d'ailleurs a la gueule petite & le goſier étroit, nouveau ſujet d'étonnement. Comment fit-il pour avaler ces Rats dans leur entier ; (a) à cette ſurpriſe en ſucceda une autre quelques jours après. Je tuai un autre Serpent de l'eſpece de celui-ci, que je ſurpris avalant un Crapaud bien plus gros que ne l'étoient ces Rats ; le

[a] La gueule de ces animaux ſe dilate aiſément.

bâton duquel je me servis pour donner la mort à cet animal, est suivant Pline, spécifique pour les femmes, qui sont dans les douleurs de l'enfantément.

Quel goût est le mien ! je ne me contente pas de tous ces animaux que le pays me fournit amplement, j'en remplis ma maison d'étrangers ; mes Domestiques & moi nous nous occupons à les nourrir. Le plaisir qu'ils nous donnent, nous fait supporter plus facilement l'éloignement de notre patrie, & puisque nous sommes ici bannis de la societé des hommes, n'est-il pas bien naturel que nous cherchions à nous en dédommager par celle des animaux ? Les pierres, les murs ne parlent point, ils sont inanimés, quel pourroit être le genre de consolation qu'ils nous donneroient ?

Parmi ceux-ci, les Singes tiennent le premier rang ; leur adresse, les éclats de rire qu'ils font & leurs malices, leur attirent toujours grand nombre de spectateurs ; mes Domestiques se passeroient volontiers de manger pour les regarder. J'ai encore des Ours, des Chevreuils, des Cerfs, des

Linx, des Rats d'Inde, des Martes Zebelinnes, jusques à un Cochon : celui-ci est de tous les animaux de ma Menagerie, le plus curieux pour le pays, il me procure la visite de tous les Asiatiques qui sçavent que je l'ai. Cette Nation, ainsi que les Turcs, ont cet animal en horreur, parce que leurs Loix leur défendent d'en manger.

J'ai en Oiseaux, des Aigles, des Corbeaux, des Chouettes, des Canards de Barbarie, des Grues des Isles de Majorque, & des Perdrix : vous prendriez enfin ma maison pour l'Arche de Noë; mais indépendamment de l'amusement que ces differentes especes d'animaux me donnent, j'ai encore le plaisir de vérifier en eux mille choses qui me paroissoient extraordinaires, & que je ne pouvois croire. J'ai lû par exemple dans plusieurs Auteurs, qu'il y a certains animaux qui deviennent épris de l'amour le plus violent pour certains hommes : ceci me paroissoit une fable, & je n'ai voulu en rien croire, jusqu'à ce que j'ai vû un Linx, que j'ai fait venir d'Assyrie (*a*) qui deux

[*a*] L'Assyrie est une contrée de l'Asie, ar-

jours après qu'il eût vû un de mes Domestiques, s'attacha tellement à lui que l'on ne peut nier, que ce ne fut l'amour même qui agissoit dans cet animal; dès qu'il l'apperçevoit, c'étoit mille caresses, mille embrassades, ausquelles il ne manquoit que des baisers, pour marquer aussi vivement son amour, que le pourroit faire un amant. Lorsque cet homme sortoit de la chambre, le Linx prenoit doucement & avec timidité le pan de son habit avec ses pattes & vouloit le retenir, s'il partoit; cet animal tenoit ses yeux fixés vers la Porte, & ne reprenoit sa guayeté que lorsqu'il le voyoit revenir, sa joie alors éclattoit en mille manieres différentes; tout occupé du plaisir de voir celui qu'il aimoit, dans l'instant il oublioit la peine que son absence lui avoit causé. La passion enfin de ce Linx étoit si violente, qu'ayant emmené ce Domestique avec moi en Asie, il est tombé en langueur & est mort de chagrin, qu'il a marqué par des pleurs & par son obstination

rosée de l'Euphrate & du Tygre; on l'appelle aujourd'hui indifféremment Syrie, la Sarvie, le Diarbek, ou le Curdestan, dans la Turquie, en Asie.

à ne vouloir ni boire ni manger. Ceci m'a d'autant plus fâché, que je m'étois proposé d'en faire un présent à Ferdinand : sa peau étoit de la derniere beauté, c'étoit sans doute de celles de cette espece qui étoient autrefois si fort estimées à Babilone, & dont il est parlé dans le Droit Romain. (*a*)

Voici un autre exemple d'un Oiseau : l'une de mes grues baléaires (*b*) a donné des marques aussi sensibles de son amour pour les hommes, à un Soldat Espagnol que j'avois racheté, que l'avoit fait ce pauvre Linx ; cette gruë ne quittoit pas d'un moment le Soldat ; lorsqu'il se promenoit, elle se tenoit toujours à ses côtés, s'il s'arrêtoit, elle s'arrêtoit, lorsqu'il s'asseyoit, elle se tenoit debout devant lui, & souffroit avec plaisir qu'il la caressât.

[*a*] Il est parlé de ces especes de peaux dans le troisiéme livre du Droit Romain, dans la Loi *interdum*, au titre *de Publicanis*. Ces peaux se vendent encore fort cher, les plus belles valent à Constantinople 15 ou 16 écus d'or.

[*b*] Cette espece de gruë est fort différente des gruës communes ; celles des Isles de Majorques ont les oreilles bordées d'un rang de plumes blanches, & le devant du col garni de plumes noires ; ce sont de ces plumes dont

Ce qu'elle n'auroit pas fouffert d'aucun autre. S'il étoit abſent de la Maiſon, elle ne ceſſoit d'aller à ſa chambre, & en becquetoit la porte : ſi quelqu'un la lui ouvroit, elle entroit avec précipitation, & jettoit les yeux de tous les côtés pour chercher ſon ami, & voyant qu'elle ne l'y trouvoit pas, elle faiſoit le tour de la Maiſon avec des cris ſi perçans que j'étois obligé de la faire renfermer ; dès que le Soldat étoit arrivé on la lâchoit, pour lors elle couroit à lui battant des aîles, ſautant, exprimant ſa joie par mille tours ſinguliers; ſa paſſion enfin devint ſi forte que pour l'empêcher de crier pendant la nuit, (ce qui nous privoit tous du ſommeil,) le Soldat fut obligé de la ſouffrir coucher ſur ſon lit, ſur lequel elle pondit un œuf. Après ces deux éxemples, je ne doute plus de rien ſur cet article. Voici en revanche des traits bien ſenſibles de la perfidie & de l'ingratitude d'une autre ſorte d'animal.

J'avois un Cerf que je croyois bien apprivoiſé, ayant vêcu avec nous pen-

les Turcs ſe ſervent pour orner leurs Turbans, celles-ci ſont encore plus groſſes & plus grandes que ne le ſont les grues ordinaires.

dant plusieurs mois d'une maniere très-paisible, & en ami : mais le tems de l'accouplement étant arrivé, cet animal dans l'instant devint furieux, oubliant nos bienfaits, il ne se fit plus une peine de violer jusqu'aux droits les plus sacrés de l'hospitalité, nous devînmes tous ses ennemis, à tous il déclara la guerre, nous fûmes enfin obligés pour nous garantir de ses coups, de le barricader entre quatre murs. Cette prison ne fut pas assez forte pour retenir notre mauvais hôte; dans une nuit il en rompit les portes, & mit le desordre & l'épouvante parmi mes chevaux qui passoient la nuit dans la cour : les Palefreniers entendans ce bruit, se leverent, & firent leurs efforts pour faire rentrer le rebelle dans sa prison : mais loin d'obéir, comme il faisoit autrefois, il se révolta, fit main-basse, & en blessa quelqu'uns ; mes gens sentirent pour lors qu'il y alloit de leur vie ; & qu'ils l'eussent risquée, s'ils avoient menagé plus long-tems celle du Cerf, ils coururent aux armes, forcerent l'ennemi de se retirer dans l'écurie, où il se battit avec un courage que l'amour seul peut donner, il fut enfin terrassé & ne put résister, ni au nom-

bre, ni aux coups de fourches & de pieux, avec lesquels il fut assommé. J'envoyai le lendemain inviter tous les Ambassadeurs qui étoient à Constantinople, pour manger de notre chasse nocturne..

Ce Cerf étoit plus gros que ne le sont ceux d'Hongrie : je l'avois acheté de deux mandians, ausquels il servoit de truchement. Ces pauvres avoient accoutumé cet animal à faire des inclinations, chaque fois que l'on prononçoit le nom de Dieu, & le peuple prenant ceci pour un miracle, & s'imaginant que ce Cerf avoit une connoissance de la divinité, lui jettoit à l'envie force monnoye, que ces conducteurs avoient grand soin de ramasser. J'étois dans le dessein de l'emmener dans mon retour à Vienne, & d'en faire présent au Roy, moins à cause de son sçavoir, que pour sa grandeur qui n'étoit pas ordinaire.

Puisque le hazard a fait que je vous ai parlé des mandians Turcs, je vais vous dire quelque chose de leur façon de vivre. Leur nombre est bien moins grand qu'il ne l'est en Europe ; ils sont presque tous vagabonds, & ont toujours quelques pieux prétex-

tes pour faire ce mêtier. Quelqu'uns affectent d'être fols, & ce sont au contraire les plus rusés : le peuple les regardant comme des prédestinés par le défaut de raison les révere comme des Saints, & leur donne le double de ce qu'il donne à d'autres ; les autres, & ceux-là sont presque toujours Arabes, portent de grands étendarts, faits comme nos bannieres ; & disent, que c'est avec quoi leurs peres ont étendu la religion Musulmane ; ceux-là ne demandent pas d'une maniere honteuse ; mais le soir à la brune, ils vont par les rues, présentans de côté & d'autre une chandelle, un citron ou une grenade, & pour l'ordinaire, ceux qui reçoivent ces petits présens, les payent le triple de ce qu'ils valent. On voit d'ailleurs fort peu de pauvres. Ceux qui demandent par les rues chez nous, serviroient s'ils étoient en Turquie : n'importe, qu'un Domestique soit estropié, son Maître le nourrit toujours, & il ne l'est jamais assez pour qu'il ne puisse être propre à rien & gagner quelque chose. Pour confirmer ceci, je me souviens d'avoir racheté un Officier Espagnol, perclus pour ainsi dire de tous ses

membres, par le nombre de blessures qu'il avoit reçûes : le Turc de qui je le rachetai, lui avoit donné le soin d'un troupeau d'Oyes, & le profit que le Maître recevoit de cet emploi, étoit plus que suffisant pour nourrir l'Esclave.

Ceci me fait croire que celui de nous, qui le premier a aboli la servitude, n'a pas procuré un grand bien à notre Nation; je sçai que les inconvéniens sont grands, mais les avantages le sont plus encore : quoi donc, si cette servitude telle qu'elle étoit à Rome autrefois, & dont les devoirs sont prescrits par ses Loix, subsistoit aujourd'hui, auroit-on besoin de recourir si souvent aux croix, aux potences, pour punir ceux qui n'ont que la vie & pour bien la liberté ? La misere & la pauvreté les poussent au crime : & quelle force peut avoir la liberté, lorsqu'elle est combattue par la faim; tous les hommes sont-ils également propres à supporter la disette ? Il en est peu d'ailleurs qui sçachent se servir à propos de leur liberté, beaucoup sont des fautes, qui n'en feroient pas, s'ils vivoient sous les yeux de quelqu'un, qui eût droit de leur pres-

crire des regles ; il en eſt de la plûpart des hommes comme de quelques animaux, ceux-ci ſont tellement féroces qu'ils ne s'apprivoiſent jamais, & pour ſe garantir de leur fureur, on les tient toujours enchaînés, & de même de ces ſortes d'hommes qui n'ont jamais aſſez de raiſon, pour ſe rendre maîtres de leur liberté; donnez-leur un Maître qui les retienne & les lâche à propos, & ils ne feront plus de fautes.

Ici le Maître vit du travail de ſon Eſclave, chez nous le Maître joindroit ſon travail à celui de ſon Eſclave, & il ſeroit plus riche; l'Eſclave ici maintient en bon état les biens de ſon Maître, chez nous le Domeſtique eſt fainéant, le plus grand nombre voleurs, & preſque tous indifférens ſur les intérêts de leurs Maîtres. Le profit & l'utilité enfin que les Turcs tirent des Eſclaves, excedent tout ce que je pourrois dire, auſſi eſt-il comme un Proverbe parmi eux, que celui qui a un Eſclave, ne peut pas être regardé comme pauvre. Mais ne prenez ceci que comme un badinage, nos Loix ſont ſages & je les reſpecte ; nous pourrions cependant avoir les mêmes avantages que les

Turcs, sans blesser nos Loix, & comme eux ne point mettre en servitude ceux de notre Nation, & même ceux qui suivent notre Religion; tout prisonnier de guerre est Esclave chez eux, c'est la fortune & la récompense du Soldat qui le fait; un Esclave du commun est vendu 40 ou 50 écus d'or : & s'il est jeune, bienfait, ou s'il a quelque talent, le prix double; aussi ne suis-je plus surpris, de voir les fréquentes irruptions qu'ils font sur nos Terres; pensez de quelle valeur sont les prises qu'ils font quelquefois de 5 à 6000 hommes; ceci faisoit du tems des Romains le plus grand butin qu'ils emportoient des Villes, qu'ils soumettoient sous leur domination. (a) Les Turcs en ont conservé l'usage, ceux de leur Religion cependant sont

(1) Il est certain que les Esclaves faisoient la partie la plus considérable des richesses des Romains; tous ceux qui étoient réduits sous leur puissance par la force des armes étoient Esclaves.

Il y avoit trois manieres dont les particuliers pouvoient avoir leurs Esclaves, ou ils les achetoient du butin fait sur les ennemis, & de la part qui étoit réservée pour le public, ou des Soldats particuliers à qui on en laissoit de ceux qu'ils prenoient, ou des Marchands

exemts de servitude. Je reprens la suite de ma narration.

A propos de la chasse nocturne que firent mes Domestiques, je vais vous parler de ces especes d'oiseaux que l'on appelle Milans qui chassent naturellement; de tous les animaux, ce sont ceux ausquels les Turcs donnent la préférence, ils s'imaginent que c'est à eux qu'ils sont redevables du bon air, qu'ils respirent dans leurs Villes, disans que ces oiseaux prennent le mauvais; ils sont ici en très-grande quantité, & tous si peu farouches qu'ils se laissent prendre aux filets. D'un coup de sifflet on les assemble; j'ai pris ce plaisir il y a quelques jours : pour les traiter, je fis tuer un Mouton, duquel on leur donna les intestins; pendant qu'on leur jettoit à manger, j'étois caché derriére un pilier, tenant une fronde, avec laquelle j'en tuai deux : ce que je ne fis qu'après avoir bien barricadé ma porte, car s'il fut entré un Turc, je me serois fait une affaire sérieuse avec toute la Nation.

qui en faisoient leur négoce, & qui les vendoient dans les marchés.

La Loi qui permettoit les Esclaves en France a été abolie en 1200. environ.

Puisque je suis entré en détail avec vous sur tous les genres d'amusemens, que je prens dans ma solitude, je ne veux pas oublier de vous dire, celui que mes Perdrix me donnent. Peut-être serez-vous autant étonné que je l'ai été moi-même; j'en avois de rouges que l'on m'avoit apporté de l'Isle de Chio(*a*), celles-ci étoient aussi familieres que le sont les Chiens, sans cesse elles étoient autour de moi, tantôt elles grattoient mes pantoufles, tantôt elles voloient sur ma tête ou sur mes épaules, elles étoient enfin incommodes au point, que je fus obligé de les faire renfermer; elles devinrent si grasses dans leur cage qu'elles en sont mortes, au moins mes Domestiques me l'ont dit; si

(*a*) Chio ou Sio, est une Isle de l'Archipel, située entre Samos & Lesbos, son circuit est de 25 à 30 lieuës; elle a passé successivement de la domination des Athéniens, des Romains & des Macédoniens, à celle des Empereurs Grecs, sous laquelle elle est restée jusqu'en 1346, tems auquel les Génois la prirent. Elle a été ensuite alternativement aux Turcs & aux Vénitiens; enfin elle est restée sujette du Sultan; le Tribut que les Habitans lui payent est considérable, & ce qui est merveilleux, c'est que la mort ne les délivre pas de cette obligation, trois ans après qu'ils ne sont plus on paye encore pour eux.

je m'en rapporte à Pline le Naturaliſte, je ne croirai point mes gens ſur cet article, cet Auteur aſſure que les Lievres non plus que les Perdrix, n'engraiſſent jamais ſi elles n'ont leur liberté ; rien en ceci de ſurprenant : mais écoutez.

L'Iſle de Chio eſt remplie de ces ſortes d'oiſeaux, & chaque particulier en a comme nous avons des Poules ; dans chaque Village il y a un Berger public à la pointe du jour qui donne un ou deux coups de ſifflet, toutes s'aſſemblent autour de lui, & il les mene paître dans les champs, comme les Bergers menent chez nous paître les Moutons ; ſur le ſoir le Berger donne le même ſignal, les Perdrix ſe raſſemblent, il les reconduit au Village, & aucune n'oubliant la maiſon de ſon Maître, elles ſe retirent toutes ſans confuſion.

On m'a dit que les Payſans pour les rendres familieres, les mettoient dans leur ſein auſſi-tôt qu'elles étoient ſorties de l'oeuf, & que pendant deux ou trois jours ils ne les nourriſſoient que de leur ſalive, par-là ces petits animaux les connoiſſent, ils s'attachent à eux, & n'oublient jamais leur pere nourricier ; c'eſt ainſi qu'il eſt

plus facile de trouver de la reconnoiſſance dans les animaux que dans les hommes ; il ne faudroit pas cependant les laiſſer paſſer pluſieurs nuits de ſuite dans les champs, il ſeroit à craindre qu'elles ne repriſſent leurs inclinations, le plaiſir des champs leur ſeroit naturellement plus ſenſible que la ſociété des hommes. Je ferai tous mes efforts pour engager un de ces Bergers à me ſuivre en Allemagne, j'ai deſſein de le donner au Roy, afin qu'il lui éleve des Perdrix comme le ſont celles dont je vous parle.

Vous êtes donc allé dans cette Iſle, me direz vous ? non je n'y ſuis point allé, mais j'ai entendu dire par tant de gens dignes de foi ce que je vous raconte de ces perdrix, que je n'en doute pas plus que ſi je les avois vûës. Je ne ſuis pas moins certain non plus que l'on pratique (*a*) cet uſage pour faire éclore des poulets en Egypte quoique je n'en aye pas été témoin, tous ceux

(*a*) M. de Réaumur de l'Académie Royale des Sciences, a démontré dans un Mémoire qu'il a lû cette année le jour de la rentrée de l'Académie, la poſſibilité de ce fait, il a même indiqué, après pluſieurs expériences qu'il en a faites lui-même, tous les moyens pour faire revivre en France cet ancien uſage d'Egypte.

qui en viennent l'assurent constamment & il seroit trop singulier de soupçonner de mensonge tant d'hommes qui n'ont nul intérêt à me tromper dans ce point ; beaucoup m'ont dit qu'au commencement du Printems, certains hommes destinés à cet employ, ramassoient toutes les immondices & le fumier de leur Ville, qu'ils en construisoient une espéce de four extrêmement grand dans lequel chaque particulier de la Ville & des Cantons, apportoient autant d'œufs qu'ils vouloient avoir de poulets. Ces œufs sans doute par la chaleur du Soleil & par les vapeurs de ce fumier s'animent & donnent des poulets dans leur tems. Ceci me paroît confirmé par ce trait de colere de l'Empereur Adrien contre les Egiptiens, rapporté dans (*a*) Vopiscus. Adrien écrivant à un de ses amis dit, *je suis tellement ir-*

(*a*) Vopiscus ou Flavius, est un Historien Latin, qui vivoit sous le regne de Dioclétien, & sous celui de Constance Clare 300 ans avant J. C. il étoit natif de Siracuse en Cicile, ses ouvrages les plus connus sont la vie d'Aurélien, de Tacite, de Flavien, & celle de Probus, à la fin de laquelle il a mis des Mémoires, ou un abregé de la vie des quatre Tyrans, Firme, Saturnin, Proculus, & Bonose.

rité contre cette nation, que ne pouvant lui faire d'autre mal, je me vange d'elle au moins en desirant qu'elle soit obligée de ne vivre que de ces poulets dont on a honte de dire la naissance.

Je finis enfin par mes chevaux la description de mes amusemens. J'en ai de Syrie, de Cylicie, d'Arabie, & de Cappadoce; j'ai acheté aussi depuis peu deux chameaux. Heureux, s'ils me servent bientôt à l'usage auquel je les destine: c'est pour porter mon bagage dans mon retour; ils me servent au moins de propos pour en parler souvent avec les Bachas: de-là je prends occasion de leur dire, qu'ennuyé de ne rien finir, je n'attends plus que les ordres de Ferdinand pour partir. J'espére que ceci, joint aux nouveaux troubles que la discorde de Bajazet avec Selim excitent tous les jours, déterminera Soliman à conclure un peu plûtôt la paix, & qu'elle nous sera plus avantageuse.

Le plaisir que mes chevaux me donnent sont les sauts & les gambades qu'ils font lorsqu'on les sort de l'écurie pour les mettre dans la cour afin de les y faire passer la nuit. D'ailleurs ils sont extrêmement doux comme le sont tous les chevaux Turcs; ils connoif-

ſent à merveille leur Maître & celui qui a ſoin d'eux. Les Turcs auſſi ſont dans l'uſage de les traiter & de leur parler avec toute la douceur poſſible; dès leur bas âge, ils les rendent familiers, les careſſes qu'ils leur font, ſont preſque auſſi tendres que celles qu'ils font à leurs enfans; jamais ils ne les frappent; la ſévérité du regard ſuffit pour leur faire faire tout ce qu'on veut. Voyez combien nos uſages ſont différens de ceux-ci; le ton rude & barbare avec lequel nos Palfreniers leur parlent, & comme ſouvent ils leur font tomber ſur le corps une pluye de coups; les Turcs accoutument les leurs à ſe mettre à genoux, pour donner plus de facilité au Cavalier de les monter; de prendre enſuite avec les dents ſon foüet, ſa maſſue ou ſon épée, & de la lui préſenter; c'eſt-là leur manége & tout leur exercice; lorſqu'ils ſont bien inſtruits, on leur attache aux narines des anneaux d'argent, qui ſont le prix & la récompenſe de leur habileté; jamais ils ne mordent, ni ne ruent, ils ne ſont point rétifs : il eſt cependant très-difficile de les faire arrêter, mais c'eſt faute d'un mords qui leur ſoit convenable, ils ſont tous faits ſur le même

modele, de la même force & de la même grandeur, sans avoir égard à la bouche du Cheval. Tous vivent très-vieux; à 20 ans, ils ont autant de force & de vigueur, que les nôtres en ont à 8 : pendant l'Eté ils couchent dehors, leur nourriture est du foin & de l'orge, ils n'engraissent guères à la vérité, mais aussi sont-ils plus propres à supporter la fatigue, l'Hyver on leur donne une couverture d'une étoffe fort épaisse, parce qu'ils appréhendent extrêmement le froid.

J'ai aussi 5 Chameaux femelles, dont je compte faire présent à Ferdinand. Lorsque ce Prince aura vû, combien ces sortes d'animaux sont utiles, peut-être formera-t-il le dessein d'en avoir plusieurs; ils sont la plus considérable partie des richesses de l'Empire Ottoman, avec eux les Turcs vont par tout, ils transportent tout, & bien plus commodément que sur des charrettes, avec eux enfin & du ris, ils entreprendroient de parcourir les quatre parties du Monde; le ris ne se corrompt point, il fait une nourriture propre au corps de l'homme, & peu suffit pour en rassasier plusieurs: les Chameaux portent des fardeaux très-pesans, ils endurent sans peine

la faim & la soif & ne sont d'aucun embarras : un Camelier peut en soigner six. Il en vient quelques-uns ici de la Scythie, mais beaucoup plus de la Grece & de la Syrie : ils sont là en si grande quantité, & on en fait si peu de cas, que l'on en donneroit cent en échange pour une belle Jument ; la rareté de cette espece d'animal en fait le prix, un Particulier qui en a une ou deux, est un homme fort riche.

Lorsque le Grand Seigneur part pour aller faire la guerre, il a à sa suite plus de quarante mille Chameaux, dont la plus grande partie ne sont chargés que de ris, sur tout s'il va en Perse ; & ce sont-là les vivres de l'Armée ; les autres portent les bagages, les tentes, les armes & tout ce qui est nécessaire pour la guerre ; cette précaution est de la derniere sagesse, car ne vous imaginez pas que tous ces pays soient aussi fertiles & aussi bien cultivés que l'est le nôtre ; de plus les habitans au premier bruit de l'approche de l'ennemi, sont dans l'habitude de tout bruler, afin de l'éloigner par la famine ; ainsi ne portant pas de vivres avec soi, on périroit effectivement par la faim.

Je

Je ne me suis pas expliqué assez clairement, lorsque je vous ai dit, que les vivres dont ces Chameaux étoient chargés, étoient ceux de l'Armée ; ils ne sont que pour les Janissaires, & seulement pour la Maison du Grand Seigneur ; encore n'ouvre-t-on les Magasins, que lorsque la Campagne est finie ; ce qu'on leur donne est pesé, & ils n'en n'ont positivement, que ce qu'il faut pour empêcher la famine; chacun est obligé de porter ses provisions avec soi ; malheur aux autres Troupes, si elles n'ont eu la précaution d'en porter assez pour toute la Campagne, même pour le retour ; aussi la Cavalerie marche à pied comme fait l'Infanterie, leurs Chevaux étant chargés de leurs tentes, & de ce qui est nécessaire pour les faire vivre ; comme de la farine, du beurre, du sel & certains aromates. Il est rare qu'ils ayent du pain, quelques uns ont du biscuit ; ils mêlent un peu de cette farine avec de l'eau & du beurre, qu'ils font cuire dans un plat, c'est avec quoi la plus grande partie se nourrit, d'autres ont du Bœuf seché dans des peaux qu'ils réduisent en poudre, & qu'ils préparent comme les

autres font de la farine. Si toutes ces especes de vivres manquent, pour lors ils ont recours aux Chevaux qui meurent. Je vous laisse à penser sur la délicatesse des ragoûts qu'ils font, d'autant mieux que la plûpart de ces Chevaux périssent par la faim & la soif; (*a*) c'est ainsi que les Turcs cependant combattent, qu'ils remportent les plus signalées Victoires, qu'ils font la Conquête des Royaumes entiers, armés de patience, ils ont presque toujours des évenemens heureux dans les plus grands embarras, ils sçavent user d'économie dans les occasions critiques, & souffrir sans se plaindre la faim & les autres miseres.

Que penser de nos Troupes mises en parallelle avec celles des Turcs?

(*a*) La Cavalerie Turque n'est point montée aux dépens du Grand Seigneur, chaque Cavalier est obligé de se fournir de Cheval; cependant il est d'usage que ceux à qui il en meurt en soient récompensés, ils s'assemblent tous, la campagne étant finie, dans un même endroit, portant sur leur tête la selle de leurs Chevaux; ce qui indique qu'ils sont morts, & lorsque l'Empereur passe ils lui demandent quelques gratifications pour qu'ils puissent en acheter d'autres; souvent il leur fait donner, mais toujours à titre de présent.

Les mets ordinaires dégoûtent nos Soldats, ils se laisseroient plutôt mourir de faim, que de s'en nourrir un peu de tems ; la chose la plus sérieuse pour eux, est la recherche des viandes délicates, & s'ils les trouvent, ne périssent-ils pas souvent par l'excès qu'ils en font ? Ils n'ont point de plus cruel ennemi que leur intempérance ; elle leur donne la mort, s'ils ne sont attentifs à la vaincre. Que penser enfin ? si l'on compare en tout notre façon de vivre, & la forme de notre gouvernement avec la vie, l'ordre & la conduite des Turcs ; ils sont nos ennemis, nous sommes les leurs, il est nécessaire que les uns soient vainqueurs & les autres vaincus ; pouvons-nous nous promettre le triomphe ; leurs richesses sont immenses, leurs forces sont entieres, ils aiment les armes, & s'y exercent sans cesse, leurs Soldats sont vieux & accoutumés de vaincre, ils aiment le travail & supportent les plus grandes fatigues ; la concorde, l'ordre, la discipline, la frugalité, la vigilance regnent à l'envie parmi eux. Pour nous, la pauvreté est notre partage en général ; & le luxe est celui du par-

ticulier ; nos forces ſont diminuées, nos Soldats ſans courage, tous déſobéiſſans, n'aimans ni le travail, ni l'exercice des armes : quels ſont nos Généraux ! La plûpart, de la plus ſordide avarice : d'autres, téméraires, mépriſans la diſcipline, beaucoup ſe livrent aux excès de la débauche la plus outrée : ceux-là n'aiment que la crapule, ceux-ci trop jeunes ſont ſans expérience, & ce qui ajoute à notre foibleſſe, c'eſt que les Turcs ſont accoutumés de vaincre, & nous d'être vaincus. Pourrons-nous après cela former des doutes ſur l'avenir malheureux de notre ſort ? Notre ſalut dépend de l'Empereur des Perſes ; s'il n'oblige le Turc à lui faire face lorſqu'il ſe préparera à venir fondre ſur nous, nous n'en avons point à eſpérer, encore ne devons-nous pas nous croire à l'abri du malheur dont nous ſommes menacés, l'occupation que le Perſan donne à notre ennemi ne fait que le différer, dès qu'il aura fait la paix de ce côté-là, il viendra avec toutes les forces de l'Orient fondre ſur nous ; ſerons-nous en état de lui faire face ? Pour moi, je croirois qu'il ſeroit inſenſé de l'imaginer. Je reprends ma narration.

Je vous ai dit que c'étoient des Chameaux, qui portoient tout le bagage du Grand Seigneur, lorsqu'il alloit en personne commander son Armée ; ce sont eux qui portent aussi les tentes des Janissaires, & on a grand soin de ne les pas oublier ; les Turcs sentent bien que le salut de l'Etat dépend de la bonne santé, & des forces du Soldat ; ils sont aussi de la derniere attention à faire tout ce qui est nécessaire pour la lui conserver, ils sçavent que c'est assez pour lui, qu'il se défende de l'ennemi, sans qu'il soit encore embarrassé de combattre contre les injures du tems, c'est pourquoi il est toujours aussi bien vêtu qu'armé : en tout on en use avec précaution envers le Soldat, sur tout envers les Janissaires : le drap qu'on leur donne pour s'habiller, leur est distribué publiquement, & de peur qu'il n'y ait des mécontens, & que l'on ne soupçonne quelque préference, voici comment l'on fait. Ils se rendent tous par compagnie au lieu destiné, & lorsque la nuit est arrivée, on les fait entrer dans le Magasin, dans lequel il n'y a point de lumiere, & chacun prend dans l'obscurité ce que le sort

lui présente, de façon que s'il se trouve quelque différence, quant à la bonté ou à la finesse de son étoffe à celle de son camarade, il ne peut en faire de reproche qu'au hazard. On ne leur compte pas non plus la Monnoye dont on les paye, mais on la pese, afin qu'ils ne puissent pas se plaindre, qu'on leur a donné des pieces plus legeres ou moins grandes les unes que les autres. On n'attend pas non plus que le tems auquel leur paye est dûe soit arrivé, on le prévient d'un jour.

S'il manque quelque chose aux Soldats Turcs, ce n'est que les armes, celles qu'ils ont, sont des fusils faits à l'ancienne mode, ramassés des dépouilles des ennemis qu'ils ont vaincu, c'est de-là aussi d'où viennent leurs boucliers & leurs cuirasses; chaque Soldat ne porte pas comme chez nous, les siennes; là il marche à la légere, & on ne leur donne celles, dont ils doivent se servir, que lorsqu'ils sont prêts à se battre; mais aussi jugez le mauvais effet que peuvent faire des armes ainsi distribuées au hazard; l'un a une cuirasse trop étroite, l'autre un casque trop grand, un autre un bouclier trop pesant; cela suffi-

roit pour décourager nos Soldats : ceux-ci s'accommodent de tout, ce seroit parmi eux une lâcheté de rebuter une arme, quelque peu convenable qu'elle leur soit. Ils sont tellement accoutumés de vaincre, & ils ont une confiance si grande dans leur courage, qu'ils se promettent toujours de bien se battre sous quelques armes qu'ils soient ; dans l'occasion aussi ils ne font point difficulté de faire monter l'Infanterie à cheval, persuadés qu'étant braves, ils peuvent se battre également à pied & à cheval.

Il me paroît que c'étoit là le sentiment des Romains, & sur tout de Jules Cesar (a) les Historiens rap-

(a) Personne n'a contredit Jules César dans l'idée qu'il s'étoit formé de l'antiquité de son origine ; il se croyoit descendu du côté paternel d'Iule fils d'Enée, & du côté de sa mere d'Ancus Martius, troisiéme Roy des Romains, il nâquit l'an de Rome 654. le douziéme jour du cinquiéme mois de l'année, qui depuis s'est appellé de son nom Juillet. Il passa par toutes les Charges de la République avant que d'être élû Dictateur perpétuel, delà il fut proclamé Empereur. Tous les Historiens s'accordent assez sur les qualités éminentes que ce Prince avoit ; il étoit, disent-ils, bon ami, généreux, magnifique, d'un esprit élevé, vif & pénétrant, agréable dans la so-

portent de lui qu'il disoit, que ses Soldats quoique parfumés, ne laissoient pas de se bien battre. Ce Prince suivit encore l'usage des Turcs le jour de la Bataille qu'il livra à Amoviste; il fit monter son Infanterie, faisant peu d'attention dans cette occasion, à la différence qu'il y avoit de sa discipline à celle de la Cavalerie. Ceci nous paroîtroit du dernier ridicule; les Romains cependant remportoient des Victoires; qui peut les compter! Les Turcs en remportent aussi. Mais c'est assez parler de guerre, je reprends ce que je disois de l'amitié que les Turcs ont pour tous les animaux, excepté ceux qu'ils appellent immondes.

Le Chien leur paroît impudique, pour cela ils ne l'aiment pas autant que les Chats, dans lesquels ils trouvent de la modestie & de la pudeur; ceux-ci, en Turquie comme ailleurs,

ciété, & facile à pardonner ou à oublier les injures qu'on lui faisoit, mais ambitieux jusqu'à l'excès. Il fut assassiné dans le Sénat à l'âge de 56 ans. Il reste quelques-uns de ses ouvrages de Littérature, comme une Tragédie nommée Œdipe, ses Commentaires, & quelques Traités des Augures & des Ephémérides.

font

ſont l'amour au milieu des ténebres, dans les goutieres; ils ſont d'ailleurs portés à donner la préference à cet animal, par l'attachement que leur grand Mahomet avoit pour un; on dit qu'un jour étant appuyé ſur une table, ſon Chat vint le careſſer & s'endormit ſur ſa manche; l'heure d'aller prier arriva avant que le Chat fut éveillé, pour lors il aima mieux faire couper ſa manche, que de troubler le ſommeil de l'animal; s'il n'eût pas trouvé cet expédient, je doute s'il n'en eût pas cherché un pour ſe diſpenſer d'aller à la Moſquée.

Cependant malgré leur averſion pour les Chiens, ils ne laiſſent pas de les nourrir, & ils ont même l'attention lorſqu'ils trouvent une Chienne prête à mettre bas, de lui porter au coin d'une rue de la paille, des os, des reſtes de ris & du pain: auſſi ils croyent faire une œuvre de pieté bien méritoire: à cette occaſion je leur reproche quelquefois leur dureté pour les hommes, & ſur tout pour les Chrétiens: ils me répondent, que Dieu a donné à l'homme la raiſon, excellent moyen pour qu'il puiſſe par lui-même remedier à ſes beſoins; s'il

tombe dans cette indigence à manquer de tout, c'eſt par ſa faute, & pour lors ils ne le trouvent pas digne de compaſſion. Les brutes au contraire n'ont que le mouvement avec des paſſions ſans diſcernement, ni jugement, l'homme ſemble être chargé du ſoin de leur vie puiſqu'il leur commande, & qu'elles ne ſont que pour ſon utilité. Sçachant ainſi leur façon de penſer ſur les animaux, je ne ſuis plus ſurpris de leur ſenſibilité lorſqu'ils en voyent ſouffrir quelqu'uns; ils portent même leur délicateſſe, juſqu'à imaginer qu'il y a de l'inhumanité à en expoſer lorſqu'ils ſont morts. Voici ce qui arriva dernierement à cette occaſion.

Un Orfévre Vénitien étant allé à la chaſſe, prit un oiſeau en vie d'une eſpece ſinguliere; il étoit de la groſſeur d'un Coucou, & preſque de même plumage, le bec fort court, mais la bouche ſi grande, que le poing d'un homme quelque gros qu'il fût, pourroit y entrer; cet homme, d'ailleurs aſſez ſimple, ne ceſſoit d'admirer l'animal, en bon citoyen il voulut faire part au Public de ſon phénomene; il cloua l'oiſeau à ſa porte & lui mit

un bâton dans sa bouche, pour en faire voir toute la grandeur; chaque Turc qui passoit s'arrêtoit & examinoit le spectacle, mais en concevant des idées bien différentes de celles que l'Orfévre s'imaginoit qu'il feroit naître; le nombre des spectateurs en peu devint grand, les murmures augmentoient à mesure, tout à coup la colere s'enflamma, tout le spectacle fondit chez l'Orfévre, on le prit à la gorge, & on le traîna chez le Juge Criminel; chacun à l'envie l'accuse, l'un dit que c'est un assassin: l'autre, que personne ne fut d'une barbarie pareille à la sienne, le Juge enfin prononça la bastonnade, & on alloit exécuter la Sentence, lorsque le Bailly de Venise envoya reclamer le Criminel, le Cadis ne put s'empêcher de le rendre à son Juge naturel, malgré les clameurs & les instances que ses accusateurs firent; l'Orfévre fut traité avec moins de sévérité du Bailly, & par-là évita la gresle de coups sous lesquels peut-être il eût expiré. Quelques jours après il est venu me compter son avanture, qui jointe à la peur qu'il eut, m'a fait rire aux larmes.

Que faire ? les Turcs aiment les bêtes, sur tout les oiseaux : voici comme ils prennent plaisir à leur donner des marques de leur tendresse. Il se tient ordinairement un Oiseleur, avec grande quantité d'oiseaux bien renfermés dans une çage, sous un arbre qui est proche de ma maison ; & chaque Turc qui passe achette de ces petits oiseaux, qu'ils regardent comme esclaves : dès qu'ils les ont, ils les laissent envoler, & s'imaginent ensuite que le ramage qu'ils font sur cet arbre, sont des actions de graces qu'ils rendent à leur libérateur. Quoi donc direz-vous, est-ce que les Turcs sont Pythagoriciens : s'imaginent-ils que ces sortes d'animaux sont des Dieux, est-ce qu'ils ne les mangent pas ? Il s'en faut de beaucoup, il n'est guéres de Religion qui soit plus éloignée de la Philosophie de Pythagore, que l'est celle des Turcs ; d'ailleurs ils mangent de tous les animaux, soit qu'ils soient bouillis, soit qu'ils soient rôtis ; les moutons naissent, disent-ils, » pour » servir de nourriture aux hommes, » pour aller parconséquent à la Bou» cherie, mais nous n'aimons pas à le

» voir souffrir ; & il est inhumain de » prendre plaisir à les égorger. « Il y en a beaucoup parmi eux que personne ne pourroit déterminer, à quelque prix que ce soit, de faire mourir le plus petit oiseau, peut-être même se feroient-ils un scrupule de le retenir en cage, n'ayans, disent-ils, aucun droit sur sa liberté ; tous à la vérité ne sont pas également scrupuleux en ce point, quelques-uns élevent des rossignols qu'ils louent au Printems, afin de jouir du plaisir de leur en entendre annoncer le retour par leur joli ramage. D'autres ont des Chardonnerets, ausquels ils apprennent mille jolies choses, sur-tout à connoître l'argent. Je finis enfin de vous entretenir sur ces animaux, vous ne manqueriez pas si je vous en parlois plus longtems, d'imaginer que comme Pline ou Elian (*a*) je voulus vous en faire une histoire, ce n'est point mon dessein ; je vais vous parler maintenant

(*a*) Il ne faut pas prendre cet Elian pour Elius, Chevalier Romain, que l'on appelle communément Elian ; ni pour celui qui se fit déclarer Empereur auprès de Mayence. Celui-ci est un Auteur Grec, duquel nous avons plusieurs ouvrages.

de la chasteté, de la retenuë, & de la modestie des femmes Turques, vertus qui leur sont, comme à tout leur sexe, pour ainsi dire naturelles, mais qu'elles pratiquent plus en Turquie par les soins de leurs maris qu'il n'est d'usage ailleurs.

Elles sont toujours renfermées, & la plûpart grillées, à peine voyent-elles le jour. S'il y a nécessité qu'elles sortent, elles sont gantées, le visage couvert d'un voile, elles voyent sans être vûës. Les Turcs conçoivent une idée si flatteuse de leurs faveurs, qu'ils croyent qu'il n'est pas possible qu'un homme les regarde sans désirer le plaisir d'en jouir; quelle délicatesse! s'il est vrai que l'amour propre soit la passion dominante de ce sexe, peut-il être flatté plus sensiblement? *heureuses les femmes Turques, diront nos Dames, nos maris ne penseront-ils jamais comme les leurs*, peut-être ne désireroient-elles pas avec autant de vivacité les mêmes preuves de délicatesse, comme les femmes Turques, elles se contenteroient volontiers de la seule façon de penser.

Jamais donc aucun homme ne voit les femmes Turques, celles du com-

mun peuvent cependant parler à leurs freres, & se dévoiler devant eux ; il est rare qu'elles ayent cette liberté avec les freres de leurs maris. Celui qui est riche, ou qui occupe quelques Charges honorables, n'épouse sa femme qu'à condition qu'elle ne sortira jamais hors de la maison, & que qui que ce soit, même dans un cas de nécessité, ne sera jamais admis pour lui faire la plus courte visite, excepté son pere & sa mere qu'elle peut voir tous les jours de Pâques. Si l'épouse apporte une dot, ou qu'elle soit d'un rang égal à celui du mari, elle exige en revanche qu'il promette de lui être fidele, de ne jamais avoir de concubines, de se réserver enfin tout pour elle. Pour lors le Turc renonçant au privilége de la Loi, ne peut plus donner de coadjutrices à son épouse, il ne lui est plus permis de faire le petit maître. En Turquie comme ailleurs, ces concubines s'achettent, & lorsqu'elles ennuyent, on les revend, si cependant elles ont des enfans mâles, la Loi les affranchit, elles deviennent maîtresses d'elles : elles jouissent enfin de tous les droits que la nature a donné à leur sexe.

La dot ſeule fait la différence de l'épouſe d'avec la concubine, ſoit que l'épouſe en apporte une avec elle, ſoit qu'elle la reçoive de ſon mari. Dans l'un ou l'autre cas, elle eſt de droit l'économe en chef de la maiſon, & elle commande aux autres femmes. La nuit du Vendredi lui eſt toujours réſervée; ſi le mari veut en paſſer quelqu'autres de la ſemaine avec l'une de ſes Eſclaves, il en confere avec l'épouſe; celle-ci eſt chargée d'avertir la Favorite: eſt-il douteux que l'Eſclave ait plus de plaiſir à recevoir cet ordre, que l'épouſe n'en a à le lui donner?

Il eſt permis aux Turcs de répudier leurs femmes, le nombre des raiſons preſcrites par la Loi eſt grand, & il leur eſt très-facile de les ſuppoſer, étant ſeuls les accuſateurs & les témoins. Dans ce cas le mari rend la dot, à moins que ce ne ſoit quelque action infâme qui ſoit la cauſe du divorce. Les femmes peuvent auſſi ſe faire ſéparer de leurs maris, mais avec beaucoup plus de difficulté. Des raiſons qu'elles alléguent, celles-ci ſont les plus écoutées. Si le mari eſt aſſez dur pour ne leur pas donner ce

qui eſt néceſſaire à la vie, & s'il veut exiger de ſa complaiſance qu'elle ſe prête à lui donner ces ſortes de plaiſirs qui ne ſont pas moins injure à ſon ſexe qu'à la nature, elle va pour lors devant le Juge, & ſe plaint de cette façon de ce dernier grief; elle ſe déchauſſe, & tourne ſes pantoufles à rebour, ce ſigne ſuffit pour inſtruire le Juge, il ne demande rien de plus, & il prononce.

Les Turcs qui ſont riches font garder leurs femmes par des Eunuques du premier ordre ; ceux du ſecond leur ſeroient ſuſpects, quoique peu propres à la génération. Ils ſont aſſez jaloux de leurs femmes pour ne pas les expoſer à prendre les plus foibles apparences de plaiſir avec d'autres qu'avec eux. Ils ont auſſi des bains particuliers, les femmes du commun vont à d'autres qui ſont publics & réſervés pour leur ſexe ; jamais on n'y voit un homme, l'amour ne laiſſe pas cependant d'y jouer ſouvent quelques-uns de ſes tours. Il s'y trouve des Eſclaves ſi belles, ſi bien faites, que d'autres femmes en deviennent amoureuſes : une vieille il y a quelques jours pouſſa ſa paſſion pour une

jeune fille de notre voiſinage aux derniers excès. Voici l'hiſtoire.

La vieille devenuë épriſe des charmes de cette fille, lui déclara ſa paſſion dans un ſecond bain; celle-ci peu ſenſible à ces vaines carreſſes, refuſa de les recevoir; cette rigueur ne fit qu'irriter la vieille, elle continua avec de nouveaux empreſſemens à faire ſa cour à ſa belle; la trouvant enfin infléxible à ſes vœux, l'amour riche en expédiens, lui ſuggéra celui-ci. Elle ſe traveſtit en homme, enſuite elle alla louer une Maiſon dans le voiſinage de ſa cruelle, faiſant courir le bruit qu'elle étoit un des Officiers du Grand Seigneur retiré avec penſion; en peu elle fit connoiſſance avec le pere de l'amante: deux jours après elle la demanda en mariage, cet homme d'une fortune médiocre & ſans état, ſe trouva très-honoré de la propoſition, le parti lui ſembla avantageux pour ſa fille, ſans balancer il l'accorde, on convint ſur l'heure de la dot, & le lendemain fut le jour fixé pour les nôces; on les célebre: que d'attentions de la part du nouveau mari dans ce jour! que de carreſſes! quels plus heureux préſa-

ges! le ſoir arrivé, la modeſtie d'accord avec la plus délicate œconomie conduiſirent à pas lents la belle épouſée au lit nuptial ; que le plaiſir du mariage eſt grand, ſe diſoit-elle, puiſque les approches en ſont ſi douces ? qu'on eſt heureuſe d'avoir un mari ; mais ciel quel mari ! déja ſa turpitude eſt découverte, la fille crie, appelle ſon pere à ſon ſecours, quelle ſurpriſe ! le pere ſe ſaiſit de la vieille, & la conduiſit le lendemain chez le Colonel des Janiſſaires qui commandoit à Conſtantinople pendant l'abſence de Soliman. La vieille traduite eſt interrogée, elle avouë ſon crime, & ne répond aux reproches que le Juge lui en fit, que ces paroles qu'elles prononça comme une Sentence: *Vos diſcours me perſuadent, Monſieur le Juge, que vous ignorez ce que peut l'amour ſur un cœur tendre, faſſe le Ciel qu'il ne vous faſſe jamais ſentir comme à moi toute ſa violence.* Le Colonel nè pût ſe tenir de rire de l'extravagance de la vieille, il fut ſenſible à ſon mal, qui ne venoit que d'un trop grand feu, & pour le guérir, il ordonna qu'on la jettât à la mer, ce qui fût exécuté ſur l'heure ; c'eſt

ainsi que les amours de la vieille retournerent à leur premiere source.

Ce supplice vous paroît grand, mais les Turcs ne connoissent point de petits crimes, dès qu'ils sont publics ils les punissent avec la derniere sévérité ; ils ont en revanche un si grand éloignement pour la médisance & la calomnie, qu'ils ne recherchent jamais les fautes cachées, elles tombent pour toujours dans l'oubli ; le tragique de cette histoire vous aura peut-être attristé, en voici une autre qui vous fera rire.

Ne perdez pas de vûe que les querelles de Soliman avec Ferdinand sur la Hongrie ne se terminent point, & qu'il n'y a encore aucune apparence de paix.

Dernierement il m'arriva un Courier du Roy, les Bachas curieux de sçavoir ce que contenoient ses Lettres les intercepterent. Contre leur usage ils voulurent les lire avant moi, & ils emmenerent le Courier dans le Divan ; ils s'imaginoient que pour l'ordinaire je leur cachois la moitié de celles que je recevois, & que je ne leur rendois jamais avec fidélité les sentimens de mon Maître ; le

Courier prévît leur dessein, se voyant arrêté, il eût assez d'adresse pour bien cacher les Lettres du Roy, & ne montra que celles que quelqu'uns de mes amis m'écrivoient. Ebrahim, Polonois de Nation, leur interprête, les avoit déja prévenus que les Lettres qui contenoient les secrets n'étoient point écrites en caracteres ordinaires, mais en chiffres. Ainsi ils chercherent dans le nombre s'ils n'en trouveroient pas de cette espece. Une d'un Secretaire du Duc de Bourgogne, de mes amis, tombe sous les mains d'un Bacha qui la présenta à Ebrahim, il l'éxamine, il en trouve le papier plus fin que celui des autres, il voit au travers des caracteres différens, il s'écrie qu'il l'a trouvée, & qu'il est inutile de chercher dans les autres, assûré que celle-ci contient l'affaire essentielle. Les Bachas déciderent que l'interprête l'ouvriroit dans l'instant, qu'il en feroit lecture, & qu'il leur en diroit au juste la teneur.

Ebrahim l'ouvrit effectivement, je ne sçaurois vous dépeindre l'attention dans laquelle je suis persuadé que les Bachas étoient, attendant

que l'interprête leur liroit quelque chose d'intereſſant, mais leur ſurpriſe & leur chagrin ne fut pas moins grand, lorſqu'après des efforts étonnans d'imagination, il leur dit qu'il n'en pouvoit rien déchiffrer, ne connoiſſant même pas les Lettres; eſt-ce que, lui répondirent-ils, tous en colere, vous n'avez jamais connus les caracteres des Chrétiens, ou bien les auriez-vous oubliés? il leur répondit que ceux-ci étoient d'une nature ſinguliere, qu'ils n'étoient connus que de ceux auſquels les Princes confioient leurs ſecrets.

Les Bachas réſolus de ſatisfaire leur curioſité, ordonnerent à Ebrahim d'aller trouver le Secrétaire du Bailly de Veniſe, ou celui de Florence, & d'eſſayer avec leur ſecours de lire la Lettre; ſur l'heure, Ebrahim y courut. La Lettre étoit aſſurément écrite en ſi beaux caracteres, qu'un enfant de dix ans auroit pû la lire, mais ces deux Secrétaires s'appercevans que c'étoit un tour que l'on me jouoit, à peine l'eurent-ils regardée, qu'ils répondirent à Ebrahim qu'elle ne pouvoit ſe lire que par celui qui avoit un alphabet de pareils caracteres, inter-

preté par des lettres ordinaires ; cette réponse ne satisfit guéres les Bachas, nouvelle délibération, leur curiosité les mettoit dans une agitation inconcevable : quelqu'un de l'Assemblée dit, qu'il y avoit dans la Ville un sçavant Patriarche Chrétien & fort âgé, qu'il falloit la lui porter, & que si cet homme ne la lisoit pas, il étoit inutile de recourir à d'autres.

On alla trouver le Patriarche, qui comme les deux Secrétaires, voyant que cette Lettre m'étoit adressée, ne voulut pas leur donner le plaisir de leur dire ce qu'elle contenoit ; il répondit qu'il ne connoissoit point ces caracteres, qu'ils n'étoient ni Latins, ni Grecs, ni Hébreux, ni Chaldayques, & qu'il ne pouvoit la lire ; jugez du chagrin dans lequel cette derniere réponse mit les Bachas ; un d'eux nommé *Hally*, moins curieux sans doute que les autres, les consola par cette petite raillerie : Caddassy, dit-il à Rustan, je me souviens d'avoir eu un petit Esclave Italien qui sçavoit toutes les Langues, & qui connoissoit tous les caracteres, s'il étoit encore vivant, il vous retireroit bien vîte d'inquiétude, mais

il eſt mort depuis long-tems.

Toutes leurs reſſources ainſi épuiſées, ils prirent pour derniere réſolution de m'envoyer avec les autres la myſtérieuſe Lettre, voyant qu'elle ne pouvoit leur être d'aucune utilité; Ebrahim fut chargé de la commiſſion. Jugez des reproches que je lui fis. Quoi donc, lui dis-je, on ne reſpecte donc rien ici, on n'a pas pû intercepter mes Lettres, ſans violer le droit des Gens, & ſans manquer à ce que vous deviez au Roy mon Maître; mais, contiuai-je à l'Interprete, puiſque vos Bachas ſont ſi curieux de ſçavoir ce que cette Lettre contient, attendez, je vais vous en traduire le précis, & vous le leur donnerez demain au Divan, lorſqu'ils y ſeront aſſemblés.

A peine Ebrahim fut-il entré le lendemain, que les Bachas le queſtionnerent ſur l'évenement de la Lettre: après leur avoir fait part de mes plaintes, il leur dit que j'avois lû cette Lettre avec autant de facilité, que je lirois mon nom, & pour le leur prouver, il leur montra ce que j'en avois traduit ſur l'heure. C'eſt une merveille, s'écria toute l'Aſſemblée!

blée ! Ruſtan ajouta, que ſa ſurpriſe étoit inexprimable : quoi, dit-il, cet Ambaſſadeur eſt un jeune homme, & il ſçait ce que ce vieux Patriarche ignore ; il ſera ſans doute le plus grand homme de ſon ſiecle, s'il devient vieux.

Ce trait d'érudition me mérita l'amitié de Ruſtan, il me parla quelques jours après avec une ouverture de cœur qui me ſurprit, dans une converſation que j'eus avec lui ; pourquoi, me dit-il, ne prenez-vous pas le turban ; quels ſeroient vos avantages ! Vous ſeriez participant du culte admirable que nous rendons au vrai Dieu, & Soliman vous éleveroit aux premieres Dignités de l'Empire. A quoi je lui répondis, que je m'étois fermement propoſé de vivre & mourir dans la Religion, dans laquelle j'étois né, que mon Roy la profeſſoit, & que j'étois trop attaché à l'un & à l'autre, pour leur faire la plus légere infidélité ; ſoit, me répliqua Ruſtan, mais que deviendra votre ame ? J'ai bonne eſpérance, lui dis-je, qu'elle jouira un jour de la béatitude éternelle ; après avoir réfléchi un inſtant ſur cette ré-

ponſe, il me dit, qu'il n'étoit pas éloigné de croire, *que le Ciel ne ſeroit jamais fermé à ceux qui auroient bien vêcu, quelque Religion qu'ils ſuiviſſent.*

C'eſt-là une Héréſie parmi les Turcs, Ruſtan auſſi ne paſſe pas dans la Nation pour un trop bon Catholique; ne ſoyez pas ſurpris d'ailleurs, des propoſitions de converſion qu'il me fit, les Turcs s'imaginent qu'il eſt de leur piété & de la charité, d'inſtruire ſeulement une fois, un Chrétien, s'ils le trouvent homme de bien, des Myſteres de leur Religion, afin de lui préparer au moins à l'heure de la mort, une voye qui puiſſe le conduire à la béatitude, s'il ne la ſuit pas dans l'inſtant qu'on la lui propoſe; cette inſtruction eſt le plus grand ſervice qu'ils croyent pouvoir lui rendre, & ſelon eux, il doit s'en trouver très-honoré.

Des Mahometans, les Turcs ſont ſeuls capables de ces ſentimens, en tout ils différent des Perſans. Voici comme s'en expliqua Ruſtan dans une autre converſation qu'il eut avec moi. Le Roy de France & le Roy d'Eſpagne ſe font-ils quelquefois la guer-

re, me demanda-t-il ? Je lui répondit, que le cas arrivoit souvent. Pourquoi donc, repliqua-t-il, puisqu'ils suivent la même Religion ? Par la même raison, lui dis-je, qui vous engage à la déclarer aux Persans ? Il y a des Villes, des Provinces, des Royaumes sur lesquels ils prétendent tous deux avoir les mêmes droits, & ce sont les armes qui décident, comme chez vous, leurs différends. Cette raison, dit-il, est pour ainsi dire comptée pour rien chez nous, vis-à-vis des Persans, les intérêts de Religion sont toujours notre principal motif dans la guerre que nous leur faisons, naturellement nous les haïssons, à cette antipathie ils joignent des Hérésies affreuses, & nous les regardons pour être bien plus profanes, que vous autres Chrétiens.

Pour vous rendre ma Lettre moins ennuyeuse, je vais faire diversion, & vous parler un peu politique.

Il est arrivé mille évenemens différens en Hongrie, depuis mon retour d'Andrinople, la Reine Isabelle a rompu le Traité qu'elle avoit fait avec Ferdinand (*a*) elle est retour-

(*a*) Busbec n'a garde de rendre compte à

née en Transylvanie, Soliman favorisant son dessein, les peuples l'y ont reçûe, & par la crainte des armes,

son ami de tous les évenemens qui arriverent en Hongrie, encore moins de lui dire pourquoi la Reine Isabelle y revint. Il étoit zélé pour son Maitre, & attaché plus qu'aucun de ses sujets à ses interêts.

En 1550. cette Princesse partit de la Hongrie pour aller se mettre en possession des Terres que Ferdinand lui avoit donné par Traité, en échange de la Transilvanie; elle ne les trouva pas aussi considérables à beaucoup près que l'on les lui avoit faites; elle s'en seroit cependant contentée, si Ferdinand avoit été exact à lui payer la pension: Isabelle dans ses vieux Châteaux étoit regardée comme éxilée, obligée de vivre de son Colombier & de sa Basse-Cour. Pendant deux ans on ne pensa pas à lui faire toucher la plus petite partie de la pension; pour lors elle recourut à Soliman, qui sembloit être son Protecteur, & celui qui pût en imposer à Ferdinand. Busbec dit qu'alors les Turcs vinrent faire le siége de Siget, & qu'ils furent contraints de le lever, mais il ne dit pas qu'en chemin faisant ils prirent cinq ou six Villes qu'ils mirent toutes à contribution, & que son Maître appréhenda qu'ils ne portassent la rapidité de leurs Conquêtes jusqu'à Vienne, & enfin que Soliman remit Isabelle en possession de la Transilvanie, & que tous les Grands & la populace la reçûrent avec autant de joie qu'ils avoient marqué de tristesse à son départ.

ils se sont soumis à leur ancienne servitude ; par la facilité avec laquelle cette entreprise avoit réussi aux Turcs, ils se sont flattés de conquérir toute la Hongrie ; d'abord ils ont imaginé qu'il falloit aller faire le Siege de Ziget (*a*), & afin d'y mieux réussir, Soliman a chargé de l'Expédition Halli Bacha, natif d'Epire, homme d'une grande valeur, ayant la confiance des Troupes, & s'étant autrefois rendu formidable en Hongrie, par la défaite de Sfortia, par la prise de Cinq-Eglises & de quelques autres Places. (*b*)

[*a*] Siget ou Ziget, étoit la Place la plus forte de la Basse Hongrie, située dans les Marais du Fleuve *Alme*. Son Château subsiste encore, il est entouré de trois Fossés, & de trois murailles bien fortifiées. Maximilien ne fut pas si heureux dans la suite pour défendre cette Place, que l'avoit été, suivant Busbec, Ferdinand son frere ; six ans après le premier siége, Soliman vint avec une nombreuse armée en faire l'attaque, c'est-là où ce Prince termina glorieusement ses jours, trois jours après sa mort le 7 Septembre 1566. cette Ville fut contrainte de se rendre aux Turcs.

[*b*] Cinq Eglises est une forte Place, c'est en 1543 que Soliman la prit, il la rendit par son Traité en 1562, & en 1566 il la reprit aux Impériaux, elle est cependant restée à

Pour lors il commandoit l'Armée de Soliman contre les Perses, & dès que l'on sçut à Constantinople le dessein que l'Empereur avoit sur lui, on décida notre perte, il n'étoit aucun Turc qui ne marquât de mille façons différentes, l'impatience qu'il voit de voir arriver le Bacha; enfin il parut, nous ne fûmes pas des derniers à le sçavoir, les Bachas firent dire à mes Collegues (ils n'étoient pas encore partis) & à moi, qu'il étoit à propos, que nous allassions faire visite à ce nouveau Mars, ils s'imaginoient que nous le prendrions pour la foudre de Jupiter, que nous en serions intimidés, & que nous en ferions un rapport à Ferdinand qui leur feroit avantageux.

Nous allâmes effectivement le voir, & nous en fûmes reçus fort poliment; il ne nous entretint que de paix, s'efforçant de nous faire voir, combien il nous intéressoit de la conclure, que les conditions que Soliman nous offroit, étoient bien plus avantageuses que ne feroient les fruits

ceux-ci, les Turcs la leur ayant rendue une seconde fois par le Traité de Carlowitz en 1699.

de la guerre, & qu'il étoit à craindre qu'irritant l'Empereur, il mit toute la Hongrie à feu & à sang.

Nous lui repondîmes, que nous desirions la paix avec les derniers empressemens, mais que nous étions trop attachés aux intérêts de Ferdinand, & que sa gloire nous étoit trop chere, pour décider quelque chose qui pût blesser l'un ou l'autre, ainsi dès que l'on cesseroit de nous proposer des conditions aussi désavantageuses, que l'étoient celles de Soliman, nous la conclurions; notre conversation se termina par là, il nous fit offrir des rafraîchissemens, de l'eau & du sucre, après quoi nous sortîmes.

Je vais vous faire le portrait de cet homme si fameux. Il est Eunuque, mais d'un génie à le bien dédommager de ce petit accident, d'une taille médiocre, gros, le teint bazanné, les yeux pleins de feu, les épaules larges, au milieu desquelles sa tête paroît ensevelie, une bouche grande, dont l'entrée est défendue par deux défenses qui ressemblent à celles d'un vieux Sanglier, la voix raucque, d'un abord froid & triste,

c'est enfin une quatriéme Furie.

Le lendemain de notre visite, le Bacha partit pour la Hongrie, il y fit tous ses préparatifs de guerre, rebâtit Babalza, & vint avec une nombreuse Armée devant Ziget. Le Roy prévenu depuis long-tems, avoit choisi Ferdinand son fils pour s'opposer au Turc; ce Prince est jeune, mais on peut dire que la valeur des Empereurs ses peres, n'a point attendu chez lui le nombre des années, elle l'a prévenuë, & l'Armée de laquelle le Roy lui donna le commandement, sans être nombreuse, étoit de gens choisis & d'un courage qui répondoit à celui du Général. Jugez de la valeur de ces Troupes, puisque les Officiers Turcs au retour de cette Campagne m'en firent des éloges, que je ne puis vous rendre: rien de plus merveilleux, me disoient-ils, que l'ordre qu'ils gardoient, leur constance à soutenir le choc des ennemis, rien de plus étonnant que leur intrépidité; le Bacha fier de son naturel étoit transporté de fureur, voyant qu'un si petit nombre de Chrétiens osoit lui faire tête, & qu'il ne pouvoit aller fondre sur eux: les deux Armées

Armées étant séparées par un marais plein d'eau, le danger étoit évident; son Armée auroit été engloutie dans la boue, une partie noyée, & l'ennemi les auroit chargés sans pouvoir faire aucune défense; Ferdinand couvroit Siget sur le bord du marais, & étoit sur la défensive, il n'y avoit point de nécessité qu'il tentât le passage. La position étoit, je l'avoue, fort désavantageuse au Bacha : nécessairement, il falloit qu'il se retirât honteusement, ou qu'il risquât de périr avec toute son Armée; il prit ce dernier parti. Suivez-moi, dit-il aux siens, & en même tems il avance vers le précipice; un de ses Aides de Camp, d'un plus grand sang froid que lui, & voyant qu'il alloit périr, courut après lui, se saisit de la bride de son cheval, l'arrêta & lui dit, où allez-vous, Sultan (*a*) voyez-vous le danger où vous allez vous exposer & nous tous? faites-y réflexion, les Chrétiens armés & remplis de courage vont nous charger dans le passa-

[*a*] Les Turcs dans l'absence du Grand Seigneur appellent Sultan les Généraux d'armées, le premier Visir, & quelqu'autres Ministres & premiers Officiers de l'Empire.

ge. Si quelques-uns échappent à leur coups, leur perte est également assurée, ils se noyeront, ou ils périront misérablement ensevelis dans la boue; les ennemis crieront Victoire, quoiqu'ils la remporteront bien moins par la force, que par notre témérité; encore une fois, faites-y réflexion, modérez votre colere, conservez-vous, vos jours sont précieux à Soliman; conservez-lui tant de braves Soldats, pour une occasion dans laquelle ils pourront vaincre, ou açquérir autant de gloire étant vaincus, que s'ils étoient vainqueurs; les hommes ne peuvent rien dans la circonstance présente, & elle seroit plus désavantageuse encore qu'elle n'est, qu'il faudroit espérer sans murmurer, que le vrai Dieu que nous adorons, viendroit à notre secours.

Le Sangiac Aide de Camp n'eut pas achevé de parler, que Hally Bacha revenant à lui comme d'un songe, tourna bride; il sentit toute la sagesse des observations, & le cri public fut, que l'Armée leur étoit redevable de son salut; voici cependant ce qui arriva. Lorsque la Campagne fut finie, & que tout le monde

fut de retour à Constantinople, on fit le rapport de l'action dans le Divan, les Vizirs & les Bachas y étant assemblés; ils louerent le zele du Sangiac, mais ils blâmerent sa hardiesse, & ne crurent pas en devoir laisser passer le souvenir à la postérité, sans qu'elle fut punie. Le peuple en murmura, mais n'ayant jamais ni la prudence, ni les lumieres de ceux qui gouvernent, on laissa accuser le Conseil de trop de sévérité, le Sangiac fut exilé pour un tems proportionné à son crime, après lequel on le rappella, pour lui donner un poste plus avantageux que celui qu'il avoit; on vit donc, que ce n'étoit que pour conserver la discipline & la subordination, à laquelle ce bas Officier avoit manqué, s'il avoit été exilé; on vit encore avec quelle équité les Ministres pesent & mesurent les peines & les récompenses; la fidélité, le zele & la prudence du Sangiac, en reçurent une qui leur étoit bien proportionnée.

Le Bacha voyant qu'il n'y avoit pas lieu de rien tenter se retira à Budes, perdant beaucoup de monde; les Hongrois par pélotons, harcelloient son

arriere-garde, d'autres les attendoient dans des défilés, jamais homme ne fut plus confus que ce Général, il ne put survivre à sa honte ; accablé par le chagrin que cette retraite lui donnoit, il mourut quelque temps après. Ferdinand au contraire couvert de lauriers, se retira vers le Roy, la valeur bien plus que la fortune l'avoit conduit à la victoire. Non-seulement ce Prince venoit de remedier aux dangers présens par des actions qui caractérisoient le plus grand héros, mais de quelle utilité ne furent pas dans la suite ces mêmes actions ? Les Turcs furent convaincus que le Roy avoit des Troupes qui sçavoient comme eux se battre & des Généraux assez habiles pour bien commander & pour vaincre ; ils sentirent après cet exemple que ce Prince pourroit une seconde fois réprimer leur audace ; ils ont été depuis ce tems bien plus moderés.

Voici un trait que Halli Bacha donna de sa bonne humeur pendant qu'il étoit devant Siget, je vous le conte comme une merveille, il est plaisant, & remarquable dans un homme à qui le rire étoit une chose

étrangere. Tandis que les deux Armées étoient en présence, une partie de la Garnison de Siget se détacha & alla s'emparer de Grand & du Château qui étoient pour ainsi dire l'un & l'autre sans défense; ils y trouverent des richesses immenses, des vivres en quantité, & emmenerent captifs les habitans, les femmes & les enfans; (*a*) que pensez-vous que répondit le Bacha à celui qui vint lui apprendre cette nouvelle? pourquoi, » lui dit-il, cet air si consterné, à quoi » bon tant d'effroi, Grand est pris? « plaisant accident dont vous me par- » lez; quoi! vous imaginez-vous que » je m'attristerai sur une perte de cette » nature après avoir perdu (en faisant » un geste un peu indiscret) la preuve » distinctive de mon être; il tourna

(*a*) Il est assez difficile d'excuser Ferdinand sur la dureté avec laquelle il traitoit les Habitans des Villes qu'il prenoit en Hongrie, de l'aveu de Busbec il les faisoit esclaves, c'étoit ce semble violer le droit des gens, il [illegible] point d'éxemple en Europe de pareil [illegible]lement; cependant on pourroit croire [illegible] Busbec ne parle que des Turcs qui s'y étoient établis depuis qu'ils s'en étoient rendus Maîtres, si cela est, Ferdinand y étoit autorisé par droit de represailles.

ainsi la prise de cette Place en plaisanterie, plus je crois par politique, ne voyant nuls moyens pour la ravoir, que pour se mocquer de la consternation de celui qui étoit venu la lui annoncer.

Toute la Hongrie depuis longtems, comme vous sçavez, étoit devenue la proye du Turc, par l'entrée que la Reine Isabelle lui en avoit donné : la Croatie (*a*) étoit la seule Province du Royaume qui semblât au commencement de cette guerre n'être pas confonduë dans la ruine commune, je ne sçai sur quoi elle appuyoit ses immunités & ses priviléges, mais elle a été de la derniere non-chalance à se mettre sur la défensive ; des incursions continuelles de la part des Turcs, de fortes con-

(*a*) La Croatie est un vaste pays dans l'Europe, qui fait une partie de l'Illirie ; les Habitans sont vaillans, aucune nation ne les égale en légereté ; depuis le tems dans lequel Busbec en a parlé, elle a été le Théâtre des [illegible]erres de l'Empereur avec le Grand Turc, [illegible] est enfin restée pour la plus grande partie [illegible] la domination de ce dernier.

Les Croates ont donné dans la guer[illegible] la France a actuellement avec la Reine d'H[illegible]grie, autant de marques de valeur que de cruauté ; ils tiennent cette derniere qualité des esclaves desquels ils descendent.

tributions tirées par Ferdinand, ont enfin punis ses habitans de la trop grande sécurité dans laquelle ils vivoient au milieu des ennemis; en voici un exemple qui, je crois, vous fera autant rire qu'il m'a réjoui; l'avanture est arrivée quelque tems avant l'affaire de Siget; si j'avois eu dessein de vous écrire une Histoire je vous aurois conté celle-ci plûtôt, en observant exactement l'ordre des tems & les regles que ce genre d'écrire exige, mais je me crois dispensé de cette attention en ne vous écrivant qu'une Lettre.

On vint dire à Rustan qu'un certain Turc, qu'il appelloit son Cousin & duquel il faisoit un éloge complet, avoit fait une action toute héroïque: qu'il étoit venu bien armé, surprendre une troupe de Croates assemblés pour célébrer des nôces, qu'il en avoit tué plusieurs, fait quantité de Prisonniers dans le nombre desquels étoit le nouvel époux, qu'il avoit enfin mis l'alarme dans tous les environs; Rustan ne se lassoit point de conter cette avanture, les termes lui manquoient pour lui donner des loüanges dignes d'elle; quelle hif-

toire me direz-vous? Elle eſt tragique, peut-on en rire? ce n'eſt pas de celle-ci dont je veux parler, c'eſt de celle qu'occaſionna l'arrivée de la Déeſſe *Nemeſis* (*a*) qui par le plus cruel des deſtins changea ſubitement les ris de Ruſtan en pleurs & en gémiſſemens.

Il arriva avec une diligence extrême un Cavalier de la Croatie, Dalmate de nation, l'un de ceux que les Turcs appellent *Dellios*, c'eſt-à-dire inſenſés, ou témeraires, intrepides, qui rapporta à ce Viſir que les Chrétiens avoient gagné ſur eux une ba-

(*a*) C'eſt dans un ſens figuré que Busbec s'exprime ſur la courte joie que Ruſtan eût de l'avanture arrivée aux Chrétiens, dans le moment, dit-il, où ce Bacha étoit livrée ſans meſure à toute la joie de ſon cœur, *Nemeſis* ſoudain arriva; l'office de cette Déeſſe étoit de punir les méchans, ſur-tout les orgueilleux; elle récompenſoit auſſi les bons & les humbles, c'étoit à cette Divinité que les Dieux avoient confiés le ſoin de vènger dans ce monde les crimes qui échappoient à la juſtice des hommes.

Ovide en parle avec beaucoup de reſpect, pluſieurs ont dit qu'elle étoit fille de Jupiter & de la Neceſſité. Dans les différens noms qu'on lui a donné, ôn trouve qu'elle portoit celui d'*Adraſtea*, parce que le Roy Adraſtus fut le premier qui lui bâtit un Temple.

taille complete; voici comme il lui détailla l'affaire.

» Les Sangiacs des environs, dit-» il, s'étant assemblés, avec les Com-» mandans des Forts voisins, ont été » avec leurs Troupes faire des incur-» sions sur le Pays Ennemi, ils ont » parcouru un espace immense de » Pays ravageans & butinans par tout » sans peine & sans résistance, ils ont » cru que des dépouilles amassées » avec tant de facilité, leur acquere-» roient bien peu de mérite, s'ils ne » les ornoient des lauriers d'une ba-» taille : ils ont enfin avancé jusqu'à » ce qu'ils ayent trouvé l'Armée » Chrétienne; mais loin de vaincre, » nous avons été vaincus. Leur Cava-» lerie armée de fusils & de pistolets » a fait un carnage affreux de nos » braves soldats, votre parent, cet » Achille couvert encore de la gloire » qu'il avoit n'agueres remporté en » mettant le desordre & l'alarme » dans des nôces de Chrétiens, est » lui-même tombé sous leurs coups; » à ces mots Rustan jetta un grand cri, & versa un torrent de larmes. C'est ainsi que la Déesse vengea nos pauvres Croates, la joie du Bacha

n'égaloit assurément pas sa tristesse & sa honte ; il ne put écouter la suite du recit, du Dalmate, il s'en alla ; (*a*) un autre Bacha demanda au Dalmate combien ils étoient d'hommes de leur côté, il répondit environ trois mille : & du côté des Ennemis, reprit le Bachâ? ils n'étoient dit le Dalmate, que cinq cens, mais je pense qu'il y en avoit quelques autres de cachés qui ne se sont pas montrés. Quoi donc, reprirent tous les Bachas avec emportement, les Chrétiens n'étoient que cinq cens & ils vous ont vaincus, quelle lâcheté, vous n'êtes pas dignes de porter le nom de Musulmans, & vous ne méritez pas de manger le pain de Soliman. Le Cavalier sans s'intimider répliqua, que leur surprise ne venoit que de ce qu'ils ne vouloient pas comprendre ce qu'il leur disoit, » car ce n'est » pas par la valeur de nos ennemis, ni » leur adresse que nous avons été vain- » cus, je vous l'ai déja dit, ce sont leurs » pistolets qui nous ont défaits, c'est

(*a*) Tous les Bachas s'étoient assemblés dans le Divan pour apprendre le détail de l'affaire.

» la foudre elle-même; si le courage
» en eût décidé, soyez persuadés que
» le combat se seroit terminé tout
» autrement; mais se sentans inférieurs
» à nous en nombre, en force & en bra-
» voure, ils ont appellé le feu à leur se-
» cours; n'est-ce pas de tous les élé-
» mens celui qui est le plus violent;
» & en est-il parmi les hommes, quel-
» que courageux qu'il soit, dont la
» force égale celle des élémens? Ce discours étoit prononcé avec tant de vivacité & avec des gestes si singuliers, que les Bachas pouvoient à peine se tenir de rire; quant à moi qui n'étois retenu par rien, ayant au contraire des interêts bien différens dans l'affaire, je me dédommageai amplement de la tristesse que m'avoit causé l'avanture des nôces, quand je fus instruit de toutes les circonstances de celle-ci.

C'est-de-là d'où j'ai appris que rien n'intimidoit plus les Turcs que les armes à feu, sur-tout les Pistolets; aussi la perte qu'ils firent dans cette rencontre, leur en fit sentir toute l'utilité. Il n'y eût personne qui ne conseillât à Rustan d'en armer seulement deux cens Cavaliers, pour se tenir

auprès de la perſonne de l'Empereur, lorſqu'il alloit faire la guerre aux Perſes; ils feront, diſoit-on, un carnage affreux avec ces ſortes d'armes, de ceux qui oſeront s'approcher, & ils jetteront l'épouvante dans le reſte de l'armée. Ruſtan trouva ce conſeil fort ſage, ſur l'heure il fit équiper la Troupe, & eût ſoin de lui faire faire l'éxercice qu'il convenoit.

Ce nouvel armement n'eût pas cependant le ſuccès que Ruſtan en attendoit; il fut contraint dans la premiere campagne de rendre à ces Cavaliers leurs premieres armes, & de leur faire laiſſer celles-ci; à peine eurent-ils fait la moitié du chemin, qu'il leur manquoit quelque choſe; tantôt ils perdoient une baguette, tantôt ils rompoient ou le chien ou un reſſort, ils n'avoient point d'ailleurs d'ouvriers avec eux pour les raccommoder: enfin les Piſtolets leurs devinrent inutiles, la poudre ſeule auroit ſuffi pour les en dégoûter, ſon odeur leur étoit inſoutenable, ils ne regardoient leurs mains qu'elle noirciſſoit qu'avec une peine extrême; leurs habits, leurs fauſourreaux étoient pleins de taches,

les fontes mal attachées pendoient quelquefois jusqu'à terre, à chaque instant ils recevoient de nouveaux brocards de l'Infanterie, qui croyant ne pouvoir leur dire rien de plus désobligeant, les appelloit *Apoticaires.* Lassés enfin de cet équipage, ils résolurent d'aller trouver Rustan, & de le prier qu'il leur permit de reprendre leurs premieres armes, à quoi Rustan, après avoir tout éxaminé, acquiesça. (*a*)

Je me rappelle d'avoir oublié lorsque je vous ai parlé des querelles arrivées en Hongrie, de vous faire l'histoire de celle-ci, qui vous fera voir combien les Turcs détestent les combats particuliers entr'eux. Voyez comme cette façon de penser differe de la nôtre, c'est chez nous le seul moyen pour se rendre immortel. Il y avoit en Hongrie un certain Sangiac nommé *Arslembek*, qu'aucun n'avoit encore égalé, ni en force ni en adresse, c'étoit la terreur du Pays; *Weli-*

[*a*] Les armes des Turcs dans ce tems-là n'étoient qu'un sabre, un arc, & des fleches; Busbec dit qu'après avoir quitté leurs pistolets, ils recoururent à leurs armes accoûtumées, sçavoir l'Arc & les Fleches.

bek autre Sangiac, jaloux de la réputation de ſon voiſin, s'exerça à tirer de l'Arc, il y fit des progrès ſi rapides, qu'il devint en peu l'émule d'Arſlembek. Celui-ci peu accoûtumé aux rivaux, conçut une haine implacable pour Welibek, par-tout où il le trouvoit il lui faiſoit querelle, & lorſqu'il étoit abſent il tenoit de très mauvais propos ſur ſon compte, cherchant à affoiblir ſa réputation; ils en vinrent enfin un jour aux mains : le bruit du Combat de ces deux Hercules ſe répandit bientôt au loin, il alla juſqu'à Conſtantinople; dès que les Bachas l'eurent appris, ils donnerent ordre que l'on fit venir à la Porte Welibek; étant entré au Divan, les Viſirs lui demanderent d'abord compte de ſa Charge, & de ce qui ſe paſſoit dans ſon Canton, ils le queſtionnerent enſuite ſur le ſujet de ſes différends avec Arſlembek; (*a*) le Sangiac leur en fit un ample détail, depuis le commencement juſqu'aux derniers excès auſquels ils en étoient venus, & pour rendre ſa cauſe meilleure, il leur ajoûta que s'il avoit été bleſſé

[*a*] Arſlembek eſt un compoſé du mot *Arſla*, qui en langue Turque ſignifie *Lion*.

dans ce combat, c'eſt qu'Arlembek ne s'étoit pas battu en brave, qu'il l'avoit attaqué lorſqu'il étoit ſans déſenſe, » c'eſt une ruſe, dit-il, d'un ton » plein de mépris, à laquelle il n'auroit » pas dû recourir, s'il avoit voulu ſe » rendre digne du nom qu'il porte; je » n'ai d'ailleurs jamais refuſé de me » meſurer avec lui, mille fois au con» traire je l'ai défié dans un combat » particulier. « Quoi, lui dirent avec emportement les Bachas: vous avez oſé appeller votre frere, votre compagnon de guerre en duel, il n'y a donc plus de Chrétiens à combattre? ignorez-vous l'un & l'autre que vos vies appartiennent à Soliman, votre Empereur & le nôtre? malgré cela vous prétendiez en décider, dites, de quel droit? avez-vous dans tout l'Empire un pareil exemple? ſur l'heure on le conduiſit en priſon, où il reſta un tems ſuffiſant pour expier ſa faute, après quoi on le renvoya; mais cette hiſtoire diminua de beaucoup la haute idée que l'on avoit conçû de ſa valeur & de ſon mérite.

Ce trait eſt une excellente critique des fanfaronades de la plûpart de nos jeunes gens; jamais ils n'ont vû l'en-

nemi, & ils croyent mériter une place dans le temple de mémoire pour avoir tué leur Concitoyen, souvent leur ami; quels préjugés! quoi, le vice est-il susceptible des caracteres de la vertu? se fera-t'on toujours des trophées de ces actions dont le dernier supplice devroit être le prix?

Pour que je n'aye point de reproches à me faire sur mon exactitude à vous mander tout ce qui se passe ici, je vais vous apprendre l'arrivée du Roy de Colchos (*a*) à Constantino-

[*a*] Colchos est le lieu principal de la Colchide, c'est un Pays d'une vaste étendue dans l'Asie; le Mont Caucase & celui de Cerax qui font ses limites à l'Orient, lui ont mérité une place dans les écrits des plus fameux Poëtes. La Colchide est divisée en trois Provinces, elles sont gouvernées par trois Princes Souverains qui portent le nom de Roy, ou celui de Dadian, c'est-à-dire chef de la Justice, du mot Persan *Dad*, qui veut dire Justice, le reste vient de celui *David*, duquel ils disent qu'ils descendent.

Il n'y a ni Bourgs ni Villes dans aucuns de ces Royaumes, les Maisons sont bâties sans ordre, & éloignées les unes des autres, c'est pour éviter les siéges en tems de guerre. Ils ont seulement quelques Châteaux qui sont bien munis de Canon, & défendus par l'epaisseur des bois au milieu desquels ils sont bâtis; c'est-là le corps de réserve où ils met-

ple,

ple, ce Prince eſt bel homme, portant un air majeſtueux, d'une taille fort avantageuſe, mais, dit-on, bien peu civiliſé; ſa ſuite eſt nombreuſe, & tous vêtus de vieux haillons; ſes Etats s'étendent depuis le Phaze ſur les bords de l'Euxin, juſqu'au Mont Caucaſe, on l'appelle *Dadian*; les Italiens appellent aujourd'hui les Peuples de la Colchide, Mingréliens, ou Georgiens, on ne ſçait pas poſitivement ſi ce dernier nom leur vient d'une eſpece de religion qu'ils pratiquent, qui tient un peu de la Chrétienne, ou s'ils s'appelloient ainſi, même avant qu'ils ſe fuſſent preſcrit ce genre de religion. Ce dernier ſentiment paroît plus probable; les Albains (*a*) ſont mêlés avec ces Peu-

...é leurs biens, les femmes & les enfans.

Les portes Caſpiennes ſont pluſieurs détroits & paſſages très difficiles; pluſieurs Auteurs diſent qu'ils ont été taillés à la main dans le roc, raiſon qui les fait appeller Portes de fer, c'eſt par-là qu'il faut paſſer pour ler à Derbent, Ville fameuſe en Aſie.

Elles portent le nom de Caſpiennes, parce que la mer Caſpienne flotte le long de ces montagnes.

[*a*] Il ne faut pas confondre l'Iberie Aſiatique, qui s'appelle aujourd'hui, comme je l'ai déja dit, Georgie, avec l'Iberie en Eu-

ples; les uns & les autres n'en font qu'un aujourd'hui. Ceux de la domination de ce Roy qui est ici, habitent entre le Pont & l'Hyrcanie; les Turcs appellent ce Pays *Demit Capi*, c'est-à-dire portes de fer, il est connu sous le nom de Portes Caspiennes.

On ne sçait pas positivement pourquoi ce Prince est venu ici, les uns disent qu'il y a été invité par Soliman; cela ne m'étonneroit point, les Turcs faisant alliance avec ces Peuples, pourroient en tirer de grands secours lorsqu'ils vont faire la guerre en Perse; d'autres disent que connoissant Soliman pour être aussi généreux qu'il est puissant, il s'est flatté d'obtenir de lui quelques Galeres pour aller faire la guerre à un autre Dadian son voisin; il est à croire que ce secours l'interesse bien fortement, puisqu'il offre, dit-on, de lui-même, de se rendre Tributaire de Soliman s'il veut le lui accorder.

rope; celle-ci commence aux Monts Pyrénées, & étend ses limites jusqu'aux Colonnes d'Hercule, c'est l'Espagne; l'Iberie, dont parle Busbec, est celle d'Asie; l'une & l'autre tirent leur nom de l'Hebre, qui prend sa source dans le Mont Caucase, & qui les arrose toutes les deux.

Depuis bien des ſiécles il y a une forte haine entre les Peuples de la Colchide & ceux de l'Iberie, quel en eſt le premier motif, je l'ignore; cette haine s'eſt accruë dans ces derniers tems par le maſſacre que firent les Ibériens du Roy de Colchos, pere de celui-ci, & par un trait de la plus noire perfidie que ces Peuples depuis peu ont fait éprouver à ce Roy. Le Dadian Colchide voulant venger la mort de ſon pere, déclara la guerre aux Ibériens, les avantages & les déſavantages furent dans toutes les campagnes alternatifs; fatigués enfin les uns & les autres de la guerre, ils réſolurent de ſe réconcilier, & de terminer leurs différends par une paix ſtable. Les propoſitions ſe ſont faites par des Ambaſſadeurs, elles ont été acceptées, le lieu de la diette a été indiqué, les deux Roys y ont convoqués les plus notables de leurs Etats, tous s'y ſont rendus; c'eſt ici où il faut crier, au meurtre, à la perfidie, à la trahiſon, tous ſemblerent d'un commun accord remettre leurs interêts à Bachus, tous prirent ce Dieu pour arbitre de leurs différends, bientôt il décida que la gloire de bien boire étoit la ſeule qui

immortalisoit, le combat sur l'heure commença, ciel quel destin! les Colchides vainqueurs furent vaincus, ensevelis dans le doux sommeil de l'yvresse, les Ibériens changerent leur couronne de liere en chaînes. Le bon Dadian, du thrône de la molesse, fut conduit dans une forteresse; l'injure étoit trop grande, les peuples de Colchos animés d'un noble courroux, sur l'heure résolurent de la venger; le bruit s'en répand, quelques-uns échapés aux Ibériens arrivent, tout retentit dans Colchosdu malheur qui vient d'arriver; vous vous imagineriez peut-être que la Reine recourut aux larmes, qu'elle se livra à toute la douleur qu'une si triste nouvelle pouvoit lui causer, non, elle n'est plus occupée qu'à chercher ses armes; elle crie au secours; déja se présentent 30000 hommes prêts à marcher, vous eussiez dit que c'étoit Mars lui-même, cette Princesse à cheval, armée d'une Cuirasse & d'un Arc, s'avance à la tête de l'armée, elle seule en prend le commandement, & marcha à l'ennemi.

Si les armes étoient faites pour le beau sexe, celle-ci auroit dû vaincre, le courage n'est pas toujours ce qui conduit à la victoire; la Reine

commandoit une armée levée à la hâte : les premiers Officiers avoient des Casques d'une pesanteur étonnante, & qui ne leur étoient d'aucune utilité ; quelques-uns avoient des pistolets, la Cavalerie sans selle ni autre équipage de Cheval, portoit pour toutes armes des bâtons endurcis au feu avec des massuës, point d'ordre dans la marche, la Reine avoit dit en partant, qu'il falloit se battre & vaincre, ce fut le seul commandement que l'armée reçût ; ils arriverent ainsi en désordre au lieu où on tenoit le Roy captif. L'ennemi s'étoit mis sur ses gardes, & avoit force artillerie ; d'abord il salua les assaillants de quelques bombes, qui jetterent une si grande frayeur que tous prirent la fuite ; la Reine suivit les siens, mais ce ne fut que pour ranimer leur courage, elle les mena une seconde fois à l'attaque, sans avoir un succès plus heureux, les bombes mirent tellement l'épouvante dans son armée, qu'elle se dissipa, & se retira dans le plus grand désordre.

Le Roy sans doute fut informé de tout ce qui se passoit, & désespérant

de pouvoir recouvrer sa liberté par la force des armes, eut recours à l'industrie; il coupa par bandelette les draps de son lit, en fit une corde, & trompant la vigilance de ses gardes, il se sauva par une fenêtre dans l'obscurité de la nuit; Alexandre n'a jamais reçû tant de louange, que cette action en a mérité à ce Dadián de la part des siens, on n'en parle encore aujourd'hui dans tous ses Etats, qu'avec admiration; c'est sans doute pour se venger de cette perfidie, que le Roy veut armer des galeres. Voici ce que j'ai appris des moeurs & des usages de cette Nation.

La Mingrelie ou la Colchide est très-fertile, l'orge & le froment y croissent sans cultiver la terre, si les habitans vouloient prendre cette peine, elle leur donneroit en abondance toutes sortes de fruits, mais chez eux, tout cede à l'oisiveté, ils ne recueillent pour ainsi dire, que du *Panis*, (*a*) & il y vient en si grande quan-

(*a*) Le *Panis* est une plante qui ressemble beaucoup au Millet, elle n'en est distinguée que par l'arrangement de ses fleurs & de ses

tité, qu'il suffit de le semer une fois pour deux ans; ils sont accoutumés à vivre de ce grain, se mettant peu en peine de tout autre quoique meilleur; ils plantent leurs vignes aux pieds des ormeaux, & les marient avec les plus hautes branches, elles durent ainsi des siecles, le vin qu'elles donnent, est très-excellent, & en grande quantité. (*a*) Leurs forêts sont remplies d'abeilles, qui leur donnent en abondance du miel & de la cire, la seule peine qu'ils ayent, est de chercher le tronc d'arbre, qui sert de ruche à ces petits animaux sauvages. Ces mêmes bois leur fournissent beaucoup de gibier, tout est plein de faisans & de perdrix; rien ne prouve mieux la bonté de ce climat, & la fertilité de la terre, que les melons monstrueux qu'elle y produit, on en voit de trois pieds de long, & ils sont excellens.

L'argent monoyé y est très-rare, [...] connoissent un écu d'argent, en-

[...]es; celles-ci naissent dans des épis ex[...]ment serrés.

(*a*) Le Noir * dit que souvent le tronc des [...] ausquels sont mariées les vignes sert [...]ve aux Mingréliens pour faire leur vin.

* Description d'Asie.

core moins un écu d'or, il est plus rare de trouver un Particulier qui ait en sa possession l'un ou l'autre; personne ne s'enrichit, ni ne devient plus pauvre. Leur sort est heureux, de combien d'inquiétudes sont-ils exemts! L'avarice n'habite point avec eux; n'importe, leur bonheur ne tenteroit pas à ce que je crois, aucun Européen. Tout l'usage qu'ils font de ce métail, lorsqu'ils en reçoivent des voyageurs, sont des croix, des calices, ou quelqu'autres ornemens pour leurs Eglises; quelquefois il arrive, que le Roy prétextant des besoins, ou une nécessité publique, s'empare des vases sacrés, en fait des écus, & s'en sert. L'échange est le seul commerce de cette Nation; chacun porte au marché ce qu'il a de superflu, & le donne à un autre qui en manquoit, duquel il reçoit ce qu'il n'avoit pas: au moyen de cette espece de commerce, l'argent leur devient totalement inutile; le tribut & les impôts qu'ils payent à leur Roy, sont des fruits de la terre dans leur nature; il a abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie, assez même pour faire des dons à qui il lui plaît. Les

taxes

taxes qu'il impose lui sont exactement payées ; souvent il reçoit plus qu'il ne demande, mais ceux qui le lui donnent, ont soin d'avertir, que ce n'est qu'à titre de présent. Ce Prince aussi est autant généreux & magnifique, que son peuple est libéral ; il reçoit avec abondance, il donne avec profusion ; son Palais est un magasin public, chacun y court, & tout le monde reçoit : le besoin est un titre qui suffit.

Il est encore d'usage, que tous les Marchands qui mouillent sur ces Ports, fassent un présent au Roy ; de quelque nature qu'il soit, il est reçû avec bonté. Et le Roy leur fait ensuite l'honneur de les admettre à sa table.

Son Palais est très-vaste, les deux aîles du bâtiment sont les écuries, le milieu est ce qu'occupe le Prince ; la salle dans laquelle il mange est fort grande, ainsi que la table. Voici le cérémonial qui s'y observe, lorsqu'il mange à son grand couvert. D'abord il se place, les conviés s'asseoyent ensuite, & laissent une distance entre eux & lui. La venaison est le mêts le plus ordinaire qu'on lui sert ; le

vin y est en abondance, & celui qui boit le plus, est aussi celui que le Roy gracieuse le plus.

La table de la Reine est dans la même salle, ses femmes mangent presque toujours avec elle ; cette table est le siége de la gayeté & de la liberté, Bacchus en prépare les plaisirs ; sur la fin du repas, les oeillades accompagnées de gestes tendres, volent en foule de cette table à celle du Roy, il n'y manque que des Jasons, (*a*) pour que ces femmes soient autant de Médées.

(*a*) Jason, fils de Zon Roy de Thessalie, alla dans la Colchide pour conquérir la Toison d'or; le Vaisseau qu'il monta pour faire ce voyage, est le fameux Argotant, célebré des Poëtes ; Jason débarqua l'an du monde 2824.

Cette Toison n'étoit autre chose que des mines d'or & d'argent, dont ce pays étoit rempli.

Le Dragon que Jason tua étoit Etas, Roy de Colchos, & pere de Médée; cette Princesse devint si fort amoureuse de lui, qu'elle consentit qu'il fit égorger son pere pour s'emparer de ses richesses. Jason l'épousa, mais il lui fut infidele; il se remaria à Creuse, fille de Créon Roy de Corinthe, Médée pour se venger, empoisonna Creuse, & déchira de ses mains en présence de Jason deux fils qu'elle

Après dîné, le Roy va à la chasse, il est d'usage qu'il prie ses hôtes de l'y accompagner. Ce plaisir est plus grand s'il arrive qu'on le prenne un jour de Fête. Tout le peuple se ramasse dans les bois, à l'ombre : les uns dansent, d'autres chantent, d'autres assis sur le gason font des repas délicieux ; leur symphonie n'est pas moins champêtre ; ils attachent de petites cordes sur une latte qu'ils bandent bien fort, les touchant ensuite avec une baguette, ils tirent des sons approchant de celui du violon. C'est sur cet instrument qu'ils chantent leurs amours, & leurs Héros ; parmi ceux-ci, on leur entend souvent nommer *Roland* ; (*a*) s'il n'a pas accompagné

avoit eu de lui. *Euseb. en sa Chron. Seneque. Med.*

(*a*) Ce Roland étoit Comte d'Angers, & parent de Charlemagne : il est vrai que les Histoires de ce tems le peignent comme un grand Capitaine, intrépide, quelquefois téméraire, mais il n'eût aucunes de ces avantures que les Poëtes lui attribuent, ce sont des fables. Il fut tué à la journée de Ronceau en 778.

La conjecture de Busbec paroît fausse. Voici la raison : Godefroi de Bouillon n'est parti pour l'expédition de la Terre Sainte qu'après la tenue du Concile de Clermont en

Godefroy de Bouillon dans la Terre Sainte, je ne puis vous dire qui leur en a donné la connoiſſance ; les fables qu'ils en racontent ſont bien plus extraordinaires que les nôtres à ce ſujet, elles ſont à pâmer de rire.

Je n'oſe vous parler des mœurs de ces peuples, l'oiſiveté dans laquelle ils vivent, & cette grande abondance qu'ils ont de tout, leur rendent le crime ſi familier, qu'ils donnent ſans honte dans toutes ſortes d'excès : la chaſteté, eſt la vertu qui en eſt la moins connue ; *le mari ordonne à ſa femme, le frere à ſa ſœur* de bien traiter l'ami qui vient les voir, d'étaler à ſes yeux tous les charmes de l'amour, de lui prodiguer leurs faveurs, plutôt que de le laiſſer ennuyer: du reſte, ils s'en mettent peu en peine ; c'eſt un honneur pour eux, de ce que leurs épouſes plaiſent à d'autres. Les filles ne ſont pas plus modeſtes, je ne pourrois vous dire

Auvergne, qui la décida l'an 1095. Roland par conſéquent ne pouvoit pas y être, il y avoit 317 ans qu'il étoit mort, mais il a pû ſe faire que Godefroy paſſant par la Colchide, quelqu'un de ſon armée y aura laiſſé une hiſtoire de Roland, qui aura établi dans ce pays ſa réputation.

le tems dans lequel elles sont vierges ; la plûpart sont meres à dix ans, cet usage précede presque toujours la cérémonie du Mariage.

Ces Peuples sont fort grossiers, ils parlent sans grace, & n'ont aucune politesse dans leurs façons ; ils s'imaginent, par exemple, flatter quelqu'un, & lui parler d'un ton gracieux, en tirant par hocquet les paroles qu'ils lui adressent. Leur subtilité à voler est extrême, & c'est-là où leur esprit fait ses plus grands efforts : c'est dans cet exercice aussi que l'on acquiere le titre d'homme de mérite ; celui au contraire qui ne s'y distingue pas, est méprisé, regardé comme un tronc d'arbre mort, inutile, qui est indigne d'être éclairé du Soleil ; ils en font si peu de cas, que souvent le frere aîné donnera son cadet, ou le changera pour peu de chose, le pere son fils, s'il est sans disposition pour ce bel art. Sans scrupule les Prêtres comme les gens du monde, cherchent à s'y distinguer ; un Italien m'a raconté, qu'étant entré dans une de leurs Eglises, un Prêtre lui vola son couteau dans sa poche ; qu'il sentit sa main, & qu'il

feignit de ne pas s'en apperçevoir, mais qu'ayant laissé la gaîne, il lui présenta ensuite, pour lui faire voir son peu d'adresse.

Leur dévotion aux Images de la Vierge, des Saints Apôtres, ou à celles des autres Saints est médiocre, celle de Saint George à cheval mérite toute leur vénération, ils se prosternent devant elle, ils en baisent avec un respect étonnant toutes les parties, jusqu'aux fers du cheval; ils disent que ce Saint a été un grand Capitaine, & qu'il s'est battu maintes fois à armes égales avec Lucifer, & que toutes les fois qu'il ne l'a pas vaincu, il a toujours laissé la victoire douteuse.

Je vais vous dire maintenant quelque chose, que vous ne pourrez lire sans étonnement; c'est que l'on trouveroit fort extraordinaire, que quelqu'un se présentât à l'Audience d'un Prince de l'Orient, sans lui faire un présent: je doute que sans cela, il en fût bien reçû; voici quel est celui que notre Dadian a apporté à Soliman.

Les uns disent, que c'est un Bassin d'une pierre d'escarboucle, qui jette

assez de lumiere pour éclairer pendant la nuit, autant que le Soleil à midy; je m'imagine vous entendre dire, que vous ne le croyez pas; je vous répond, ni moi aussi : je n'exige pas non plus de vous, que vous le croyiez; il y a assez de gens ici sans nous, qui le jurent. D'autres cependant plus sinceres ou moins crédules, disent que c'est un petit Vase d'une pierre de Calcédoine, ou de grenat qui a été volé à un des fils du Roy de Perse, qui voulant se réfugier à Constantinople, fut jetté par la tempête sur les côtes de la Colchide, & y fit nauffrage. A cette piece rare, il y a joint vingt Faucons blancs, on dit que cette espece d'oiseau est fort commune dans ces pays. Voilà tout ce que j'ai appris de la Colchide, des coutumes & des moeurs de ses habitans : j'espere que vous ne me sçaurez pas mauvais gré de vous en avoir fait part.

Quant au compte que vous voulez que je vous rende de mes occupations, & du genre de vie que je mene ici, la narration en sera bréve; je ne sors jamais que pour aller porter les Lettres que Fedinand écrit à l'Empereur, ou lorsque je reçois des

ordres, pour aller me plaindre des brigandages ou des vols, que les Soldats des garnisons Turques commettent dans la Hongrie, ce qui arrive deux ou trois fois l'an. S'il me plaisoit cependant de me promener quelquefois à cheval par la Ville, (toujours accompagné de mon Garde,) j'ai lieu de croire, qu'on ne m'en refuseroit pas la permission, mais je ne veux rien demander à cette Cour, à titre de grace : je veux d'ailleurs leur persuader, que les rigueurs de la prison & de l'esclavage dans lequel ils me retiennent, me sont indifférentes. Quel plaisir au reste seroit-ce pour moi de me donner en spectacle à une vile populace, qui m'accableroit d'injures, qui pourroit peut-être pousser l'insolence jusqu'à faire main-basse sur moi ; la campagne & les champs me plaisent bien plus que la Ville, & particulierement que celle-ci. Elle tombe presque en ruine ; de toute son ancienne beauté, qui la rendoit autrefois rivale de Rome, il ne lui reste que son agréable situation ; aujourd'hui elle semble gémir de la dure servitude, dans laquelle ces barbares la retiennent :

on ne peut la voir ſans être touché de compaſſion, & ſans faire les plus affligeantes réflexions, ſur l'inconſtance des choſes humaines ; & qui ſçait, ſi nous ne touchons pas aux mêmes malheurs ? Je me tiens chez moi, mes Livres ſont ma principale occupation, comme ils ſont tout mon plaiſir ; je cauſe avec eux, comme avec mes plus anciens & mes plus fideles amis. Je me ſuis conſtruit moi-même un jeu de paume, où je m'exerce tous les jours avant dîné, pour le bien de ma ſanté ; au ſortir de table, je tire de l'arc à la maniere des Turcs. C'eſt une ſorte d'exercice dans lequel je ne penſe pas qu'il y ait de Nation qui faſſe voir autant d'adreſſe que celle-ci.

Les enfans, dès l'âge de ſept à huit ans, commencent à bander l'arc, & continuent cet exercice juſqu'à l'âge de vingt ans. C'eſt-là le cours de leurs études. Ils acquierent une ſi grande force dans les bras, & tant d'adreſſe, qu'il n'eſt, pour ainſi dire, rien de ſi petit, qu'ils n'atteignent avec la flèche. Leur arc eſt beaucoup plus fort que ne ſont les nôtres. Ils ſont plus courts, & par-là bien plus

propres à décocher la flêche au loin, ils ne sont point de bois; c'est une composition de nerf, de corne de bœuf, de colle & de lin, ce qui les rend d'une grande élasticité; mais il faut bien moins de force que d'adresse & d'habitude pour les bander.

Ils sont si habiles dans cet art, que dans un combat, s'ils tirent aux yeux, ou à quelqu'autre partie qui soit à découvert, ils sont sûrs d'y atteindre; c'est un plaisir de les voir exercer dans leurs Jeux. Le but auquel ils tirent, est un petit rond blanc, de la grandeur d'un liard, éloigné de trente pas environ, souvent il se trouve cinq à six flêches plantées autour de ce rond, sur ses extrémités, sans rien gâter de sa rondeur. Ils portent des anneaux d'or dans les pouces des deux mains, afin que celui de la main droite ait plus de force pour tenir l'arc bandé, & que l'autre qui est appuyé sur la flêche la retienne avec plus de sûreté, jusqu'à l'instant dans lequel on veut la décocher.

Leur but n'est élevé que de quatre pieds, il est fait de terre sablonneuse, qui est soutenue par des planches. Les Bachas & d'autres Seigneurs

ont des Jeux d'arc chez eux, dans lesquels ils font exercer leurs Esclaves. Les plus sçavans d'entre eux montrent aux autres.

Tous les Tireurs d'arc, dans les ... de Pâques, s'assemblent au... (*a*) de Pera dans une grande ...e, pour y disputer des Prix. Cha... y choisit son adversaire, ils s'asseoient par terre les jambes croisées tête à tête : avant de commencer, ils font une priere, chacun ensuite redouble ses efforts pour tirer au plus loin ; quoique le nombre des spectateurs & des combattans soit grand, tout se passe avec beaucoup de modestie, & dans un silence à étonner. Ils ont des arcs & des flèches ces jours-là, differens de ceux dont ils se servent à l'ordinaire ; les arcs sont beaucoup plus forts & plus courts, il faut être extrêmement habile pour les bander.

Le Prix que l'on propose est un

(*a*) Pera est un gros Bourg à quelques milles de Constantinople, c'est où demeurent les Ambassadeurs Chrétiens, exceptés ceux de l'Empereur, du Roy de Pologne, & de la République de Raguse ; ceux-là logent à Constantinople.

mouchoir brodé à l'éguille, sembla-
ble à peu près à ceux dont nous nous
servons, pour nous essuyer le visage;
(*a*) le Prix est bien peu considéra-
ble, mais il y a une gloire attachée qu[i]
le rend précieux, & de laquell[e]
font grand cas.

Tous les ans, on plante une [illegible]
à l'endroit le plus éloigné, qu[e la]
flêche du vainqueur a atteint: c'e[st]
un monument qui lui fait honneur,
& qui sert d'émulation à la postérité; les
termes des anciens sont beaucoup plus
éloignés, que ceux ausquels ils arri-
vent depuis quelques siecles: ils
étoient sans doute, ou plus forts,
ou ils avoient plus d'adresse qu'eux;
ce qu'ils avouent à grand regret.

Les Jeux d'arc sont fort communs
dans Constantinople, on en voit pres-
que au bout de toutes les rues, &
dans les carrefours, c'est l'occupa-
tion des enfans, comme celle des gens
avancés en âge; dans chaque jeu il
y a un homme aux gages du public
qui a soin de nettoyer, de renvoyer
les flêches, & de tenir tout dans l'or-
dre.

(*a*) Ces sortes de mouchoirs étoient fort à
la mode autrefois en Flandres.

La façade du but a la forme d'une petite porte, ce qui donnoit lieu sans doute aux Grecs de dire, quand quelqu'un ne tiroit pas dans le rond, *il a donné dans la porte.* Ils se servoient encore de ce Proverbe, pour dire que quelqu'un avoit échoué dans ses projets. Je crois que les Grecs se servoient de cette espece de but, & que les Turcs ont pris d'eux cet usage; je sçai cependant que le Jeu d'arc est fort ancien parmi eux, mais ils pouvoient avoir d'autres buts; ils auront trouvé ceux-ci dans les Villes dont ils se sont rendus les maîtres, & les trouvant plus propres, que ceux dont ils se servoient, ils les auront conservés. D'ailleurs, il n'y a guéres de Nation qui soit plus avide, que celle des Turcs, de transférer chez elle tous les bons usages d'une autre, dès qu'elle les connoît. La preuve de ceci, est la promptitude avec laquelle ils se sont mis à fabriquer des bombes & des mortiers, sur le modele de ceux que nous avons inventés; il y a deux choses cependant, qu'ils n'ont pas voulu imiter dans les Nations voisines; l'impression des Livres, & les Horloges. Voici leur rai-

ſon ; leur Ecriture Sainte, diſent-ils, ne ſeroit plus Ecriture, ſi elle étoit imprimée ; c'eſt par reſpect, s'ils veulent qu'elle ſoit conſervée en manuſcrit. Les Horloges diminueroient le crédit de leurs *Muazzins*, ils ne ſeroient plus chargés du ſoin d'avertir les Fideles, du tems marqué pour ſe rendre à la Moſquée ; l'Horloge avertiroit de l'heure. Les Turcs d'ailleurs, ont un ſcrupule que rien n'égale, ſur l'obſervation des anciennes coutumes, ſur tout la populace, peut-être préfereroit-elle de ſuivre un ancien uſage, à la loy la plus étroite de ſa Religion. Je crois avoir encore trouvé une autre raiſon, dans la haine qu'ils ont, pour toutes les cérémonies des Chrétiens ; ils ne veulent point avoir de commun avec eux, l'uſage des Livres ſaints imprimés, ni celui des horloges & des cloches. Une ſeule choſe, qu'ils reſpectent dans les Grecs, c'eſt la Bénédiction des eaux de la mer, (*a*) ils préparent leurs Vaiſſeaux, les équipent, & ne ſe mettent jamais

(*a*) Les Grecs font cette bénédiction le 15 de Mars ; il y a quelques Auteurs qui diſent que ce n'eſt que le premier Avril, mais ils ſe trompent.

en mer, que cette cérémonie ne soit faite. Ils imitent encore l'usage des anciens Grecs, pour le tems de l'ouverture de la terre de Lemnos : ils veulent même que ce soit un Prêtre Grec qui en fasse la cérémonie, (*a*) & ils y assistent de loin ; on leur a demandé quelquefois la raison pour laquelle ils communiquoient avec des gens d'une Religion qu'ils avoient en horreur, ils ont répondu, qu'il y a plusieurs anciennes coutumes parmi eux, que l'usage journalier leur apprend être fort utiles, mais qu'ils en ignorent la cause. Ils ont encore cette bonne opinion de leurs anciens ; ils disent qu'ils avoient une connoissance des choses plus profonde qu'eux, & plus d'expérience, qu'ils auroient mauvaise grace, de ne pas suivre les coutumes qui leur viennent d'eux ; & qu'il est plus à propos de laisser les choses dans l'état dans lequel ils les trouvoient, quoiqu'il leur fut préjudiciable, que d'y apporter du changement.

Cette opinion enfin est si forte parmi les Turcs, que j'en connois quel-

(*a*) L'ouverture de cette Terre se fait le 6 d'Août, le jour de la Transfiguration de N. S.

ques-uns qui ont fait baptiser leurs enfans en secret, disans qu'ils étoient persuadés que cette cérémonie renfermoit en elle-même quelque chose de bon, & qu'ils avoient lieu de croire qu'elle n'avoit pas été témérairement établie. Voici un autre usage qu'ils ont reçû des anciens Parthes, & dont ils tirent un grand avantage dans un combat.

Lorsqu'ils sont près de l'Ennemi, & qu'ils voyent ne pouvoir lui porter de coups parce qu'il se tient trop en garde, ils feignent de prendre la fuite, l'Ennemi les poursuit, &, pour ainsi dire, se désarme, c'est pour lors que tournant tête, ils le percent à coups de flêches. La machine dont ils se servent pour les tirer est aussi singuliere que leur manoeuvre. C'est une grande perche ayant à un bout un globe de cuivre (qui sembloit n'être propre que pour faire aller leurs chevaux ;) dans le moment où leurs chevaux courent avec le plus de vitesse, tout-à-coup ils tournent le corps, mettent une fleche dans ce globe, & la décochent sur l'ennemi qui n'est plus en garde ; ceci paroît difficile à faire, mais ils y sont si fort accoutumés, qu'ils

qu'ils ſont sûrs de ne pas manquer leur coup. (*a*)

Je ſens qu'il eſt tems que je rentre à la maiſon (*b*) de peur d'irriter contre moi mon garde. La petite balle & le jeu d'arc ſont les exercices que je prends. Le reſte du tems je le donne tantôt à la lecture, tantôt à cauſer avec quelques amis ou avec ces gens de Pera (*c*), ou enfin avec ceux qui viennent me voir : encore n'ai-je cette liberté que quand il plaît aux Chiaous, & il ne leur plaît pas toujours. Je profite de leurs bons momens pour faire entrer chez moi des Raguſais, des Florentins, des Vénitiens, des Grecs ou quelques autres

(*a*) L'effet de ce globe attaché à la perche eſt ſemblable à celui de la Sarbacanne ; il y a dedans un petit reſſort en vice qui pouſſe la fléche lorſqu'il eſt lâché : ſur la perche, il y a une cavité pour la direction de la fléche.

(*b*) C'eſt dans un ſens figuré que Busbec parle ; il ſemble être ſorti de chez lui par la longue narration qu'il vient de faire. Il inſinue en même tems que ſi réellement il s'en abſentoit long-tems, ſon Garde ſeroit inquiet ; ſi ceci prouve la méfiance des Turcs, on voit auſſi toute la force de la politique de Busbec qui ſe plioit en tout à leur caractere.

(*c*) Busbec remarque que la plûpart des habitans de Pera ſont originaires de Genêve.

de diverses nations. La plûpart s'étant embarqués sur la Mer (a) Alcionnée, mouillent ici; les uns viennent seulement pour me voir, d'autres pour que je leur rende quelques services; il vient encore me voir des gens de Pays plus éloignés dont la conversation m'amuse beaucoup;

(b) Il y a quelques mois qu'il vînt ici un Marchand d'Ambre, qui étoit de Dantzik; il me dit qu'il apportoit ordinairement aux Turcs une grande

(a) Ce que Busbec appelle Mer Alcionnée n'est qu'un Lac, il prend sa source au pays de Corinthe; son extrême profondeur a donné lieu aux Poëtes de dire que c'étoit par ce Lac que Bacchus avoit descendu aux enfers pour en retirer Semelé.

(b) Pline & Denis font une ample dissertation sur la nature & les propriétés de l'Ambre; il seroit trop long de rapporter ici tout ce qu'ils en disent. Voici l'essentiel.

L'Ambre est une gomme ou résine d'arbre. Il y a de l'Ambre gris, & de l'Ambre jaune; le gris, a une odeur douce, & fort agréable; il s'en trouve beaucoup dans l'Océan, & principalement sur le rivage de la mer des Indes; le vent le détache des arbres, & le porte dans la Mer où il se perfectionne. L'Ambre jaune se trouve dans la Mer Baltique, par la même raison. L'Ambre ne se ramollit qu'au feu, cependant Denis rapporte qu'il y a un Hollandois qui a trouvé le secret de pétrifier autrement que par le feu.

quantité de cette marchandise, qu'il la leur vendoit fort cher, & qu'il avoit été fort long-tems sans sçavoir ce qu'ils en faisoient, qu'enfin il avoit appris qu'ils le portoient en Perse où on en faisoit beaucoup de cas. Ils en ornent leurs sales d'Assemblées, leurs plus beaux appartemens, ils en mettent aussi dans leurs temples. Cet homme me fit présent d'une petite bouteille de bois, remplie d'une liqueur que les Turcs appellent *Juppenbier*; elle étoit excellente. Un jour ayant à dîné à ma table quelques Grecs avec des Italiens je la fis servir; je ne sçaurois vous dire tous les éclats de rire & les propos singuliers que cette liqueur leur fit tenir; jamais ils n'en avoient bû de pareille; ils mirent leur esprit à la torture pour lui donner un nom qui répondit au goût qu'elle avoit, enfin ils la nommerent Sirop, parce qu'ils m'entendirent dire qu'elle étoit fort bonne à la santé; sous prétexte de la goûter & d'en chercher la composition, ils en demanderent si souvent qu'ils la vuiderent à ce seul repas.

Lorsque je vous ai parlé des mauvaises façons que mon *Chinou* avoit

pour moi, j'aurois dû vous dire que tous ses camarades ne sont pas d'une humeur aussi noire que lui, d'ailleurs je n'ai pas toujours le même, de tems en tems on les change. J'en ai quelquesfois de fort humains, qui souvent m'ont excité à m'aller promener sans attendre que je le leur demandasse; mais comme je vous ai dit ailleurs, je les remercie constamment, afin de leur faire voir, que ce qui peut m'affliger ou me rendre gay, ne dépend point d'eux. Quelques fois je leur dis pour me mocquer qu'il ne m'est pas possible de sortir de la maison quand même je le voudrois, que depuis le long-tems que j'y reste j'en suis devenu une partie moi-même, & que l'on ne pourra m'en arracher que lorsqu'on la démolira ou quand il me sera permis de m'en retourner en Allemagne.

J'ai obtenu que mes gens sortissent, avec liberté afin d'adoucir un peu les peines de leur trop long exil : en cela nouvel embarras; rarement ils vont se promener sans qu'il arrive du bacanal, la populace les accable d'injures, sur tout s'ils ne sont accompagnés de quelques Janissaires, & sou-

vent même ceux-ci ne peuvent pas empêcher les querelles & qu'il n'y ait quelques coups de donnés, tant le peuple est animé contre eux; delà il faut que je tienne des audiences pour recevoir les plaintes & les calomnies que l'on vient me faire d'eux; jugez combien tout ceci est peu récréatif; je me trouve cependant quelquefois déchargé de ce soin par le ridicule du Chiaou qui me garde, il tient ma porte si bien fermée qu'il ne permet à personne d'entrer chez moi; voici un trait à ce sujet que je ne veux pas que vous ignoriez à cause de sa singularité.

Le Roy d'Espagne m'avoit depêché un Courier, Italien de nation, d'un âge trop avancé pour la prompte diligence qu'il fit; cet homme tombe malade à son arrivée. Le Medecin le visite & ordonne un clystere, envain l'Apotiquaire se présenta à la porte pour venir donner le clystere, il montra par le trou de la serrure la seringue, il fit des prieres, tout fut inutile, le Chiaou inhumainement refusa de le laisser entrer. Rien ne m'étonna plus, cet homme depuis long-tems étoit chez moi, & il s'y

étoit comporté avec douceur, mais il étoit tout-à coup devenu si cruel & si feroce qu'il n'y eut plus moyen de le souffrir, il osa même menacer de coups de bâtons quelqu'un qui vint pour me voir, enfin après avoir lassé ma patience, je résolus de lui faire voir que toutes ses menaces & le fracas qu'il faisoit n'étoient que des rodomontades desquelles je me souciois fort peu. J'ordonnai à un de mes gens de fermer la porte au verrouil, le soir après que le Chiaou seroit sorti, & lui défendis de l'ouvrir à qui que ce fut, sans ma permission.

Le Chiaou vint le lendemain au matin pour ouvrir la porte à son ordinaire, mais voyant qu'avec sa clef il ne pouvoit en venir à bout, sentant qu'elle étoit fermée en dedans, il appella un domestique qu'il apperçut au travers des fentes de la porte, & le pria de la lui ouvrir. Celui-ci dit qu'il n'en avoit pas la permission; le Chiaou s'emporta & vomit une quantité d'injures. Abboye, lui dit ce Domestique, tant que tu voudras, ni toi ni aucuns de tes camarades, n'entrerez plus ici; dis-moi un peu, pourquoi voudrois-tu que je t'ouvris cette

porte tandis que tu nous la refuse ; aye pour agréable que je te rende la pareille, tu nous a tenus inhumainément renfermés, sans permettre que nous sortissions ; à notre tour tu es dehors, nous t'y laisserons. Ecoute, camarade, fais ta charge, aye soin que la porte soit bien fermée par le dehors, pour moi, j'aurai celui qu'elle la soit bien en dedans ; à quoi le Chiaou lui répondit d'un ton plus doux, tiens-tu ces ordres de l'Ambassadeur ton Maître ? de lui-même dit le domestique ; au moins, répliqua le Chiaou, permets que je mette mon cheval à l'écurie ; *nescio vos*, répondit le drole ; donne-moi donc du foin, dit le Chiaou? Pas un foetus, répondit l'autre, il y a du foin, dit-il, & de l'avoine dans le voisinage, tu es fort le maître d'en acheter si tu veux ; on n'en vend point ici. J'imagine que mon Chiaou fit pour lors de sérieuses réflexions sur sa conduite passée. J'avois accoutumé lorsque j'étois seul de le faire manger à ma table, ou de lui envoyer à dîner, de faire mettre son cheval avec les miens ; dans un instant son sort devenoit bien différent ; lui & son cheval, qu'il avoit attaché à un piquet,

tous deux, à jeun & de bon appetit, se virent obligés de faire sentinelle à la porte.

Ce qui est de plus récréatif dans l'histoire de mon Chiaoü, c'est l'entretien qu'il eut avec quelques Bachas & quelques Seigneurs qui passans devant ma porte le trouverent les bras croisés, & reconnurent à l'équipage de son cheval que c'étoit mon garde; pourquoi donc, lui dirent-ils, vous tenez-vous à cette porte? Quelle raison avez-vous de ne pas mettre votre cheval dans l'écurie de l'Ambassadeur ainsi que vous avez accoutumé? A quoi le Chiaou répondit, sans rien omettre de ce qui s'étoit passé entre mon domestique & lui, que de même qu'il nous empêchoit de sortir de la maison, de même nous l'empêchions d'y entrer ainsi que son cheval; ces Bachas, sur cette réponse, se mirent à faire de grands éclats de rire, ils raconterent l'avanture à d'autres, c'étoit la nouvelle du jour, tous s'en sont fort réjouis.

Depuis ce tems-là on n'a plus douté du peu de cas que je faisois de la gêne dans laquelle ces Bachas croyoient m'avoir mis, ils ont seu-
au

au contraire que toutes leurs persécutions étoient inutiles pour le but qu'ils s'étoient proposés ; quelques jours après ils retirerent ce Chiaoux, & m'en envoyerent un autre bien plus traitable.

Il est venu quelqu'un me voir depuis cette histoire, qui m'a dit qu'il l'avoit oüi raconter par Rustan même, & qu'il s'étoit trouvé un grand Seigneur chez ce Ministre, homme respectable par sa prudence & son mérite, qui lui avoit marqué son étonnement de ce que l'on différoit à la Porte de conclure la paix avec Ferdinand, d'autant que les Princes Selim & Bajazet étoient plus animés, l'un contre l'autre, qu'ils n'avoient jamais été ; qu'il étoit à craindre que cette discorde ne fit naître de grands troubles au-dedans de l'Empire, & qu'il les voyoit plus proches qu'on ne l'imaginoit ; que les circonstances ne seroient pas favorables à Soliman, au contraire, que Ferdinand profiteroit de tout l'avantage qu'elles pourroient lui donner, & qu'enfin il pensoit qu'il seroit très-sage d'engager l'Empereur à terminer cette affaire ; Rustan, m'a-t'on dit, a repondu, » qu'il

» ne désiroit rien tant que la paix,
» mais qu'il ne pensoit pas qu'elle se
» fit si-tôt; je ne peux pas, dit-il,
» accorder à cet Ambassadeur ce qu'il
» demande, & de son côté il refuse
» constamment ce que je veux de lui;
» c'est un homme indomptable, il
» n'est rien que je n'aye tenté pour
» lui faire accepter mon projet. De-
» puis plusieurs années je le tiens en
» prison, je ne laisse échapper aucu-
» ne occasion pour le mortifier, je
» le traite en esclave; ce sont des pei-
» nes perduës, il est aussi ferme au-
» jourd'hui qu'il le parut en arrivant;
» rien ne le touche que les intérêts de
» son Maître. Vous voyez qu'il est
» inutile que j'ordonne qu'il reste en-
» fermé dans sa maison, & que pour
» plus grande sûreté je lui donne un
» garde qui l'empêche d'en sortir;
» de lui-même il met les verrouils à
» sa porte & il se renferme. Je suis per-
» suadé qu'un autre auroit plûtôt pris
» le Turban que de souffrir tant de
» tourmens, mais celui-ci ne s'in-
» quiéte de rien, il est insensible à
» tout. »

Il n'est point de nation qui soit plus
défiante que l'est celle des Turcs; ils

sont intimément persuadés que les Ambassadeurs des Princes Chrétiens sont plus politiques que ceux des autres Princes, qu'ils ont des ordres & des propositions pour toute espece d'évenement qu'ils ne mettent au jour que dans leur tems. Sur ce principe, ils croyent, s'il est question de paix, qu'en arrivant à la Porte, ils font leur possible pour faire accepter les conditions qu'ils proposent; que si elles sont trop évidemment désavantageuses à l'Empereur, peu à peu ils en proposent d'autres, qui le sont plus encore, à dessein de faire accepter les premieres; mais pour éviter toute la suite de cette politique, voici le parti que les Turcs prennent: d'abord ils tâchent d'épouvanter les Ambassadeurs, en leur exagérant tous les malheurs qu'ils vont éprouver d'une guerre sanglante prête à s'allumer; ensuite ils les mettent dans des cachots, leur font endurer mille tourmens, ils tâchent enfin à force de tortures d'arracher leur secret, & de voir tous les ordres dont ils sont chargés; plusieurs personnes m'ont assuré que c'étoit un Ambassadeur de la République de Venise qui leur avoit fait

naître cette façon de penser; lorsqu'après la guerre entre ces deux Nations, il fut question de rendre aux Turcs la Ville de Naples (a), cet Ambassadeur avoit eu ordre du Senat d'attendre jusqu'à la derniere extremité, pour consentir à leur rendre cette Ville, qu'il n'y eut enfin qu'une guerre décidée qui l'engagea d'y souscrire. Ces ordres ne furent pas assez secrets; un certain Venitien les sçut, & alla en instruire les Bachas. L'Ambassadeur arriva à la Porte, soup-

[a] Naples, ou Napoli de Romanie est une Ville de la Morée, elle appartenoit aux Grecs avant que les Vénitiens ligués avec les François la prissent sur eux l'an 1205. mais peu de tems après Cio Vanizzer leur Roy la reprit, Les Vénitiens l'an 1383. s'en rendirent les maîtres une seconde fois, s'y fortifierent, & soûtinrent en 1460. avec tant de force les attaques de Mahomet II. Empereur des Turcs, qu'il fut contraint de lever le siége; Soliman l'attaqua quelques années après, & ce ne fut pas avec plus de succès, mais la République, dit Moréri, épuisée d'hommes & d'argent par les longues guerres qu'elle soûtenoit avec les Turcs la leur cédat en 1539. sentant que c'étoit le seul moyen pour avoir la paix. Elle a été un nouveau sujet de guerre entre ces deux Nations sur la fin du dernier siécle, les Vénitiens l'ont prise, & peu de tems après les Turcs l'ont reprise; elle est encore sous leur domination.

çonnant peu cette trahison; dans les premieres conferences qu'il devoit avoir avec les Ministres, il se préparoit à les sonder, & à leur proposer de legeres conditions, pour voir combien cette Ville les intéressoit; mais après les premieres propositions, les Bachas lui répondirent, qu'ils le prioient instamment de leur dire tous les ordres dont il étoit chargé; l'Ambassadeur répondit qu'il ne lui étoit rien ordonné de plus. Cette réponse les fâcha, ils lui dirent pour lors qu'il prit garde à ce qu'il leur répondoit, qu'il débutoit mal avec eux, que Soliman, leur Maître, n'étoit point accoutumé qu'on le jouât, & que sa Hautesse n'ignoroit rien des dispositions dans lesquelles le Senat étoit actuellement, & des ordres qu'il lui avoit donné; & pour lui prouver qu'ils n'en imposoient pas, ils les lui rapporterent ensuite, pour ainsi dire, mot à mot; » si vous n'en convenez » pas à l'instant, lui dirent-ils, vous » courerez les risques d'être traité » comme un Imposteur, vous avan- » cerez les malheurs dont votre Ré- » publique est menacée, le feu & le » carnage que Soliman portera dans

» votre pays feront le prix de votre im-
» posture, sa colere sera implacable,
» le repentir n'aura plus lieu, plus de
» conditions pour la paix, avouez....
» promptement, le tems de délibe-
» rer est court; ne vous attendez pas
» que l'on vous fera de fortes ins-
» tances pour avoir votre secret, qui
» n'en est plus un pour nous, Soli-
» man ne prie personne, il est, par la
» grace de Dieu, assez puissant pour
» contraindre.

L'Ambassadeur fut effrayé de ce discours, il sentit que la dissimulation n'avoit plus lieu, de bonne foi il avoua tout le sujet de sa commission; quoique les circonstances dussent l'excuser auprès du Senat, il en fut cependant très-mal reçu.

Depuis ce tems-là, les Turcs sont plus portés à soupçonner les Ambassadeurs de deguisement, & ils se persuadent qu'ils ne traiteroient jamais avec eux d'une façon qui leur fut avantageuse, s'ils ne leur faisoient endurer de longs tourmens; ce fut cette raison qui les porta à tenir pendant dix-huit mois dans une prison, Welduvek Ambassadeur de l'Empereur Charles V. mes Collegues ont eu

le même sort pendant trois ans, après lequel tems ils les ont renvoyés sans rien terminer, c'est mon tour aujourd'hui, & je ne sçaurois vous dire le terme qu'ils ont résolu d'y mettre ; je ne prévois pas qu'il soit court.

Rappellez-vous que je vous ai dit il y a un moment, qu'il m'étoit arrivé un Courier âgé de soixante ans & plus ; les Bachas se sont imaginés que cèt homme à cause de son âge avancé étoit chargé de quelques nouveaux ordres, assez importans pour n'être confiés qu'à un homme prudent ; [illegible]tumés à se flatter, il leur est [illegible] dans l'esprit que Ferdinand fatigué de la guerre, s'étoit décidé à accepter les conditions de paix qu'ils proposoient, quoiqu'elles lui fussent bien desavantageuses ; mais de peur que je ne changeasse quelque chose des desseins de Ferdinand (car je devine maintenant leur façon de penser aussi bien que s'ils m'ouvroient leur intérieur) ils ont ajouté aux mauvais traitemens qu'ils me faisoient auparavant, espérant que j'exécuterois ces ordres plus exactement & avec plus de promptitude.

Dans cette pensée, Rustan s'est imaginé qu'il devoit, sous une plaisanterie, commencer à me donner la peur d'une guerre prochaine ; voici ce qu'il a fait: il m'a envoyé par présent une grosse calbasse (*a*), (c'est un fruit excellent & dont on mange pour éteindre la soif pendant les grandes chaleurs de l'Eté ;) en me faisant dire par mon Interprête, que la chaleur étant excessive il m'envoyoit dequoi éteindre la soif qu'elle m'excitoit, & qu'en me conseillant de ne pas différer à un autre tems de faire usage de ce fruit, je me souvinsse qu'il en venoit à Bude & à Belgrade [illegible] plus grosses & en plus grande quantité : renfermant sous cette figure les bombes dont ils s'étoient servis pour assiéger ces deux villes. Je lui fis dire que je lui rendois de très-humbles graces de son présent, que je m'en ser-

[*a*] La Calbasse est une plante dont le fruit ressemble assez à ce qu'on appelle en France *Citrouille*, sa fleur est faite en cloche, coupée en cinq parties égales & séparées les unes des autres jusque vers la base. Les semences de ce fruit sont rouges quand elles sont dans leur maturité. Busbec remarque qu'elles tirent leur origine de l'Isle de Rhode, & que les Allemans l'appelle *Wasser Plutzer*.

rois avec plaisir, mais qu'il ne me paroissoit guéres surprenant qu'il vint de cette espece de fruit à Bude & à Belgrade, puisque l'on en trouvoit d'aussi grosses & aussi abondamment à Vienne. (*a*) Rustan put bien sentir par ma réponse que j'avois compris à merveille sa petite plaisanterie.

Je vais maintenant vous entretenir de Bajazet puisque vous me paroissez le desirer de préférence à toute autre chose.

Vous vous souvenez sans doute que ce Prince se révolta il y a quelques [illegible] & qu'il n'obtint sa grace [illegible] qu'il ne s'armeroit plus contre Selim son frere, qu'il vivroit avec lui en bonne intelligence, & qu'il ne causeroit plus de séditions; Soliman pour lors lui enjoignit de penser sérieusement aux engagemens qu'il contractoit, l'assurant que s'il n'y étoit pas fidéle, il le traiteroit avec la derniere sévérité : qu'il respectât à l'avenir sa vieillesse, & qu'il se don-

[*a*] Il y avoit peu de tems que Soliman avoit été obligé de lever le siége de devant Vienne; les Turcs y perdirent plus de vingt mille hommes, les bombes que les assiégés leur tirerent firent tout ce ravage.

nât bien de garde de lui donner le plus petit sujet d'inquiétude.

Bajazet s'étoit tenu tranquile *pendant le vivant* de sa mere, c'étoit bien plus pour entretenir son amitié & sa bienveillance, sur laquelle il appuyoit ses grandes espérances, que par respect pour son pere ou par amitié pour son frere, la tendresse de sa mere lui tenoit lieu de tout pour le tems présent, c'étoit sur elle qu'il se reposoit de l'avenir; deux ans se sont écoulés dans ce calme, & la mort a ravi à Bajazet cette mere dont la vie lui étoit si précieuse, elle lui a ravi en même tems ses espérances, cet appui qui l'avoit fait lutter contre les plus grands dangers; pour lors Bajazet n'a plus vû de salut que dans le désespoir: il s'est cru dégagé de la foi qu'il devoit aux promesses solemnelles qu'il avoit faites à Soliman; la haine qu'il nourrissoit en secret contre son frere s'est rallumée de nouveau dans son cœur, il s'est rappellé ses premiers desseins, plus d'inquiétude dans Bajazet que celle de trouver des moyens sûrs pour les exécuter.

D'abord il a commencé à dresser

des batteries pour faire assassiner son frere ; il a formé ensuite le dessein d'aller lui-même l'attaquer à force ouverte ; de tems à autres il a fait faire des courses dans son Gouvernement qui étoit voisin du sien ; si les soldats rencontroient quelques domestiques ou quelques esclaves qui appartinssent à Selim, il les faisoit maltraiter, en leur disant que c'étoit par mépris pour leur Maître ; Bajazet enfin voyant qu'il ne pouvoit donner le coup de la mort à Selim, a fait d'ailleurs tout ce qu'il a pû pour lui nuire, & pour diminuer l'estime que le public avoit pour lui.

Tandis que Bajazet étoit tout occupé à exercer de la façon la plus outrageante sa haine contre son frere, certaines gens ménageoient à Constantinople ses intérêts ; il n'étoit point de ruses, d'artifices, dont on ne fit usage pour attirer dans son parti les Janissaires ; il avoit ainsi formé son projet : lorsque la faction auroit été formée, & que les circonstances le permettroient, il devoit se rendre en personne dans cette Capitale, & se tenir caché jusqu'à un tems. Mais quelques précautions qu'ait prises Bajazet,

rien de son projet n'a été caché à Se-
lim ; celui-ci en a donné avis à Soli-
man ; & dans les lettres qu'il lui écri-
voit, il ne manquoit pas d'ajouter que
» l'on en vouloit à sa vie; qu'il étoit de
» la derniere conséquence qu'il dou-
» blât sa Garde; qu'il étoit comme cer-
» tain que sa mort devoit être le prélude
» des criminelles entreprises de Bajazet;
» que comme un impie il se joueroit
» de Dieu, des hommes; qu'il sacrifie-
» roit ce qu'il y avoit de plus sacré à
» son ambition de regner. Que la vie
» du pere aussi bien que celle du frere
» ne seroit jamais un obstacle pour une
» passion aussi invincible qu'étoit la
» sienne, qu'au risque de sa propre vie,
» il étoit depuis long-tems résolu de
» se satisfaire, & qu'il étoit de la der-
» niere attention à en étudier les
» moyens, & à tâcher d'en trouver
» l'occasion ; qu'il fut toujours sur ses
» gardes, qu'il avoit à appréhender de
» tomber plûtôt dans les piéges de ce
» scélerat, qu'il ne pourroit les décou-
» vrir, & pour lors qu'il ne seroit plus
» temps d'y remedier; que pour lui il
» se mettoit peu en peine des insultes
» qu'il en recevoit, qu'il étoit si sen-
» sible & tellement occupé du dan-

» ger dont il voyoit la vie de son pe-
» re menacée, qu'il ne faisoit nulle at-
» tention à la sienne, &c.

Vous sçavez que Soliman d'avance n'aimoit pas Bajazet, pensez combien des nouvelles de cette espece l'aigrirent de plus en plus. Le parti cependant qu'il prit fut doux ; dès qu'il eût reçu cette lettre, il lui écrivit.

D'abord il lui remit sous les yeux en termes forts, tous ses devoirs à son égard & envers Selim son frere ainé ; il lui rappella la douceur & la clémence dont il avoit usé, lorsqu'il étoit en droit de les traiter avec la plus grande sévérité ; quelles avoient été ses promesses, de quelle énormité avoient été ses crimes ; ensuite il l'avertit qu'il prît bien garde d'en commettre de nouveaux, qu'il ne le trouveroit pas toujours disposé à lui en accorder le pardon ; qu'il cessât d'insulter à son frere, & de lui donner à lui-même de nouveaux chagrins ; qu'il lui restoit peu de tems à vivre, & que Dieu auroit soin de la fortune de l'un & de l'autre : qu'en attendant, ils ne devoient avoir d'autre soin que celui de veiller à la tranquilité publique & au

bon ordre, & qu'en cela ils trouveroient tous les deux leur repos.

Des conſeils auſſi doux & auſſi ſages ne firent aucun effet ſur l'eſprit de Bajazet; il étoit entierement déterminé à tout entreprendre plûtôt que de remettre ſa vie au pouvoir de ſon frere en demeurant dans une confiance qu'il regardoit comme une lâche oiſiveté ; il étoit d'ailleurs perſuadé que l'inſtant d'après que Selim ſeroit monté ſur le thrône, ſeroit celui dans lequel il recevroit de ſa part le Lacet. Il fit cependant une réponſe convenable à la Lettre de ſon Pere; mais il ne conforma guéres ſa conduite aux termes dans leſquels il lui écrivit, il ne changea rien de ſon premier deſſein, plus il alla en avant, plus il ſe donna de mouvemens pour l'exécuter.

Soliman voyant Bajazet perſéverer dans ſes entrepriſes, ſes conſeils & ſes avis mépriſés, s'imagina qu'en l'éloignant de ſon frere, il deviendroit plus tranquile; celui-ci avoit le Gouvernement de la (a)

[a] Chioutaye ou Chiuſaye eſt une contrée dans la Natolie propre en Aſie, elle eſt

Chioutaye, Selim étoit dans celui de la Magnesie, Soliman leur indiqua un jour dans lequel il leur ordonna de quitter chacun leur Gouvernement; il donna celui d'Amasie à Bajazet, & celui d'Icône (*b*) à Selim.

Rien ne prouve mieux l'esprit de paix de Soliman que cet arrangement. Selim ne lui avoit manqué en rien, sa conduite étoit hors de tout reproche, & il n'avoit rien diminué de sa tendresse pour lui; cependant il le traite de la même maniere que Bajazet, de peur que si celui-ci eut seul changé de Gouvernement, l'ordre qu'il en avoit donné n'eut été une prédilection trop marquée, & ne l'eut en quelque sorte porté aux derniers excès de revolte. Dans la Lettre qu'il leur écrivit il sembla leur rendre raison du changement qu'il faisoit, afin de le leur faire agréer sans plaintes ni reproches. Il leur marqua, que la discorde dans laquelle il

arrosée par la riviere de Sangarie, sa Ville principale porte son nom.

[*a*] Icône, aujourd'hui Cogny, est une Ville de la Licaonie dans l'Asie mineure. C'est la Capitale de la Caramanie; le Gouverneur qui y réside a le Titre de Beglierbey.

les voyoit avec chagrin, l'avoit déterminé à prendre ce parti, qu'il étoit persuadé que plus ils seroient éloignés l'un de l'autre, plus ils s'aimeroient, qu'il arrivoit souvent que le trop proche voisinage de deux freres étoit un obstacle à leur union, que la plûpart du tems, il ne falloit chercher ailleurs la cause de la mésintelligence des Maîtres, que dans le mauvais caractere des domestiques : leurs faux rapports aigrissent les esprits ; c'est là où la discorde prend naissance, se nourrit & se perpetuë ; il les exhorta ensuite de faire toute l'attention qui convenoit à ce qu'il leur ordonnoit & les avertit qu'il traiteroit comme un rébelle celui des deux qui n'obéiroit pas sur l'heure.

Selim reçut les ordres de Soliman, dans l'instant même il les exécuta ; cette obéissance si respectueuse ne devoit dans le fond lui mériter rien de mieux dans l'estime de son Pere, il sçavoit que ce n'étoit qu'en sa faveur que se faisoit le changement ; Bajazet reçut aussi dans le même tems ceux qui lui étoient adressés ; mais il prit des délais, il écrivit à l'Empereur qu'il alloit obéir, qu'il disposoit tout

pour

pour partir, mais il le supplia de lui permettre qu'il lui représentât qu'Amasie ayant été depuis deux jours le Théâtre de la mort tragique de son frere (a), le Gouvernement en étoit pour lui du plus mauvais augure; qu'il paroissoit plus convenable de lui en donner un autre, qu'il ne pourroit s'occuper des soins que celui-ci demanderoit de lui, ayant sans cesse devant les yeux le sort malheureux que ses parens y avoient éprouvé; qu'au moins il lui fut permis de passer l'hyver où il étoit, ou d'aller dans le Gouvernement que son frere quittoit.

Soliman n'écouta point les représentations de Bajazet, il voulut être obéi. Selim étoit parti depuis quelques jours avec les Troupes que son Pere lui avoit envoyées; ce Prince feignant d'apprehender que Bajazet l'attaquât dans sa route se faisoit escorter d'un corps de Troupes considérable; Bajazet de son côté informé de la marche de son frere, resta dans son Gouvernement pour se détermi-

(a) Mustapha dont est parlé dans la premiere Lettre.

ner à un parti ; mais le dessein de Selim étoit de prévenir celui de Bajazet par cette crainte simulée ; Soliman & lui appréhendoient qu'il ne s'emparât de Burse & qu'il ne corrompit les Janissaires, ou même qu'il ne s'avançat jusqu'à Constantinople ; son retardement n'étoit occasionné que par des mesures qu'il prenoit pour une grande entreprise, & Selim en auguroit très-mal ; ainsi ce Prince après quelques jours de marche, tourna bride tout-à-coup & vînt avec ses Troupes à Burse. Si Bajazet l'avoit prévenu, qu'il eut gagné l'esprit des Janissaires, ou s'il avoit marché droit à Constantinople, Soliman & Selim se voyoient à deux doigts de leur perte : quel trouble dans le Gouvernement n'eut-il pas excité ; il fut résolu pour la sûreté de l'un & de l'autre que Selim séjourneroit à Burse, c'étoit le lieu où ils pouvoient trouver plus de secours, & en faire venir des endroits voisins, en cas que Bajazet se déterminât à une révolte ouverte; Selim en frémissoit de peur, il connoissoit Bajazet assez courageux pour tout entreprendre, & il ne croyoit pas avoir assez de

Troupes ni pour l'attaquer, ni pour ſe défendre.

Cependant la démarche de Selim fit changer de deſſein à Bajazet; il s'apperçut que ſon retardement n'avoit rien operé que d'abréger à ſon frere le chemin pour aller au Thrône, ſi Soliman dans les circonſtances préſentes venoit à mourir; la ſanté de ce Prince étoit ſi chancelante que l'on apprehendoit tout du plus petit accident. Bajazet pour lors ſe décida plus fortement à ne point ſortir de ſon Gouvernement, & écrivit à l'Empereur.

Il commença ſa lettre par accuſer ſon frere de lui déclarer ouvertement la guerre, l'aſſurant que ſes deſſeins étoient remplis d'impieté & de la malice la plus noire, il s'efforça enſuite de lui perſuader qu'il n'avoit retourné ſur ſes pas que pour être plus à portée d'uſurper l'Empire, ſe flattant d'apprendre ſa mort au premier jour; qu'il étoit certain que ſi cet évenement n'arrivoit pas ſuivant ſes voeux, il préviendroit le tems en le faiſant aſſaſſiner par des gens qui lui étoient entiérement dévoués; & qu'il s'empareroit du Thrône par le plus énor-

me parricide ; qu'il ſentoit bien toute la peine qu'il auroit à croire tous ces avis, étant prévenu que Selim étoit rempli des ſentimens du plus tendre attachement pour lui ; qu'au contraire s'il étoit queſtion de lui-même, il croiroit le tout ſans héſiter, quoiqu'il n'eut jamais eu de deſſeins de cette eſpece, & qu'il eut toujours marqué une obéiſſance aveugle à ſes ordres ; il finit ſa Lettre en priant ſon Pere de nouveau qu'il lui permit d'éviter le malheureux préſage du Gouvernement dans lequel il lui avoit ordonné d'aller, qu'il lui en donnât un autre, celui que ſon frere venoit de quitter, s'il jugeoit à propos, ou tout autre enfin qui ne lui préſageât pas les malheurs de celui d'Amaſie ; qu'il reſtoit où il étoit, afin que s'il lui plaiſoit de répondre favorablement à ſa demande, il s'évitât la peine de retourner ſur ſes pas ; que ſi au contraire il perſiſtoit dans ſes premieres volontés, il ne lui repliqueroit plus, & qu'il iroit par-tout où il lui ordonneroit.

Le prétexte des mauvais augures que Bajazet alléguoit, n'étoit pas ſi déplacé ; il pouvoit s'en ſervir comme

d'un préjugé, qui passoit en coutume dans l'esprit de toute sa Nation ; des choses purement indifférentes, ou qui ne sont que des effets naturels & de peu d'importance, ils en font les présages des plus grands évenemens : mais Soliman ne s'y laissoit point tromper, il sçavoit que son fils dissimuloit ses sentimens quand il vouloit, qu'il pleuroit, quand les circonstances demandoient des larmes, & qu'il refusoit d'aller à Amasie, parce que le lieu étoit trop éloigné de Constantinople, & qu'il ne seroit pas à portée d'exécuter ses projets.

Ainsi Bajazet qui faisoit naître chaque jour de nouveaux obstacles à son départ ; différoit toujours d'obéir aux ordres de son pere ; dans l'intervalle de la réponse qu'il attendoit, il se donna tous les mouvemens nécessaires pour lever des Troupes, pour les armer, pour augmenter les Finances par des contributions extraordinaires, pour se mettre enfin en état de se défendre, ou d'attaquer son frere ; aucuns des mouvemens de Bajazet ne furent cachés à Soliman ; & quoiqu'il les regardât comme des entreprises contre lui-même, cepen-

dant il en garda, pour ainsi dire, le silence; & n'en fit paroître qu'une légére inquiétude; le vieillard aussi rusé que bon politique, ne vouloit pas sévir ou s'emporter trop fortement contre son fils de peur de l'exciter à exécuter ses desseins; il s'appercevoit que toutes les Nations voisines avoient les yeux fixés sur la dissention de ses deux fils, ce qui l'engageoit à faire tous ses efforts pour calmer ces troubles à petit bruit; il prolongeoit le plus qu'il pouvoit, comptant que l'avenir donneroit une issue favorable à tous ces troubles. Il fit réponse à Bajazet, & lui manda avec beaucoup de douceur.

Qu'il ne lui étoit plus libre de changer de dessein, qu'il persistoit à lui ordonner d'aller à Amasie, que le parti le plus sage qu'il pensât qu'il devoit prendre, ainsi que son frere, étoit celui d'aller où il leur avoit ordonné; qu'ils se missent peu en peine du reste: qu'il alloit arranger les choses de façon, qu'après sa mort ils ne trouveroient entre eux deux, aucun sujet de querelle.

Soliman écrivit dans ces termes à Selim, ou au moins feignit de lui écrire; & chargea deux Bachas de leur

porter à chacun ses Lettres, afin de paroître sans préférence pour l'un & pour l'autre. (*a*) Perthau alla vers Bajazet, & Mehemet vers Selim; l'un & l'autre avoient ordre de ne point quitter ces deux Princes qu'ils ne fussent dans leur Gouvernement; Soliman espéroit que mettant des hommes prudens auprès d'eux qui leur représentassent à chaque instant ce qu'ils devoient à ses ordres, l'un à l'autre, à eux-mêmes, ils rentreroient dans leur devoir, & lui rendroient la tranquilité.

Rien en ceci qui déplut à Selim; Bajazet n'en pensa pas de même. Son

(*a*) Ce Bacha est le même qui commanda la Flotte de Selim étant Empereur, & qui prit par Capitulation la Ville de Dulcigno en Dalmatie; à peine y fut-il entré qu'il en viola le Traité de reddition, il mit les Soldats à la chaîne, vendit les Habitans comme Esclaves, & égorgea de ses mains l'Archevêque nommé Jean Juny. Après cette expédition il se remit en mer, & alla piller l'Isle de Corfou.... C'étoit encore lui qui commandoit l'armée des Turcs à la fameuse bataille de Lépante: sentant dans ce jour tous les revers de la fortune, il se sauva dans un Esquif, & laissa ses Troupes en déroute. L'Empereur le punit de sa lâcheté en le dépouillant de ses grades, & en le chassant de Constantinople.

projet étoit de soulever tout l'Empire s'il pouvoit, de porter le désordre par-tout, & rien de plus contraire à de tels desseins que d'avoir à ses côtés un homme du Conseil, attaché aux intérêts de l'Empereur, & qu'il rendoit nécessairement témoin de ses démarches. Aussi Bajazet projetta de s'en défaire dès qu'il fut arrivé; le prétexte fut singulier : après lui avoir fait mille politesses & beaucoup de présens, il lui dit que son sort devenoit de plus en plus malheureux, qu'il avoit toujours compté sur ses bons offices auprès de l'Empereur, qu'il le prioit instamment de vouloir bien s'en retourner, autrement qu'il n'auroit personne qui soutint ses intérêts; que le regardant comme son unique défenseur, il lui étoit de la derniere importance qu'il se tint à la Porte; s'il lui accordoit cette grace, il ne tarderoit guéres à être persuadé de toute sa reconnoissance; qu'au reste il pouvoit en toute sûreté & sans appréhender de se commettre, assurer de sa part l'Empereur, qu'il alloit sans différer obéir à ses premiers ordres, pourvû cependant que Selim lui en laissât la liberté; mais que depuis long-

long-tems il cherchoit, les armes à la main, l'occasion de lui donner la mort, qu'il avoit souffert jusqu'à ce jour avec patience ses insultes, mais qu'il étoit disposé à ne plus les supporter.

Le Bacha ne put s'empêcher de condescendre aux désirs de Bajazet; il partit, mais il découvrit à merveilles ses véritables desseins, & il en instruisit Soliman. Bajazet de son côté, pour faire voir que cette Ambassade avoit eu tout son effet, se mit en marche & feignit d'aller à Amasie; Soliman ne s'y laissa pas tromper, il étoit trop bien instruit, il prit au contraire tous les arrangemens nécessaires pour s'opposer à son projet. D'abord il écrivit (*a*) au Beglerbey, qui commandoit en

[*a*] Beglerbey en Turquie est un grade supérieur à celui du Bacha. Les Beglerbeys ont les principaux Gouvernemens de l'Empire; ils portent trois enseignes pour marque de leur dignité; ils sont au nombre de vingt, le revenu de quelques-uns est assigné sur les Villes & les Terres de leur Gouvernement. Les autres ont des appointemens qui sont pris dans les Coffres du Grand Seigneur. Il y a trois principaux Officiers dans les Gouvernemens où réside un Beglerbey; sçavoir un *Mufti*, chef de la Religion, le *Reis Efendi*, Secretaire d'Etat, & le *Defterdar*, Trésorier des Finances. C'est ce qui forme le Conseil du Blegerbey.

Grece, d'aller promptement, quelqu'incommodité qu'il eut, au secours de Selim ; il fit partir dans le même tems Mehemet, qui étoit de retour depuis peu, avec les plus fideles Soldats de sa Garde, & lui-même se disposa à y aller en personne, si les choses étoient portées à la derniere extrémité.

Tout sembloit favoriser Bajazet, le refus que faisoient quelques Janissaires de joindre leurs drapeaux, les murmures de presque tout le reste de la troupe, estimans que la guerre qu'ils alloient faire étoit un crime, point de plus heureux augures pour ce Prince. Car, disoient ces Soldats, » qui allons nous combattre ? Contre » qui allons nous tirer l'épée ? N'est» ce pas contre l'héritier de l'Empire » même. Rien de plus injuste que cet» te guerre, pourquoi nous contrain» dre à souiller nos mains dans le » sang de nos freres ; Bajazet est at» taqué, la nécessité le force à pren» dre les armes pour se défendre ; » qu'on le laisse en repos, & la guerre » sera finie.

On rapporta ces discours à Soliman, il sentit quelles suites ils pouvoient avoir ; pour remedier à tout,

& pour lever les scrupules, il consulta le grand Mufti, point de plus sûr moyen ; ses réponses, dans les choses les plus douteuses, ont autant de force, qu'en avoient autrefois celles du fameux chêne de Dodonne: (*a*) voici comme il lui proposa la question.

» Comment doit être traité celui » de mes sujets, qui pendant ma vie » encore, ose assiéger des villes, le» ver des contributions, des Trou» pes dans mon Empire, & en trou» bler le repos & la tranquilité ? Quel» le punition méritent ceux qui com» battent pour lui, qui lui donnent » des secours ; de quelle maniere » traiter d'autres qui refusent de pren» dre les armes pour me défendre, » & qui disent au contraire que la

(*a*) Ce chêne étoit auprès de la Ville de Dodonne, en Epire, dans la contrée de Thesprotie; il a été fort célebre par les oracles que l'on croyoit qu'il rendoit; deux Colombes faites de bois bien sculptées, attachées à la plus haute de ses branches, sembloient donner des réponses à ceux qui venoient consulter le chêne; c'étoient deux femmes qui étant cachées dans le tronc de l'arbre jouoient la marotte, c'étoient elles qui desservoient en même tems un Temple consacré à Jupiter, qui étoit bâti derriere l'arbre.

» cause de ce revolté est juste.

» Le Mufti répondit, que cet » homme & ceux de son parti méri» toient les derniers supplices, & que » ceux qui refusoient de porter les » armes dans une guerre si juste, de» voient être regardés comme des » profanes, comme des traîtres, ou des » renégats détestables de la *Sainte* Re» ligion Mahométane.

Cette réponse ne tarda guéres à se répandre dans le Public, & de peur que Bajazet ne la prit pour une fausse nouvelle, Soliman envoya le Commandant des Chiaous pour la lui apprendre. Voici l'effet qu'elle produisit dans ce Prince.

A quelques jours delà, il rencontra un Chiaou, que Soliman avoit depêché à Selim, & comme cet homme s'en retournoit à Constantinople, il le chargea d'une Lettre pour l'Empereur. Il assuroit son Pere » qu'il ne » manqueroit jamais à lui rendre tous » les devoirs d'un fils bien né, qu'il » étoit bien éloigné de sa pensée de » prendre les armes contre lui, que » l'Armée qu'il commandoit, ne lui » feroit de tort en rien; que lui-mê» me étoit soumis à ses ordres, d'une

» façon à obéir dès qu'il commande-
» roit ; que l'affaire étoit uniquement
» à discuter entre son frere & lui, &
» qu'il n'étoit question que de la vie
» de l'un ou de l'autre ; qu'étant im-
» possible qu'ils vécussent tous les
» deux, il devenoit nécessaire que
» Selim tombât sous ses coups, ou lui-
» même sous ceux de Selim ; qu'il
» étoit certain que de son vivant,
» cette dispute seroit décidée, & qu'à
» bien examiner le tout, il paroissoit
» juste qu'il ne se mit point de la par-
» tie, qu'il restât neutre entre les
» deux combattans. Que s'il étoit
» vrai, comme il l'avoit oüi dire,
» qu'il alloit passer la Mer, & con-
» duire en personne une Armée
» pour secourir Selim, il étoit dans
» ce cas décidé, de porter la révolte
» le plus loin qu'il pourroit, qu'il
» n'espérât plus aucunes marques d'o-
» béissance de sa part, qu'il seroit
» plus difficile à vaincre qu'il ne le pen-
» soit ; si les armes, disoit-il, *ne déci-
dent pas en ma faveur, & que le sort
ne me laisse plus de salut que dans la
fuite, je suis assuré d'un lieu pour ma
retraite ; l'Asie me recevra à bras ou-
verts, mais soyez certain qu'avant d'y*

passer, je mettrai, comme un autre Tamerlan (a) *ou comme le plus cruel de vos ennemis, tout votre pays à feu & à sang;* par ces menaces qui n'intimiderent pas peu Soliman, Bajazet finissoit sa Lettre.

Nouveau sujet d'allarmes, un instant après l'ouverture de cette Lettre, l'Empereur apprit que Bajazet avoit emporté d'assaut la Ville d'Axvar dans laquelle le fils de Selim commandoit à la place d'un Sangiac; & qu'après en avoir tiré les plus fortes contributions, il l'avoit pillée d'une maniere honteuse.

[a] Tamerlan Empereur des Tartares se rendit formidable sur la fin du quatorziéme siécle; plusieurs Auteurs disent qu'il étoit fils d'un Berger, & qu'il ne dût sa grande élévation qu'à sa valeur, & à sa bonne politique; il battit les Perses, soumit les Parthes, renversa les murailles de la Chine, conquît les Indes, & subjugua la Mésopotamie & l'Egypte; il combattoit ordinairement avec une armée de huit cens mille hommes; aucuns de ces prédécesseurs ne l'ont égalé en cruauté; de toutes ses victoires, celle qu'il a remporté sur Bajazet Empereur des Turcs est la plus mémorable; c'est de celle-là dont Bajazet rappelle à son pere le souvenir.

Dans la remarque sur ce Prince on voit la cruauté avec laquelle Tamerlan le traita.

Selim ignoroit tout ce qui se passoit, il croyoit au contraire depuis le départ de Bajazet de son Gouvernement, qu'il étoit rentré dans son devoir, & qu'enfin il alloit à Amasie, ayant même oüi-dire qu'il avoit passé par Ancyre, pour lors il se rassura, ses inquiétudes se dissiperent, & il prit avec une simple escorte, le chemin de Cogny.

La position de Soliman étoit bien différente, il n'appréhendoit rien tant que Bajazet prît les devans sur son frere, & qu'il allât s'emparer de Cogny, & qu'il passât de-là en Syrie(*a*); l'Egypte en est très-proche voisine, & il y

(*a*) L'Egypte a commencé par être gouvernée par des Roys particuliers. Les Romains après avoir défaite Cléopatre qui en a été la derniere Reine, réduisirent ce royaume en Province, elle leur est demeurée jusqu'au regne d'Omar, second Calif des [illegible] de Mahomet. Celui-ci la conquit, Saladin ensuite la prit sur ce dernier, & y établit l'Empire des Mamméliens qui n'a fini qu'en 1516. Selim Empereur des Turcs défit les Mamméliens, fit prisonnier Campson, & le fit mourir. Depuis ce tems l'Egypte a été totalement soumise à l'Empire des Ottomans; c'est de tous les Gouvernemens de cet Empire le plus honorable.

Les Mamméliens tirent leur nom de Mam-

avoit dedans peu de troupes, elle étoit ouverte de tous les côtés, rien n'auroit empêché que Bajazet ne s'y fut jetté ; les Mamméliens n'avoient pas encore oublié leur ancien Gouvernement, ils en pleuroient chaque jours les avantages, aussi ils ne respiroient que pour quelque nouvel événement ; Soliman prévoyoit que si une fois Bajazet se montroit dans cette Province les armes à la main, il seroit de la derniere difficulté de l'en chasser, il suffiroit qu'il répandit quelqu'argent, ou qu'il laissât voir le plus petit espoir d'un gain médiocre aux Arabes, pour qu'ils se missent de son parti : ils sont d'ailleurs turbulens, & toujours prêts à la révolte ; ce n'étoit pas là où se terminoient les inquiétudes de Soliman, il appréhendoit encore que dans le cas que Bajazet entrât dans l'Egypte, que même il l'en chassât, il ne se réfugiât chez

mélus, qui étoit celui que l'on avoit donné à la Milice des Sultans d'Egypte ; les Soldats étoient tirés des Mamméliens, les premiers étoient sortis de la Circassie, leur pouvoir étoit fort étendu, c'étoit dans leur corps que l'on en choisissoit un pour être le Souverain, & on donnoit aux autres les Charges les plus importantes de l'Etat.

quelques Princes Chrétiens. Soliman sentoit bien que ce seroit sa derniere ressource, & afin de la lui retirer, il donna des ordres à presque tous les Gouverneurs de l'Asie mineure qu'ils se tinssent sur leurs gardes, & prêts à partir au premier signal que Selim leur donneroit.

Selim ne resta pas long-tems dans cette confiance où il étoit en partant pour son Gouvernement, il reçût des avis, & devenant attentif sur tous les mouvemens que Bajazet faisoit, il posta ses troupes sous les murs de Cogny, & résolut de s'y tenir campé jusqu'à ce que son pere lui envoyât des secours, ne croyant pas devoir risquer sa vie dans une attaque prématurée, & dont le succès lui paroissoit douteux.

Bajazet de son côté ne perdoit pas de vûe d'un moment son entreprise, il en sentoit toute l'importance, mais avec son courage & des troupes, il se persuada qu'il n'avoit qu'à marcher à la victoire, il comptoit beaucoup sur la Cavalerie Gordienne qu'il prit à sa solde; les preuves de valeur qu'elle avoit tant de fois données, ranimoient sa vertu, & le faisoient

esperer que combattant pour lui, il ne pourroit se faire qu'un sort très-heureux. N'avoit-il pas lieu de tout esperer de cette Troupe ? dès le premier jour qu'elle joignit son armée, elle donna des marques de son sçavoir & de sa bravoure, elle se mit en bataille, & fit un exercice dans lequel elle s'anima si fort, qu'emportée par la chaleur du combat, il y en eût quelques-uns de tués, & beaucoup de blessés. Toute son armée étoit campée dans une plaine auprès d'Ancire, le lieu étoit avantageux, & il pouvoit tirer de grands secours de cette Ville; ce fût là où il mit comme en ôtage ses femmes & ses enfans : il emprunta des plus riches Négocians des sommes considerables, leur promettant de les leur rendre avec interêt, si Dieu donnoit un heureux succès à ses entreprises; c'étoit encore d'Ancyre d'où il tiroit les armes & les autres munitions de guerre.

Le parti de Bajazet étoit considerable, malgré la consultation de Soliman & l'Arrêt du Grand Mufti, tous ceux qui avoient été attachés à sa mere, & un grand nombre de la Cour de Rustan se déclarerent pour lui ; il

reſtoit encore de ces braves qui avoient tant pleuré l'inſortuné Muſtapha ; ceux-là avec les favoris du Viſir Achomat, tous gens vaillans, & très expérimentés dans le métier de la guerre, ſe joignirent à Bajazet, & il n'y en avoit aucun d'eux, qui ne fut déterminé, aux dépens de ſa vie, de venger la mort cruelle de leurs Maîtres. Il ne manquoit pas non plus de cette eſpece de gens, qui ennuyés de traîner leur miſere, déſirent toujours un nouveau Gouvernement, qui aux dépens du repos public, courrent après les révoltes, excitent des ſéditions, eſperant dans le changement de trouver un meilleur être. Ceux-là arrivoient à bande nombreuſe à l'armée de Bajazet ; la compaſſion lui en avoit gagné beaucoup d'autres ; on voyoit que ce Prince étoit aſſez malheureux pour ne plus trouver de ſalut que dans la force des armes ; ſans avoir égard à ſes autres bonnes qualités, pluſieurs déſiroient de l'avoir pour leur Empereur, à cauſe de ſa reſſemblance avec Soliman. Selim au contraire étoit d'une figure qui reſſembloit à tout autre qu'à ſon pere ; c'étoit le portrait de ſa mere, le peuple

qui l'avoit détestée pendant son vivant, sembloit encore conserver toute sa haine pour le fils. Il étoit mal fait, ayant un gros ventre, les jouës enflées, & tellement rouges qu'il étoit la risée de tous les militaires; on disoit qu'il s'engraissoit en mangeant de la farine de froment, depuis long-tems il languissoit dans la mollesse & dans la plus basse crapule, son tems étoit partagé entre s'enyvrer & dormir, il étoit d'une humeur haute & impérieuse, impoli pour tout le monde, traitant avec dureté ceux qui l'approchoient; de peur, disoit-il, de déplaire à son pere, il ne vouloit rien faire qui lui gagnât le cœur du public; heureux aussi de penser que la seule amitié de son pere pouvoit le dédommager de la haine que tout le monde lui portoit.

Jusques-là, toutes les Troupes de l'Empire avoient regardé Bajazet sous le caractere d'un Philosophe, & lui avoient donné le nom de *Softa* (a) mais le voyant les armes à la main, prêt à s'exposer aux plus grands dangers, pour défendre sa vie & celle de ses enfans, les Soldats conçurent

(a) Homme de Lettres, ou homme de Cabinet.

de lui une idée bien plus haute, & le considérerent comme un homme d'une valeur toute héroïque. Chacun s'étonna de ce que son pere vouloit le deshériter, lui auquel il ressembloit si parfaitement ; personne ne pouvoit s'imaginer, comment Soliman lui préféroit son frere, dont la figure étoit tout-à-fait ignoble. L'humeur acariâtre, le caractere plein de noirceur, sans nulles bonnes qualités, & qui ne lui ressembloit en rien. La force n'a point de loy : & c'étoit dans ce principe, que tout le monde trouvoit une excuse pour Bajazet. Sélim son ayeul, disoit-on, ne s'est-il pas trouvé dans le même cas, que ce malheureux Prince : quel exemple plus récent & plus propre pour l'exciter à la révolte, que la conduite que tint cet Empereur. Non-seulement il prit les armes contre son frere, il le défit : mais pour s'assurer l'Empire, il fut contraint d'accélérer la mort de son pere. C'est donc au crime, que Sélim dût l'Empire, qu'il a transmis à son fils : pourquoi Bajazet qui est de sa postérité, ne s'en rendroit-il pas possesseur par la même voye ; Soliman ne peut ignorer, que c'est

à ce titre qu'il regne ; & s'il pense que ce droit soit juste & équitable, quelle raison a-t-il pour empêcher son fils d'en user ? est-il sensé encore une fois, de blâmer dans son fils, ce que l'on applaudit dans son pere. Le crime de Bajazet, si c'en est un., est encore bien plus excusable, que n'étoit celui de Sélim ; Sélim plongea son épée dans le sein de son pere, par ce parricide il regna ; Bajazet au contraire, fait des voeux pour la santé de Soliman, il est même sans mauvaises intentions pour son frere, que celui-ci le laisse vivre, qu'il cesse de lui insulter, & les armes tomberont des mains de Bajazet. Il fut toujours permis de repousser la force par la force, & de profiter des avantages de la fortune, pour éviter les plus grands malheurs.

Ces discours répandus dans le public avoient un effet merveilleux pour Bajazet, ses forces augmentoient tous les jours ; à mesure que les Soldats arrivoient, il avoit soin de les armer, afin qu'ils fussent tous prêts au combat dans le même tems ; dans peu donc son armée fut assez forte pour faire face à l'ennemi : alors

& sans plus differer, il marcha droit à son frere, résolu dans le premier choc de décider de l'Empire, de sa fortune, & de sa vie. *La gloire*, disoit-il, *ne reçoit pas toujours sa Couronne des mains de la fortune. Au reste si je puis par ce combat m'ouvrir le passage de la Syrie, mon sort ne me paroît plus douteux.*

Selim étoit, comme je vous ai dit, campé sous les murs de Cogny, attendant son frere avec une forte armée, &. bien pourvûe de munitions que son pere lui avoit envoyées ; ses Généraux étoient en grand nombre, & tous fort habiles dans le métier de la guerre ; ils étoient très-bien retranchés, & occupant un poste très-avantageux, & couvert d'une batterie de mortiers.

Bajazet se présenta, & ne fut point intimidé du nombre des ennemis non plus que de leur position ; après avoir examiné & reconnu l'endroit par lequel il commenceroit son attaque, il s'arrêta, & comme un autre Alexandre (*a*), il anima les siens au combat par un discours de peu de mots, mais patétique.

(*a*) Quint. Cur. liv. 3.

» Nous voici enfin arrivés, leur » dit-il, mes chers enfans, à ce mo» ment que nous avons défiré avec » tant d'ardeur; c'eſt là où doit écla» ter toute votre valeur, penſez que » votre unique ſoin eſt de vous mon» trer courageux & invincibles, je » ſçai que le mien eſt de vous rendre » heureux; vous allez en ce jour » commander à la fortune, vos armes » décideront votre ſort & le mien, » elles ouvriront un chemin aſſuré » pour jouir des délices de la vie, à » ceux qui ont toujours été affaiſſés » ſous le poids de la miſere: lequel » d'entre vous ne ſaiſira pas l'occa» ſion? ſoyez donc victorieux, & at» tendez de moi une récompenſe di» gne de vos belles actions. Dignités, » richeſſes, honneurs, rien ne ſera » trop grand pour vous. Voici l'en» nemi, vous en êtes proche, & une » ſeule victoire remportée ſur lui, rem» plira vos eſperances, quelques gran» des quelles ſoient. Cette victoire » ne ſuit pas le nombre, c'eſt la force » la valeur, elle n'eſt que pour ce » courage dont vous êtes pleins; il » faut mépriſer l'ennemi, celui qui le » commande eſt peu courageux, ſes

» Troupes

» Troupes le sont encore moins :
» avançons sur elles l'épée à la main,
» perçons les rangs, tout cédera à la
» force de notre bras. Que le nom-
» bre, dis-je, ne vous effraye point,
» ces Soldats que mon pere a envoyé
» au secours de Selim, ne combat-
» tront pour lui que mollement, ils
» nous aiment, ils sçavent le bon droit
» de ma cause, & s'ils ne peuvent
» pas nous être unis de corps, je suis
» certain qu'ils le feront d'esprit. Ils
» voyent que Selim par cette guerre
» injuste, cherche à troubler l'Em-
» pire, qu'il s'oppose à la tranquillité
» de Soliman ; ils sentent, ces Soldats,
» que Selim est leur premier ennemi,
» ou plûtôt que c'est l'ennemi com-
» mun. Faisons de nouveaux ef-
» forts, animons notre courage, ce-
» lui qui commande dans le Ciel, le
» Dieu des armées combattra pour
» nous ; il ne prête pas toujours son
» épée au plus grand nombre, tou-
» jours au contraire il est armé pour
» défendre la justice. Si vous sçaviez,
» chers amis, quel ennemi vous avez
» à combattre, combien il est alteré
» de sang, & quel est son désir de
» verser le vôtre, déja vous seriez

» assurés de la victoire. Mais comptez » pour rien ce que je viens de vous » dire, suivez-moi, & que mes ac» tions soient le modele des vôtres : » je peux sans témérité vous promet» tre la victoire, si vous combattez » pour défendre ma vie avec autant » d'ardeur que je combattrai pour » vous faire un sort heureux. «

A peine eût-il fini de parler, qu'il donna avec un courage héroïque le signal pour charger ; à la tête de sa troupe, il fondit sur les premiers rangs, faisant tantôt l'office de Général, tantôt celui du plus brave Soldat, il donna enfin tant de marques de valeur & de sagesse qu'il emporta également les applaudissemens des siens & ceux de l'ennemi. Le combat fut vif, il y eût de part & d'autre une grande quantité de morts, la victoire parut fort long-tems chancelante ; elle se détermina cependant pour le plus grand nombre, c'étoit aussi le parti le plus juste, & l'armée la mieux commandée.

J'ai oüi-dire à plusieurs Turcs qu'il arriva dans cette journée une espece de prodige ; près du champ de bataille étoient les ruines d'un Palais qui avoit appartenu jadis à quelques

Grands de la Nation, duquel il sortit une si grande quantité de poussiere pendant que l'action se passoit, & avec tant d'impétuosité, que les Soldats de Bajazet en furent presqu'aveuglés ; ce qui décida plus promptement la victoire pour Selim, les siens n'ayant point soufferts de cet évenement.

Bajazet ne pouvant plus tenir contre le grand nombre fut obligé d'abandonner le champ de bataille, mais il fit une retraite en si bon ordre, sans précipitation, ne donnant aucune marque de frayeur, qu'il sembloit être plûtôt victorieux que vaincu : Selim n'osa le suivre, sa joye éclata lorsqu'il se vit maître du champ de bataille, il se contenta de voir le dos de son ennemi.

Bajazet éprouvant dans ce jour tous les revers de la fortune, réfléchit, & se détermina, mais trop tard, à prendre un parti plus sage. Comment calmer la colere de Soliman, duquel il avoit méprisé les ordres ? il n'y avoit plus lieu d'essayer une seconde fois à s'ouvrir un passage pour aller en Syrie. La fin de ses réfléxions fut d'obéir à Soliman, & d'aller sans plus tarder à Amasie.

Après cette action, Selim dépécha des Couriers à Soliman pour lui apprendre le succès de ses armes ; ce Prince pour lors se détermina à partir pour l'Asie; l'avis du Conseil avoit été d'attendre les nouvelles d'un premier évenement, & comme la victoire s'étoit déclarée pour Selim, il n'y avoit plus à déliberer sur le départ de l'Empereur, de peur que ceux qui favorisoient tacitement Bajazet, ne se déclarassent ouvertement pour lui, en le secourant dans son malheur, ce qui auroit donné lieu à de nouveaux troubles. L'Empereur pensa que la nouvelle de son départ abbateroit le courage de Bajazet, & effrayeroit ceux qui auroient le dessein de se déclarer pour lui; qu'il falloit suivre le vaincu dans sa fuite, l'opprimer s'il y avoit lieu, & ne pas lui donner le tems de réfléchir & de rallier ses troupes ; il se souvenoit que Selim son pere s'étoit rendu plus formidable après sa défaite que lorsque ses forces étoient encore entieres, & quoiqu'il eût été vaincu, que la valeur cependant avec laquelle il s'étoit défendu l'avoit fait regarder comme victorieux. Il étoit très-sage que Soliman examinât avec attention

toutes ces circonſtances ; il eſt incroyable combien de gloire Bajazet s'étoit acquis dans ce combat, & quoiqu'il n'eût pas vaincu, on ne ceſſoit d'admirer ſa valeur ; » quoi, » diſoit-on, avec une poignée d'hom» mes, ce Prince n'a pas craint d'at» taquer ſon frere, ſoutenu des Trou» pes de l'Empereur bien retranchées, » le terrain étoit inégal, la néceſſité » a forcé Bajazet de camper ſes Trou» pes dans un lieu qui lui étoit défa» vantageux (a), ſon armée étoit de » tout côté, rien ne l'a intimidé, il a » ſemblé braver juſqu'à la violence » des bombes ; il n'a point paru dans » ce combat en apprentif du métier » de la guerre : ſa conduite caracté» riſoit en lui un vieux Capitaine, le » Général le plus expérimenté. La » fortune n'a pas couronné Bajazet, » mais la gloire, la vertu & le cou» rage l'ont ſuivis juſque dans ſa re» traite : que Selim faſſe valoir tant » qu'il voudra auprès de Soliman ſa » victoire, mais perſonne ne peut ſe

(a) Busbec cependant a dit plus haut, que Bajazet avoit campé ſon armée dans un lieu qui lui étoit avantageux, il eſt à croire que les Turcs qui parlent ici connoiſſoient mieux que lui le terrain.

» dissimuler qu'elle étoit dûe à Ba-
» jazet, ce n'est pas par sa valeur s'il
» a vaincu, c'est par la force, par le
» secours des Troupes & des Géné-
» raux de son pere. «

Ces discours faisoient une forte impression sur l'esprit du public, d'avance très affectionné à Bajazet, & redoubloient les inquiétudes de Soliman, augmentoient sa haine pour ce malheureux Prince, & lui faisoient prendre de nouvelles résolutions pour le perdre ; il étoit immuable dans ses desseins, & depuis long-tems il avoit résolu que Selim, aîné de Bajazet, lui succéderoit dans l'Empire. Celui-là, lui avoit dans toutes les occasions paru fort attaché, déférant aveuglément à ses ordres ; il s'étoit au contraire imaginé que Bajazet par ses délais à lui obéir, avoit formé le dessein de le détrôner, & de ne pas attendre sa mort pour regner ; il joignoit à ce préjugé la haute idée de valeur que l'on avoit conçûe pour ce jeune Prince, ce qui le lui rendoit d'autant plus à craindre ; ouvertement il favorisoit Selim, n'avoit-il pas encore lieu d'appréhender que ceux qui estimoient Bajazet, ne le laisseroient pas sans secours.

Toutes ces raiſons mûrement examinées déciderent Soliman à paſſer la mer, dans le deſſein cependant de ne pas s'avancer trop, de camper proche de ſes Vaiſſeaux ; il penſoit, quoiqu'éloigné de l'armée de Selim, qu'il lui ſeroit toujours d'un grand ſecours, par la terreur qu'il inſpireroit à Bajazet ; dans la crainte que les Troupes qu'il menoit avec lui tout à coup ne ſe révoltaſſent, il ne voulut pas les faire avancer, ſes doutes étoient fondés ; quel danger, quel malheur, c'en étoit fait de l'Empire pour lui & pour Selim.

Ce fut le 15 de Juin (*a*) que ce Prince partit, je vis ſon embarquement, & bien malgré mon Chiaou : l'habitude de voir ou d'entendre parler de ces grands Capitaines ſi pleins de courage, en inſpire aux plus timides ; auſſi pourquoi n'aurois-je pas donné preuves de valeur, & puiſque je ſuis dans le goût de vous raconter des combats, je vais vous faire la relation de deux que j'eûs à l'occaſion du départ de Soliman ; d'ailleurs je ſuis oiſif, ſi toutesfois je ne prens pas pour occupation l'ennui & l'inquié-

(*a*) C'étoit en 1560. il y a dans le texte 1509. c'eſt une faute d'impreſſion,

tude qui ne me quittent jamais, & je ſens, plus je mettrai de tems à vous écrire, moins je me ſerai incommode à moi-même.

Je ſçûs donc par la voie du public que l'Empereur étoit déterminé à s'embarquer pour l'Aſie, & j'appris en même tems le jour auquel il avoit fixé ſon départ : pour lors je dis à mon Chiaou que je déſirois de voir ces préparatifs, & pour cela je le priai de venir du matin dans ce jour ouvrir la porte de chez moi, (celui-ci avoit auſſi comme je vous ai dit d'un autre, pour louable coûtume, de fermer ma porte par le dehors, & d'emporter les clefs lorſqu'il ſe retiroit le ſoir chez lui,) il me répondit poliment, qu'il ne manqueroit pas de ſe rendre à mes ordres ; en conſéquence je chargeai mes Janiſſaires & mes Interpretes de me louer une chambre dont les fenêtres donnaſſent ſur la rue par laquelle l'Empereur paſſeroit. Ceux-ci firent ce que je leur avois preſcrit ; le jour arrivé, je m'éveillai dès l'aurore, je coure à la porte, brûlant d'impatience que mon Chiaou vint me l'ouvrir ; je l'attendis en vain, j'envoyai deux Janiſſaires de ma garde,

je renvoyai mes Interpretes, leur disant au travers de la serrure & des fentes de la porte, que si le Chiaou ne vouloit pas venir, qu'il leur donnât au moins la clef; le Chiaou trouvoit toujours de nouveaux prétextes qui l'arrêtoient, aux uns il disoit, que dans l'instant il alloit venir, aux autres qu'il lui restoit encore quelque chose à faire, mais que cela ne le retiendroit que très peu.

Il se passa un tems considérable dans toutes ces allées & venues, l'heure du départ de l'Empereur arriva, j'entendis le bruit de la mousqueterie des Janissaires qui le saluoient lorsqu'il montoit à cheval, pour lors ma bile s'échauffa, je perdis patience, & je m'apperçûs que mon Chiaou se mocquoit de moi; je m'imaginai que dans ce cas je n'avois plus de mesures à garder, qu'il falloit avoir plus de mépris que de circonspection; j'écoûtai l'avis que les Janissaires me donnoient, fâchés eux-mêmes de ce que l'on me jouoit; ils me disoient que mes gens, par le secours qu'ils donneroient en dehors, pourroient en poussant avec force par le dedans, enfoncer la porte, & en briser quelques

planches qui paroissoient vieilles & assez mauvaises. Dans l'instant le projet s'éxécuta, par ce moyen je sortis, & j'allai à l'appartement que l'on m'avoit loüé.

Le dessein de mon Chiaou, quoique ce ne fut pas un homme d'un mauvais caractere, étoit, comme il est facile de le voir, de m'en faire accroire ; d'avance il m'avoit promis, mais il n'avoit pas voulu prendre sur lui d'exécuter sa promesse ; le cas lui parut critique, il consulta les Bachas ; ceux-ci imaginerent, qu'il seroit déplacé de rendre un Chrétien témoin de la démarche de Soliman ; ils sentoient qu'il y avoit une sorte d'inhumanité à ce Prince, de conduire une Armée contre son fils : d'ailleurs, ses Troupes n'étoient pas nombreuses, ils appréhendoient encore que je n'en tirasse quelque avantage. Ainsi ils lui avoient ordonné de m'amuser & de differer à venir m'ouvrir la porte, jusqu'à ce que Soliman eût monté dans son vaisseau, & de chercher ensuite une défaite honnête pour s'excuser auprès de moi. Tout ceci réussit assez mal ; & la faute en rejaillit sur le Chiaou qui auroit pû se dispen-

fer d'aller consulter les Bachas, sur la petite grace que je lui avois demandé.

Nouvel embaras, second combat; étant arrivé à la maison dans laquelle j'avois fait loüer une chambre, j'en trouvai la porte fermée, & si bien barricadée, qu'il m'étoit aussi difficile d'y entrer, qu'il me l'avoit été un moment auparavant de sortir de la mienne. Je frappe, mes Gens à bras redoublés frappent aussi, personne ne répondit. Mes Janissaires, gens de prompte expédition, me dirent qu'il étoit inutile d'attendre plus long-tems, & que si je voulois le leur permettre, ils alloient briser la porte, ou au moins passer par la fenêtre, & qu'ensuite ils m'ouvriroient.

L'alternative me parut vive, je défendis qu'on brisât la porte, & permis seulement qu'on passât par la fenêtre; sur l'heure ils m'ouvrirent, j'entrai & je trouvai la maison remplie de Juifs, je crus être au milieu d'une Synagogue; tout le cercle d'abord parut être dans la derniere surprise, & regarda comme une chose extraordinaire, de me voir, sçachant que les portes étoient bien fermées; un instant après on découvrit le mystere, & une fem-

me de l'assemblée assez bien vêtue, & paroissant d'une grande naissance, m'adressa la parole en langue Espagnole: elle se plaignit de l'injure qu'elle prétendoit que je lui avois faite en entrant par force chez elle, & sur l'heure elle m'en demanda raison.

Je répondis à tous ce propos, que j'avois loüé dans cette maison un appartement & qu'il étoit juste qu'on me le donnât, qu'à mon tour je verrois à me faire rendre raison de l'injure que l'on me faisoit en me le refusant, & que je n'avois pas dessein de me donner en spectacle à tout le Public, & lui servir de divertissement.

Comme je vis que cette bonne Dame ne paroissoit guéres satisfaite de ma réponse & que le tems pressoit, je ne lui dis rien de plus, & je me fis donner une fenêtre qui eut vûe sur la ruë par laquelle l'Empereur alloit passer: d'abord je vis défiler l'Armée; chaque Troupe étoit distinguée l'une de l'autre par les étendarts & les uniformes, & marchoit de distance en distance; les Sophis, les Selichk étoient à la tête de la Cavalerie & marchoient chacun dans leur rang. Ces Troupes

faisoient environ six mille hommes: les Bachas, les autres Seigneurs de la Cour, les bas Officiers & les Esclaves marchoient ensuite. Je ne sçaurois vous dire le nombre de ce second Corps, mais il paroissoit grand; à une fort petite distance de ceux-ci étoit l'Empereur, monté sur un très-beau cheval qui étoit ou de Cappadoce, ou de Syrie, superbement harnaché; la selle étoit relevée en bosse d'or & d'argent, & enrichie de pierres précieuses, l'Empereur lui-même étoit richement vêtu: il portoit une robe de la plus fine soye, de couleur écarlatte, brodée en or & en argent; à ses deux côtés étoient attachés à la selle du cheval deux étuis, ouvrage merveilleux travaillé en Perse; l'un servoit à mettre un arc, & l'autre des flèches très-bien peintes; il tenoit son bouclier dans le bras gauche, & afin de n'avoir pas la main droite inutile & vuide, il portoit dedans une lance fort légere dont la plus grande partie étoit peinte en verd, à son côté gauche pendoit un damas garni de pierreries; à l'arçon de la selle étoit attachée une massuë, qui traînoit jusqu'à terre. Rien ne m'a

paru plus beau que l'Empereur ainsi équipé, quoique d'ailleurs tous les Turcs ont bon air sous les armes & à cheval : mais quoi, direz-vous, est-il besoin de tant d'armes pour un seul homme ? soit que ce grand nombre & d'especes differentes vous surprenne, mais soyez-le plus encore de ce qu'il n'y en avoit aucune de laquelle il ne fût dans l'habitude de faire usage ; ceci est merveilleux, repliquerez-vous, je conçois bien que l'on peut se servir alternativement d'un arc & d'une lance, & que quand la lance est brisée on recoure aux flêches : non, vous répondrai-je, il en est tout autrement, les Turcs se servent rarement de leurs lances, ce n'est que dans un besoin pressant qu'ils y recourent, l'arc & les flêches leur sont d'un plus grand usage ; dans le combat, ils portent leurs lances entre la botte & la selle, la pointe en haut, la pressant de la cuisse, de peur qu'elle ne tombe. Mais je crois que c'en est assez sur cette matiere, mon dessein n'est pas de vous faire (*a*) ici une longue narration des

(*a*) J'ai ajoûté au texte ce mot *ici*, parce que l'Auteur en fera un long détail dans sa

armes des Turcs, & de vous peindre l'adresse avec laquelle ils s'en servent ; il est certain que ce n'est que par l'usage & par le grand exercice, qu'ils l'acquérent. (a)

L'Empereur étoit suivi d'un grand nombre de Janissaires qui n'étoient armés que de leurs fusils ; tous avoient le même uniforme, ce qui désignoit qu'ils appartenoient au même Maître, & que tous étoient de sa suite ; dans cette Troupe on ne voyoit rien d'extraordinaire dans les habits, le luxe est entierement banni de chez eux, point de cizelure, aucune chamarure, ni découpure ; si les Turcs sont moins galants que nous en cela, ils sont en revanche plus raisonnables ; ils disent que leurs habits s'usent assez-tôt étant simples & sans aucuns de ces vains ornemens. Leur luxe, ou plutôt leur folie, est d'avoir de belles plumes ou des aigrettes à leurs turbans, sur-tout ceux qui marchent à la tête & dans les premiers rangs ; ils

projet de guerre contre cette Nation.

(a) L'Auteur fait ici une description des Turbans & de leurs formes que j'ai crû inutile dans la traduction ; il en est parlé très au long dans sa premiere Lettre.

portent ces plumes si élevées, que lorsque toute cette Troupe est en mouvement, vous imagineriez que c'est une forêt ambulante.

Après les Janissaires, marchoient les Centurions (*a*) & les Tribuns, ceux-ci n'avoient pour marques distinctives des Soldats qu'ils commandoient, que leur uniforme. Le Général de la Troupe marchoit dans l'arriere-garde ; à la suite de tout ce monde c'étoient les Chevaux de main de l'Empereur, superbement harnachés, suivoit aussi grand nombre d'Esclaves & de Valets de pied. J'ai obmis de vous dire qu'aux côtés de l'Empereur marchoient trois jeunes Gens, l'un portant une bouteille pleine d'eau, l'autre la casaque de l'Empereur, & le troisiéme sa cassette ; autour de son Cheval étoient quelques

(*a*) Centurion chez les Romains, signifioit Capitaine de cent hommes ; les Turcs ont retenu le nom, & ont donné les mêmes fonctions à l'emploi. La Légion dans le tems que cette République florissoit, étoit de six Cohortes, chaque Cohorte de six Centuries, de sorte que la Légion étoit de soixante Centuries, ce qui faisoit six mille hommes ; le Tribun des Soldats étoit, comme il l'est encore chez les Turcs, Chef d'une Cohorte.

Enuques valets de chambre ; tout le cortége étoit fermé par une troupe de Cavalerie au nombre ſeulement de deux cens hommes.

Tout ceci fut pour moi un ſpectacle fort agréable ; mais il me reſtoit de calmer mon hôteſſe, ce n'étoit pas un petit embaras, je ſentis mieux, réflexion faite, que cette affaire pourroit m'en faire une ſérieuſe, ayant oüi dire à quelques-uns de ces Juifs que cette premiere femme qui m'avoit querellé, étoit fort amie de l'épouſe de Ruſtan ; j'appréhendois qu'elle n'allât chez le Viſir tenir de mauvais propos, qui n'auroient eu d'autre iſſuë que de m'attirer quelque mauvais traitement de plus. Pour prévenir tout accident, je fis venir la maîtreſſe de la maiſon, & je lui dis avec douceur qu'il me paroiſſoit étonnant qu'elle eut mis en oubli que j'avois loüé chez elle une chambre, que la porte auroit dû m'être ouverte, & qu'il ſeroit juſte pour l'inſulte qu'elle m'avoit faite que je ne la payaſſe point, mais que j'allois lui prouver que j'étois plus généreux qu'elle n'avoit de probité, puiſque je voulois lui donner quelque choſe de plus que le prix

dont elle étoit convenuë avec mes Gens.

A peine cette femme eût-elle mis dans sa poche ce que je lui donnai, qu'elle me montra un visage serain & agréable, elle se répandit en mille actions de grace, elle me fit des caresses de cent façons differentes, sur l'heure enfin elle fit un éloge si complet de ma petite personne, qu'elle me mérita des politesses de toute la Synagogue, qui d'abord m'avoit regardé de très-mauvais œil ; cette Dame, l'amie de la femme de Rustan, suivit l'exemple de l'hôtesse commune, elle me fit des amitiés sans fin, me pria de déjeuner; à l'instant, on servit des gâteaux, des confitures & force vin de l'Isle de Crête, (*a*) je remerciai la bonne Dame, & je tirai une profonde reverence à toute l'assemblée, qui me combla de benédictions; je sentois que j'allois avoir un combat d'une

(*a*) Crete est une Isle de la Mer Mediterranée, au Midi de la Mer Egée; elle porte aujourd'hui le nom de Candie. Ses habitans sacrifioient autrefois des hommes à Jupiter & à Saturne : on dit que ce sont eux qui ont inventé la Religion que les Grecs ont professée dans les premiers tems; ils ont aussi inventé la Musique, & l'art de tirer des flè-

autre efpece à foutenir avec mon Chiaou, il étoit néceffaire que je pris des arrangemens avec moi-même pour m'en tirer avec honneur; ma porte brifée en fon abfence, mon évafion & celle d'une partie de mes Gens, c'étoit une affaire d'importance; je me retirai promptement pour la difcuter. En entrant chez moi, je trouvai le Chiaou affis fous le veftibule qui d'abord commença la querelle qu'il avoit à me faire par un exorde vif, emporté & un peu libre; d'un ton un peu plus moderé, il finit fon difcours, & me fit cette queftion: pourquoi fans fa permiffion j'étois forti, & j'avois brifé la porte? c'étoit un excès, difoit-il, dont il ne m'auroit pas foupçonné capable, & au-

[illegible]es: ils combattoient au fon de la flute & de la Lyre, ils danfoient tous armés; ils étoient fourbes, voleurs, & cruels; cette Isle a donné naiffance à plufieurs grands hommes, comme à Créféphon, fameux Architecte, à Epiménide, Poëte, dont S. Paul cite un vers dans fon Epitre à Tite, ch. 2. & à Dactil-ydeis, qui le premier a écrit la guerre de Troye.

* Le terrain de cette Isle eft fertile, les vignes y font dans une belle expofition, & le vin en eft exquis.

quel je n'aurois jamais dû me porter ; que j'avois par cette action violé le droit des Gens, & je ne sçai combien d'autres choses dans ce goût.

Ma réponse fut courte : si vous étiez venu, lui dis-je, aussi matin que vous me l'aviez promis, il ne seroit rien arrivé de ce que vous me reprochez ; ne tenant point votre parole, j'ai imaginé que vous comptiez me jouer ; si j'ai fait une faute, elle doit être excusable, & la peine doit en rejaillir sur vous ; je terminai aussi ma peroraison par une question : les Bachas, lui dis-je, me regardent-ils pour un Ambassadeur, ou pour un Captif? il me répondit qu'ils sçavoient bien que j'étois Ambassadeur, & qu'ils agissoient avec moi sous ce titre.

Si je suis ici, repliquai-je, comme Captif, il est bien déplacé que l'on me retienne pour traiter de la paix, un Captif n'est plus à lui, il n'est point libre, il ne peut disposer de rien ; s'il est vrai au contraire, qu'à la Porte on me regarde comme un Ambassadeur, je trouve merveilleux que l'on me retire ma liberté, qu'il ne me soit pas permis de sortir de chez moi, lorsqu'il me plaît ; ce sont les Captifs que

l'on tient ordinairement enfermés, & jamais les Ambassadeurs, dans toutes les Nations ils sont libres ; c'est-là précisement en quoi consiste le droit des Gens ; & vous devez sçavoir, lui ajoûtai-je, que vous n'êtes chez moi que pour obéir à mes ordres, que pour porter mes Lettres au Visir qu'afin d'empêcher que l'on ne m'insulte & mes Gens, c'est-là votre devoir, & non pas de me tenir enfermé, & de faire l'office d'un Géolier.

Ce propos lui fit tourner ses injures contre les Janissaires qui étoient avec moi ; il leur fit les plus sanglans reproches du conseil qu'ils m'avoient donné, & du secours qu'ils avoient prêté à mes Domestiques pour briser la porte : à quoi ils répondirent, que je n'avois pas eu besoin de leur avis dans cette expédition, que j'avois ordonné, & qu'ils avoient obéi ; qu'il n'avoit pas été néceffaire de grands efforts, que la porte étant faite de vieilles planches, on l'avoit légerement poussée, qu'elle s'étoit pour ainsi dire ouverte d'elle-même, & qu'il n'y avoit rien de brisé ; le Chiaou pour lors se tût, & fut obligé,

malgré lui, de convenir qu'il avoit tort.

Dès que Soliman fut arrivé où il avoit dessein de camper, il donna ordre que l'on m'écrivit de sa part que je vinsse le trouver; les Bachas imaginerent qu'à la vûe de l'Armée de l'Empereur, & me donnant une pleine liberté comme à un ami de leur Prince, je traiterois avec eux d'une façon qui leur seroit plus avantageuse : on m'assigna un logement près du Camp, que j'allai occuper, & duquel je fus très-satisfait.

Comme je demeurai trois mois à cette Armée, j'eus du tems assez pour bien examiner, & la discipline que l'on y observe; peut-être me feriez-vous des reproches si je ne vous faisois un détail de l'un & de l'autre, afin d'éviter le plus petit sujet de plainte de votre part, je vais vous dire en peu de mots ce que j'ai vû.

Je pris quelques jours après mon arrivée cette sorte d'habit dont les Chrétiens ont accoutumé de se vêtir dans ces circonstances (*a*), & me fai-

(*a*) Il falloit en ce tems que les Chrétiens s'habillassent au moins à la Greque, s'ils ne prenoient pas un Turban, pour qu'ils pussent

ſant accompagner d'un guide je courois inconnu dans toute l'Armée.

Je remarquai d'abord que chaque Soldat ſe tenoit à ſa troupe & dans ſon rang; que dans tout le Camp, on y obſervoit le ſilence le plus exact. Accoutumé à voir nos Soldats campés, vous aurez peine à croire ce dernier trait: parmi ceux-ci, point de querelle, point de diſpute; ni la bonne chere, ni l'yvreſſe ne leur faiſoit faire aucune extravagance; il y avoit une propreté admirable dans toutes les tentes, rien qui bleſſât la vûe ou l'odorat; je n'y vis point comme chez nous, boire avec excès, donner des feſtins, je n'y vis point non plus aucune académie de jeu; les Turcs ſçavent ſe battre, & ils ſe font gloire de ne connoître ni les cartes, ni les dez.

Un jour je rencontrai dans un quartier de l'Armée, un Soldat (natif des confins de la Hongrie) ſuivi de pluſieurs de ſes camarades, cet homme jouoit ſur un luth un air fort lugubre, lui-même accompagnoit ſon inſtrument d'un ton ſi triſte, que l'on eût dit qu'il pleuroit au lieu de chan-

en ſûreté ſe mêler avec les Turcs.

ter ; c'étoit les dernieres paroles d'un autre Soldat son compatriote, qu'il avoit mises en musique, & qui servoit d'éloge funebre au mort ; il venoit de rendre le dernier soupir dans un pré au bord du Danube ; & ces mots si admirables étoient une conjuration qu'il faisoit à ce Fleuve qui alloit arroser les terres de sa patrie, de dire à ses parens, à ses amis, à toute sa nation, qu'il mouroit des blessures qu'il avoit reçuës en combattant pour la gloire de sa Nation, pour l'interêt de sa Religion ; qu'il ne mouroit pas en lâche, au contraire, il survivoit à l'ennemi qu'il avoit percé ; la reprise du motet dans laquelle s'unissoient toutes les voix du deuil, étoit de dire, que le défunt étoit si heureux qu'ils désireroient que leur sort fût changé pour le sien, qu'une mort si glorieuse étoit préferable à la vie.

Les Turcs sont communément dans cette opinion, ils pensent qu'il n'y a presque point de Purgatoire pour ceux qui meurent dans un combat ; que les ames de leurs grands Capitaines vont d'un plein vol occuper les places les plus distinguées dans leur Ciel. Les jeunes filles cependant encore innocentes

nocentes & Vierges, sont chargées de faire des voeux & des prieres à Dieu pour qu'il conserve la vie de ces grands hommes, lorsqu'ils partent pour faire la Guerre: c'est une Loi generale dans toutes les Nations, l'interêt du Particulier le cede toujours à celui du Public, la mort dans cette opinion seroit plus avantageuse à ces braves Guerriers que la santé, mais il faut qu'ils vivent pour le bien de la Patrie.

Je voulus encore aller à la Boucherie de l'Armée, & voir quelle sorte de viande on y tuoit; je n'y trouvai que quatre ou cinq moutons, c'étoit la provision d'un jour pour les Janissaires; je fus étonné qu'une si petite quantité de viande pût suffire à quatre mille hommes, aussi on me dit qu'il y en avoit fort peu qui mangeassent de la viande, & que la plus grande partie avoit apporté de Constantinople sa provision de mangé pour toute la Campagne; demandant quelle espece de mêts c'étoit, on m'en montra un de la troupe qui préparoit son dîné; c'étoient des raves, des oignons, de l'ail, des panais & un concombre qu'il coupoit, mettant le tout dans un pot de terre avec un

peu de sel & de vinaigre, la faim plûtôt que la délicatesse du goût lui faisoit ainsi assaisonner ces légumes, & vous eussiez dit par l'avidité avec laquelle il les mangeoit, que c'étoient des phaisans, ou au moins des perdrix; sa boisson fut aussi simple, c'étoit de l'eau: en cela les Turcs sont bien plus sages que nous, au moyen de leur frugalité ils se font un tempérammment fort & robuste, & conservent leurs troupeaux desquels ils tirent plus de profit que s'ils les mangeoient.

Mais ma surprise redoubla, lorsque l'on me dit que la Nation étoit à la veille de commencer son Carême: le plaisant carnaval que fait ce Janissaire, dis-je en moi-même, accoutumé à voir parmi-nous, même dans nos Villes les mieux policées, jusques dans nos Camps, des festins, des jeux, des bals, des mascarades, ici des troupes de femmes ressemblantes aux Bacchantes en fureur, là des hommes que l'yvresse a rendu égaux aux brutes, enfin folie par tout.

Vous croirez bien sans peine, faisant réflexion sur tous ces excès, ce que l'on dit ici de notre carnaval: un

Ambassadeur Turc étant à Vienne dans ce tems, rapporta lorsqu'il fut de retour à la porte, qu'il y avoit une saison dans l'année, au commencement de laquelle tous les Chrétiens devenoient fols, & qu'ils ne recouvroient l'usage de la raison, que lorsqu'ils s'étoient mis au front d'une espece de cendre; que c'étoit quelque chose de merveilleux de voir le prompt & le bon effet de ce remede, qu'un instant après s'en être servis, ils étoient totalement guéris, & devenus si raisonnables, qu'ils ne paroissoient plus les mêmes; ceux à qui cet Ambassadeur contoit ces merveilles, ne pouvoient se lasser de les admirer, ils en étoient d'autant plus surpris, qu'ils ne manquent pas de remedes qui leur fassent perdre la raison, & qu'ils en ont au contraire très peu qui la leur fassent recouvrer.

Ils different donc en ceci de nous, que s'ils apportent quelque changement dans leur façon de vivre, les derniers jours qui précedent leur Carême, c'est une plus grande diete; par-là ils préparent leur estomach à se contenter de peu, ils craindroient avec raison qu'un prompt changement ne déran-

geât leur ſanté, auſſi ſupportent-ils le jeûne bien plus facilement que nous.

Suivant leur Calendrier, leur Carême tous les ans avance de quinze jours, parce que leur année ne ſe remplit pas comme les nôtres par le cours de douze Lunes ; de-là arrive qu'un de leur Carême commençant avec le Printems, commencera ſix ans après avec l'Eté : le nombre des jours que dure la Lune dans le mois, regle les jours de Carême, par conſéquent le jeûne le plus difficile à ſupporter eſt celui du Carême qui arrive en Eté, à cauſe de la longueur des jours. Ils ſont ſi exacts & ſi ſéveres, que dans tout le jour ils ne prennent aucun aliment, ils ne boivent même pas d'eau, bien plus, il ne leur eſt pas permis avant que les étoiles du ſoir paroiſſent de ſe laver la bouche : imaginez combien il s'en trouve qu'une auſſi grande auſtérité incommode, ſur-tout de ceux qui ſont obligés de travailler à cultiver la terre ; cependant ils peuvent comme nous faire deux repas, l'un le ſoir, & l'autre le matin, mais il faut qu'ils ſoient aſſez diligens pour prévenir le lever du ſoleil, ce ſeroit un crime énorme,

si cet astre les voyoit manger.

Lorsque les jours en hyver sont sombres, & que le tems est nébuleux, afin que l'on ne se trompe pas sur l'heure du coucher du soleil, les Prêtres qui dessservent les Mosquées montent sur la plus haute Tour, & y mettent une chandelle dans une lanterne, c'est le signal pour manger, pour lors tout le monde se rend à la Mosquée, fait sa priere, & s'en va souper.

Je me souviens que je voyois chaque jour au sortir de la priere, grand nombre de Turcs pendant leur Carême entrer dans une Hôtellerie vis-à-vis ma porte; curieux de sçavoir ce qu'ils y alloient faire, je le demandai à quelques-uns de mes Janissaires, ils me répondirent qu'ils alloient acheter un verre d'eau à la glace pour la boire (*a*), cette eau servoit comme pour ouvrir un passage aux alimens qu'ils alloient prendre, qui sans cette précaution leur resteroient dans le

(*a*) Busbec remarque que ces Turcs buvoient cette eau étant un peu courbés, & que c'est un point de leur Religion de ne manger, ni de faire autre fonction du corps debout, mais pliés ou assis.

gosier, à cause de sa trop grande sécheresse ; cette eau par sa grande fraîcheur leur ouvre encore l'appétit, & fait qu'ils trouvent plus de goût dans les mets qu'ils mangent. Ils ne pratiquent point d'abstinence, toutes les viandes (*a*) leur sont permises ; si quelqu'un tombe malade pendant le Carême, & qu'il soit obligé de rompre le jeûne, il compte exactement les jours qu'il manque à jeûner, & lorsqu'il est rétabli, il les remplace.

Il est un cas encore dans lequel il leur est permis d'interrompre le jeûne du Carême : si dans ce tems l'armée est campée, la veille que l'on doit livrer la bataille, les Soldats ne jeûnent point, de peur d'être trop foibles pour soûtenir le combat, on avertit l'armée de manger ; si par hasard on s'en faisoit un scrupule, pour lors l'Empereur mange en public, & excite les Soldats à suivre son exemple.

Vous sçavez que c'est un crime parmi cette Nation de boire du vin, il s'en trouve cependant, comme je

(*a*) Excepté celles qu'ils appellent immondes, comme le Pourceau, & plusieurs especes de poissons.

vous l'ai écrit dans ma premiere Lettre, qui se relâchent sur ce point, mais il n'y en a aucun dans le tems de leur Carême, quelque scélérat qu'il soit & peu religieux, qui ne s'abstienne même de le sentir.

Vous serez sans doute curieux de sçavoir pourquoi Mahomet a défendu à ses Sectateurs sous des peines si séveres l'usage du vin; voici ce que j'en ai appris de quelques Turcs, ne portez pas votre jugement avec assurance sur cette raison, l'histoire m'en paroît fabuleuse.

Mahomet faisant route, arriva pour dîner chez un de ses amis, un jour dans lequel on y célébroit des nôces; s'étant mis à table avec tous les conviés, il fut enchanté de voir dans ce repas l'air gai de tout le monde, comme chacun s'embrassoit, & se faisoit des protestations d'amitié; ceux-ci chantoient, d'autres rioient, Mahomet n'avoit peut-être jamais eu tant de plaisir qu'en ce jour; rien ne lui avoit paru si merveilleux, il demanda la raison à son ami de cette gayeté; celui-ci lui dit que toute cette joye n'étoit que l'effet du vin: Mahomet sur l'heure donna sa béné-

diction à cette liqueur, ne cessant d'admirer qu'elle eût la vertu d'unir les coeurs & les esprits des hommes.

Mais Mahomet revenant le lendemain chez son ami, vit un spectacle bien différent : les conviés ayant bû avec excès, leur gayeté s'étoit convertie en rage, les disputes avoient été si violentes qu'ils en étoient venu aux mains. La maison étoit pleine de sang, les uns avoient la tête cassée, d'autres les bras, il sembloit que l'ennemi le plus cruel y avoit assouvi sa fureur. Mahomet fut plus étonné qu'il ne l'avoit été la veille ; sur l'heure il changea de sentiment, donna sa malédiction à cette pernicieuse liqueur, & résolut d'en défendre l'usage à ceux de sa secte.

Il régnoit donc un profond silence dans tout le Camp, & plus grand encore dans le tems du Carême ; je ne sçaurois assez admirer comment la seule tradition ait pû conserver à cette Nation une discipline aussi réguliere, qu'est celle qui s'observe dans leurs Armées ; ils n'y laissent aucuns crimes impunis. Les supplices sont de differens genres ; la dégradation des charges & des dignités, la privation des biens

biens, la bastonnade & la mort. La bastonnade est la peine qui est le plus en usage ; quoique les Janissaires soient exempts de mort, ils ne le sont pas de celle-ci, & on la leur fait souffrir pour des fautes très-légeres ; s'ils commettent des crimes on les dégrade, ce qui est pour eux un supplice bien plus déshonorant que ne seroit la mort, & il arrive presque toujours qu'ils ne survivent que très-peu de tems, à cette infamie ; après qu'ils sont dégradés, on les relegue sur les confins de l'Empire, où ils vivent méprisés de tout le monde ; cependant, si leur crime est énorme, & qu'il faille un exemple de mort pour maintenir les autres dans le bon ordre, après les informations nécessaires, & qui sont toujours courtes, on condamne le Janissaire à mort ; mais avec cette formalité dans l'Arrêt qui en est prononcé : que ce n'est pas comme Janissaire que *tel* est condamné à mort, mais comme Soldat ordinaire.

Il n'est point de Nation qui reçoive avec tant de fermeté la correction, comme celle des Turcs : leur patience dans les supplices est admirable ; ils sont dans l'usage, après avoir reçû

plus de cent coups de bâtons, sur les fesses, sur les jambes, ou sous la plante des pieds, d'aller baiser la main de celui qui les leur a fait donner, & de lui rendre mille actions de graces; ils payent aussi leur bourreau; ils ont d'ailleurs un respect étonnant pour le bâton qui a servi à les frapper, & se persuadent, comme autrefois les Romains pensoient (a) *de leurs Ancilles*, qu'ils viennent du Ciel; ils ajoutent une autre idée à celle-ci, dans laquelle ils trouvent un motif de consolation dans leurs supplices: ils croyent que les parties sur lesquelles le bâton s'est exercé, seront exemptes dans l'autre monde des flammes de leur Purgatoire.

Lorsque je vous ai dit qu'il n'y avoit

(a) Ancille est le nom que les Romains donnerent au Bouclier que Numa Pompilius dit lui avoir été envoyé du Ciel. Cet Empereur consulta sur ce miracle, la Nimphe Egerie & les Muses, qui lui donnerent pour réponse que ce Bouclier étoit non-seulement un gage certain de la protection des Dieux pour la Ville de Rome, mais que les destinées de tout l'Empire y étoient attachées, ainsi qu'il falloit le conserver avec beaucoup de soin. On institua un certain nombre de Prêtres, que l'on nomma Saliens, à la garde desquels on confia le dépôt sacré.

jamais de querelle, ni de dissention dans l'Armée des Turcs, je devois vous en excepter une fameuse que j'y ai vû arriver; elle ne fût occasionnée à la vérité que par mes Domestiques. Voici l'histoire:

Ceux-ci un jour sortirent du Camp & allerent se promener sur les bords de la mer, ne prenant pour les accompagner que de ces especes d'Italiens, qui se font Turcs pour avoir plus de facilité à racheter les Chrétiens esclaves (*a*), sans avoir avec eux aucuns des Janissaires de ma garde; par hazard ils rencontrerent d'au-

(*a*) Busbec observe que c'est l'avarice uniquement qui porte ces Italiens à prendre le Turban: voici le portrait qu'il en fait. Ils vont, dit-il, avec un air doux & plein de charité chez les Turcs, qui ont quelques esclaves Chrétiens, & leur disent qu'ils sont leurs parens, ou au moins de leur patrie; que touchés de leur malheur, ils viennent les prier de vouloir bien recevoir cette petite somme pour leur rançon: les Turcs qu'un petit interêt présent touche plus que la simple esperance d'un plus grand gain, livrent alors ces pauvres captifs sans hésiter aux rusés Italiens, & si dans la suite les Chrétiens viennent pour les racheter, ou ces Italiens les refusent, ou ils en tirent une somme, quatre fois plus considérable, que n'étoit celle qu'ils leur ont coûtés.

tres Janiſſaires de l'Armée qui ſe baignoient, & qui n'avoient aucunes marques diſtinctives, ayant la tête ſeulement couverte d'un petit linge; dès qu'ils eurent apperçu mes Domeſtiques, ils leur dirent mille injures; les Turcs s'imaginent que non-ſeulement il leur eſt libre d'inſulter impunément les Chrétiens, mais ils croyent même faire une action louable, afin, diſent-ils, qu'étant couverts de honte & d'ignominie à cauſe de leur Religion, ils la quittent & embraſſent la nôtre.

Mes Gens piqués, répondirent injure pour injure, de-là on en vint aux mains; les Italiens ſe mêlerent dans le combat, & prirent le parti de mes Domeſtiques; enfin après force gourmades reçuës & données de part & d'autre, le combat ſe termina, par une longue ſuite d'injures qu'un Janiſſaire vomit à cauſe de ſon chiffon de toille dont il avoit la tête couverte, & qu'il avoit perdu dans la mêlée. Mes Gens ſe retirerent, les Janiſſaires de loin les ſuivirent & obſerverent le lieu où ils alloient; tenans enſuite conſeil, ils délibererent de porter leurs plaintes à l'Aga, & du vol du morceau de linge & de l'inſulte qu'ils prétendoient

avoir reçûe; l'Aga leur ordonna d'aller chercher mon Interprête qui avoit été présent à la querelle, & de le lui amener sur l'heure.

Les Janissaires arrivent, & trouvant l'Interprête assis à ma porte, le saisissent au colet; informé de ce qui s'étoit passé, je vis du haut d'une galerie la violence que l'on faisoit à cet homme; je descendis, présumant que si je n'empêchois pas qu'ils l'emmenassent, il ne sortiroit point de leurs mains qu'ils ne l'eussent chargé de mille coups de bâtons: d'ailleurs, cet homme quoique Turc, m'appartenoit, & je crus qu'il étoit déplacé que ces Janissaires, de leur autorité, l'emmenassent s'en m'en avoir auparavant demandé la permission; je retins donc mon homme, & j'ordonnai aux Janissaires de se retirer.

Ils ne firent aucune résistance, mais ils grossirent tellement leurs plaintes à l'Aga, qu'il leur ordonna de prendre d'autres Janissaires avec eux, & d'aller se saisir des Italiens combattans, de les lui amener, & leur défendit en même tems de retourner chez moi, & de me faire aucune insulte.

Ces Janiſſaires avec leur renfort, parurent de nouveau, faiſans grand bruit, & s'arrêterent au milieu de la rue, menaçans, crians, & voulans qu'on leur livrât les Italiens; ceux-ci avoient ſagement prêvû qu'ils ſeroient la dupe de la querelle, & dans cette crainte ils avoient auſſi-tôt paſſé la mer, & avoient pris le chemin de Conſtantinople; les Janiſſaires imaginoient au contraire qu'ils étoient chez moi, & croyans qu'à force de bruit je les leur livrerois, ils firent un carillon épouvantable; mon Chiaou appréhendant que tout ceci n'eût une ſuite fâcheuſe, ouvrit ma porte, & leur donna à mon inſçû quelques piéces d'or; ſe trouvans par cette générofité bien dédommagés de la perte du lambeau de linge, ces Janiſſaires s'en allerent, & tout fut terminé.

Je vous écris cette hiſtoire d'autant plus volontiers, qu'elle me fait naître l'occaſion de vous dire, après l'avoir appris de Ruſtan même, avec quelle circonſpection l'Empereur en agit à l'égard de ces Janiſſaires. Ce Viſir ayant ſçû la querelle de mes Domeſtiques, m'envoya prier de cher-

cher quelqu'expédient pour la terminer au plus vîte, m'assurant que l'on risquoit beaucoup d'avoir des démêlés avec ces especes de gens; que je ne devois pas ignorer qu'étant dans un tems de guerre, c'étoit pour ainsi dire eux qui donnoient la loi à tout le monde, que Soliman lui-même les traitoit avec douceur, & qu'il les craignoit. Le tems & la nature des affaires rendoient Rustan & Soliman plus attentifs & plus circonspects; la santé de l'Empereur étoit fort chancelante, il étoit d'ailleurs d'un âge à ne pas promettre un rétablissement solide, & lui-même appréhendoit que si sa maladie augmentoit à ce point, que l'on désesperât de sa vie, que les Janissaires, pour lors, ne fissent éclore quelque trait de leur perfidie, & ne tournassent leurs armes contre Selim. Ces craintes n'étoient pas sans fondement, ils sçavent que ce sont eux qui soûtiennent l'armée, que s'il y a une grande expédition à faire, ils en sont chargés, que le reste des Soldats, pour ainsi dire, ne marcheroit pas s'ils n'alloient à leur tête, c'est ce qui les mutine; aussi les Empereurs sont sans cesse dans la crainte

qu'ils ne désertent, & s'ils n'y apportoient du remede, ils feroient révolter quelquefois toute l'armée, détrôneroient l'Empereur, comme il est déja arrivé, & le feroient mourir.

Puisque je vous raconte tout ce qui s'est passé au camp des Turcs pendant le séjour que j'y ai fait, je vais vous faire part d'un présent que Ferdinand a envoyé à Soliman dans ce tems : vous verrez que cette Nation est aussi prompte que le sont celles de l'Europe les mieux policées, à saisir les occasions desquelles ils peuvent tirer quelqu'avantage ; un certain Albert fut chargé de cette commission, c'étoient des verres travaillés avec de l'or, & une Horloge tout-à-fait singuliere ; l'Empereur informé de l'arrivée de cet Envoyé & des présens, voulut que je les lui offrisse au milieu de l'armée ; afin de faire voir que les Chrétiens recherchoient son amitié, & que la Nation Turque n'avoit rien à appréhender d'eux.

Je reprends l'histoire de Bajazet : rappellez-vous qu'après la perte de la bataille de Cogny, je vous ai dit que ce Prince s'étoit retiré dans le Gouvernement d'Amasie, dans lequel il

refusoit d'abord d'aller, & qu'enfin il avoit changé tous ces grands projets, dans des sentimens de repos, de tranquillité, & d'obéissance, & qu'il étoit déterminé à mettre tout en usage pour les faire agréer à son pere. Je vais vous dire quelle a été la suite de tout ceci.

Bajazet avoit des gens auprès de Soliman qui faisoient sa cour, & qui négocioient sa paix, lui-même ne cessoit de lui écrire les lettres les plus tendres ; tout paroissoit prendre la meilleure tournure, Soliman recevoit ses lettres, il écoutoit ceux qui parloient en sa faveur ; enfin ce Prince a paru si fort sensible aux marques de repentir & d'obéissance, que Bajazet s'est efforcé de lui donner, que le bruit de sa réconciliation s'est répandu dans toute l'armée. Mais il s'en falloit de beaucoup que Soliman agit avec autant de sincérité que son fils, l'avis des Bachas avoit été qu'il affectât tous les dehors de clémence jusqu'à ce qu'il pût faire mettre les armes bas à Bajazet, & qu'il se fut saisi de sa personne ; le Conseil connoissant combien Bajazet étoit entreprenant, avoit fait sentir à l'Em-

pereur que s'il ne lui laissoit entrevoir l'esperance de son pardon, il se sauveroit en Perse, & qu'il le feroit avec tant de promptitude qu'il préviendroit les mesures que l'Empereur pourroit prendre, pour lui en fermer tous les passages.

Ainsi Soliman amusoit les amis de Bajazet; quelquefois il en faisoit prendre que l'on mettoit à la question, & que l'on faisoit ensuite mourir secretement; pendant toutes ces opérations, il écrivoit à tous les Bachas, leur donnant des ordres pour se tenir sur leurs gardes, que tous les passages fussent bien gardés, & qu'au premier signal ils fussent prêts à marcher.

Voici pourquoi Soliman appréhendoit si fort que Bajazet ne se retirât en Perse (a). Le Sophi qui regne

(a) La Perse s'étend depuis la mer Caspienne jusqu'au Golfe Persique; elle comprend encore une partie de la grande Arménie; avant les Conquêtes de Soliman, elle renfermoit le pays de Babylone, la Mésopotamie, & une partie de la Médie; au-delà de la mer elle s'étend juqu'à ce Pays qui est gouverné par un Prince Souverain que les Turcs appellent *Homajum Patisachs*. Cette description est de Busbec.

présentement s'appelle Sagthamas, & est fils de ce Thamas que Selim pere de Soliman défit dans les plaines de Calcédoine; depuis la perte de cette bataille, cet Empire est peu à peu tombé en décadence; Soliman en a conquis plusieurs Provinces; l'Empereur d'un courage bien inférieur à celui de son pere, s'est pour ainsi dire toujours livré à la mollesse, il s'est peu mis en peine de prendre les armes pour s'opposer à l'ennemi; on dit qu'il se tient toujours renfermé dans son Palais au milieu de ses femmes, que ses occupations les plus sérieuses sont de se faire carresser par elle, & de consulter des Devins pour sçavoir indifféremment tout ce qui est dans l'avenir; le dedans de son Empire est sans police, le peu de soin qu'il a, que la justice y soit rendue & que les Loix soient observées, fait que la licence regne par-tout; il n'est point de crime que l'on n'y commette, les plus forts oppriment les plus foibles, les riches s'engraissent des dépouilles des pauvres, la misere est le seul partage des malheureux, l'innocence & la justice ne trouvent aucun asyle, la

force décide, & fait seule les heureux. Tel est l'aveuglement de ces Peuples, la vie tranquille & oisive que mene leur Empereur le canonise à leurs yeux, le Prince le plus vaillant & le plus formidable ne s'est pas fait autant respecter & aimer que celui-ci ; ceux qui habitent les extrêmités de l'Empire se croiroient souverainement heureux s'ils pouvoient seulement baiser les murs de son Palais, ils s'imaginent encore que l'eau dans laquelle il s'est lavé les mains, a une vertu, & qu'elle peut les guérir de plusieurs especes de maladies.

Dans le nombre des Princes, fils de cet Empereur, il y en a un appellé du nom de son ayeul Ismaël ; c'est la terreur de la Nation Ottomane ; aussi ce Prince a déja montré tant de valeur, que l'on augure qu'il se rendra un jour digne du nom qu'il porte ; il est beau de figure, & d'un naturel fort agréable ; on dit qu'il est sorti du sein de sa mere ayant les poings fermés & pleins de sang, ce qui fait croire à toute la Nation que ce sera un jour un grand guerrier. La bataille qu'il a gagné depuis peu sur les Turcs après en avoir fait un carnage affreux, a bien confirmé cet augure. Mais l'Empereur son pere

voulant faire la paix avec Soliman, a sacrifié ce Héros naissant à sa lâcheté; Soliman a obtenu par le traité qu'il l'éxilât, & qu'il le tint enfermé sur les confins de son Empire; le Turc en bon politique voyant que le Traité étoit désavantageux au pere, appréhendoit que le fils ne le fit rompre, & ne renouvellât la guerre; il est cependant regardé de toute la Nation comme celui des Princes, qui succédera à l'Empereur, après sa mort.

Dans ces circonstances, Soliman appréhendoit que le Sophi ne se vengeât sur la personne de Bajazet, d'une paix forcée qu'il avoit faite, que si ce Prince se retiroit à sa Cour, il le retint, & que cela n'occasionnât une Guerre aussi longue qu'il prévoyoit qu'elle seroit sanglante; c'étoit pour prévenir ce grand évenement, qu'il prenoit les plus fortes précautions pour se saisir de Bajazet; d'ailleurs, Soliman se rappelloit encore qu'il n'y avoit que quelques années, qu'il avoit donné azile à [illegible] frere du Sophi, qu'il l'avoit aidé de Troupes & d'argent pour lui faire la Guerre; il craignoit qu'il ne lui rendit le change.

C'étoient toutes ces raisons que

l'on agitoit dans le Conseil, & qui faisoient trembler Soliman; & quoique ce Conseil fut d'un secret impénetrable, cependant, il transpira quelque chose du projet; les amis que Bajazet avoit à la Porte le sçurent, & examinans alors de plus-près Soliman, ils connurent que sa conduite étoit pleine d'affectation, & qu'il dissimuloit les moyens de le perdre; dès qu'ils purent asseoir leur conjecture; ils écrivirent à ce Prince qu'il se défiât de son pere, qu'il tramoit sécrettement sa perte, & qu'il ne pouvoit prendre de trop promptes précautions, s'il vouloit mettre sa vie en sûreté. Bajazet en même-tems apprit que Soliman avoit fait pendre un de ses Soldats que l'on avoit trouvé dans le Camp, & que l'on soupçonnoit être un espion, sous le prétexte qu'il avoit pris les armes pour ce Prince, depuis la défense qui en avoit été faite; Bajazet de-là ne douta plus des nouvelles que ses amis lui avoient mandées, il pensa qu'il seroit très-sage de profiter de leurs avis; la fuite fut le parti qu'il décida, il lui parut le meilleur & le plus sûr.

Soliman alors croyant avoir pris assez de mesures pour empêcher la

fuite de Bajazet, indiqua à son Armée, le lendemain de Pâques, pour être le jour de sa retraite à Constantinople; il pensoit encore par-là donner le change à Bajazet, & peut-être ce Prince y auroit-il été trompé, sans les avis de ses amis; car Soliman n'avoit pris les armes que pour défendre Selim, Bajazet étoit le seul ennemi qu'ils eussent à combattre; il s'étoit retiré, il avoit informé Soliman du changement de ses desseins, il paroissoit repentant de sa révolte, en allant à Amasie, il avoit obéi, son pere se montroit sensible à son repentir, tout le monde étoit dans l'attente d'une réconciliation entiere, tout enfin promettoit la paix. Mais l'évenement décida du contraire, & apprit encore une fois à Soliman, que les projets les mieux concertés ne réussissent pas toujours. Bajazet prévint d'un jour son départ; le matin après avoir célebré la Pâque, il se mit en route, la solemnité de la Fête ne le retint point, la circonstance lui parut trop importante pour differer au lendemain.

Ce fut sous de bien mauvaises augures que ce Prince entreprit ce voyage; le sort malheureux qu'il y éprouva

ne l'a que trop confirmé. Il ſçavoit bien qu'il alloit ſe mettre au pouvoir de l'ennemi irréconciliable de ſa Nation, mais réſolu de tout riſquer, plutôt que de ſe livrer à ſon pere, il lui reſtoit une légere eſperance de toucher de compaſſion ſon ennemi même, & de trouver en lui des ſecours contre la perſécution de ſon pere & de ſon frere. Preſque tous ceux qui étoient reſtés de la Bataille de Coigny l'accompagnerent, il ne laiſſa que les femmes, peu propres à ſoutenir les fatigues d'un voyage auſſi long & ſi plein de riſques, il ne voulut pas non plus expoſer l'un de ſes fils nouvellement né (*a*) aux ſuites malheureuſes que ſa fuite lui préſageoit, étant innocent des crimes dont ſon pere étoit accuſé ; il y avoit lieu de préſumer que Soliman ſon ayeul le traiteroit avec bonté & clémence. Soliman, effectvement, ſçachant que Bajazet n'avoit pas emmené ce jeune Prince avec lui, dans l'incertitude du ſort que ſon pere auroit, l'a fait venir à Burſe, & a donné des ordres pour ſon éducation.

Je ſerois parti du Camp pour me

[*a*] Il portoit le nom de ſon pere, Bajazet.

rendre

rendre à Conſtantinople, la veille de Pâques, ſi je n'avois voulu voir les cérémonies que les Turcs pratiquent dans cette ſolemnité; je doutois de trouver une occaſion plus favorable que celle-ci, pour ſatisfaire ma curioſité: la cérémonie ſe fit en pleine campagne devant la tente de l'Empereur. Je chargeai un de mes Gens d'engager un Soldat Turc, en lui donnant quelques écus, de me prêter ſa tente; mon Domeſtique trouva facilement, & dès le lever du Soleil j'allai occuper ma place.

Toute l'Armée étoit rangée en bataille, chacun dans ſon rang, tous formoient des Bataillons auſſi ſerrés que s'ils euſſent voulu aller à l'ennemi; il régnoit un ſilence profond, le Grand-Prêtre arriva, & tous avec une attention extrême écouterent un diſcours qu'il prononça; chacun dans ce jour mit ſon habit le plus brillant, les turbans étoient d'une blancheur à le diſputer à la neige, tout ceci faiſoit un coup d'œil par la varieté des couleurs qui étoit fort agréable. Lorſque le Mufty dans ſon oraiſon proferoit le nom de Mahomet, tous faiſoient une profonde inclination, & lorſqu'il

proferoit celui de Dieu, ils se prosternoient en terre & la baisoient : ceci ne m'étonna point, je sçavois d'avance que les Turcs donnent des marques plus sensibles de Religion dans les Fêtes qu'ils solemnisent, qu'aucune autre Nation, & qu'ils sont scrupuleux à ce point, qu'ils imagineroient avoir perdu tout le fruit de leur priere, si pour se gratter seulement l'oreille, ils étoient obligés de s'en distraire. Telle est la raison qu'ils en donnent : quoi, disent-ils, lorsque quelqu'un de nous parle à un Bacha, ou à l'Empereur, il se plie le corps en deux ; que doit-il donc faire lorsqu'il parle à Dieu, qui est au-dessus de toutes les grandeurs humaines ?

La cérémonie étant finie, (qui ne consista qu'en oraisons & lecture de certains chapitres de l'Alcoran,) chaque troupe rompit son rang, les uns allerent se promener dans la plaine, d'autres retournerent dans leurs tentes, les Janissaires seuls resterent autour de la tente de l'Empereur, pour user d'un droit singulier.

(*a*) On prépare un grand repas que

[a] Ce droit n'est accordé aux Janissaires que le jour de leur Pâque, & il faut que l'Em-

l'on dit être le dîné de l'Empereur, & les Janissaires se tenans à la porte de la tente, enlevent des mains de ses Officiers les plats qu'ils apportent pour les servir sur sa table ; on a soin d'ailleurs, comme vous le penserez sans doute, de préparer un autre dîné à l'Empereur.

La Pâque enfin célebrée, je partis pour me rendre à Constantinople. Je vais maintenant finir de vous raconter l'histoire de Bajazet, & je ne vous dirai rien de plus dans cette Lettre, je ne souhaite pas qu'elle vous ennuye autant à lire, qu'elle me lasse à écrire : en vérité elle est trop longue.

Enfin Bajazet partit avec son Camp volant, d'Amasie, pour passer en Perse, & il fit si prompte diligence, qu'il prévint tous ceux qui avoient ordre de l'arrêter : voici comme il donna le change au Bacha de Sebaste. (*a*).

permit soit campé pour qu'ils en jouissent.

Les danses & les plaisirs qui regnent à cette Fête sont à peu près comme ceux qui regnoient à Rome lorsqu'on célébroit les *Bacchanales*, & cet usage est si ancien en Turquie qu'il est probable qu'il vient des Romains.

[*a*] Sébaste est une Ville de la Palestine, elle s'appelloit autrefois *Samarie*, c'étoit la

De deux chemins par lesquels on pouvoit passer, il y en avoit un qui étoit en quelque sorte impraticable, & qui auroit retardé considerablement Bajazet, & l'autre que le Bacha gardoit avec grand nombre de Troupes, Bajazet connoissant le terrain & sçachant que le Bacha étôit sur ses gardes, envoya quelques-uns de ses Gens, qui feignans de l'avoir abandonné, donnerent un faux avis au Bacha, & l'assurerent que Bajazet étoit déja passé & qu'il avoit pris l'autre chemin ; le Bacha écouta l'avis & s'y arrêta, il courut précipitamment avec ses Troupes pour attendre Bajazet au-dessus de ce mauvais chemin; quittant ainsi son poste, il le laissa libre à Bajazet qui continua sa route avec plus de diligence & de sûreté, qu'il n'eût fait sans cette ruse.

Il étoit encore une autre difficulté

Capitale du Royaume d'Israël. Amri pere d'Achab, Roy de ce pays, acheta une montagne de Somer dans la Tribu d'Ephraim sur laquelle il fit bâtir cette Ville, & qu'il appella Samarie du nom de Somer qui lui avoit vendu le fond. Jean Hircan la prit en 3926. 109 ans avant J. C. & la ruina, Hérode le Grand la rebâtit, & la nomma Sébaste. *Joseph. antiq. jud.*

à vaincre, non moins grande que celle-ci, il falloit nécessairement que Bajazet passât près d'Erzerom (a), & il étoit assuré que le Bacha, prévenu de sa fuite, gardoit tous les passages : les moyens dont il se servit pour tromper la vigilance de ce Bacha, & pour s'ouvrir un passage, ne furent pas moins bien trouvés & eurent autant de succès que ceux dont il avoit fait usage pour lever le premier obstacle.

Il envoya deux ou trois de ses Esclaves à cheval saluer de sa part ce Bacha, & le prévenir tout naturellement de son arrivée ; les ayans instruits d'avance du rôle qu'il avoit imaginé qu'ils devoient jouer, ils exposerent aux Bachas dans les termes les plus patétiques & les plus touchans les malheurs de leur Maître, ensuite ils lui demanderent de sa part la permission de faire ferrer leurs chevaux, &

[a] Erzerom est une Ville d'Asie sur les Frontieres de la Perse, elle est située sur l'Euphrate ; il n'y a rien de remarquable dans cette Ville & dans ses environs que la température de l'air, qui, quoiqu'assez froid, ne laisse pas de faire croître & mûrir l'orge en 40 jours, & le froment en 60.

de faire panser ceux ausquels les fatigues & les gros fardeaux des équipages avoient occasionné des blessures ; qu'étant dépourvu de tout secours, Bajazet avoit projetté de faire halte au milieu de sa fuite, pour. faire rafraichir les chevaux & pour donner du repos aux hommes qui l'accompagnoient, qu'il avoit choisi Erzerom étant environnée de pacages très-fertiles, & d'ailleurs gouvernée par un Bacha qu'il esperoit de trouver sensible à ses disgraces ; qu'ainsi ils le prioient de seconder les esperances de leur Maître, & de permettre en attendant qu'il arrivât, de mettre leurs chevaux dans la Prairie, & qu'ils prévoyoient qu'ils n'y resteroient qu'un ou deux jours. Le Bacha répondit qu'il consentoit à tout ce qu'ils demandoient de lui, & qu'il n'empêcheroit point que Bajazet profitât de tous les avantages & des secours qu'il trouveroit à Erzerom: une réponse aussi contraire aux ordres de Soliman, a fait croire que le Bacha étoit du parti de Bajazet, peut-être n'étoit-ce que par compassion pour ce malheureux Prince, peut-être aussi n'étoit-ce ni l'un, ni l'autre, il

pouvoit y avoir beaucoup de politique dans cette conduite, Bajazet sembloit vouloir se mettre à la discretion du Bacha, & le Bacha trouvant par-là les moyens de se saisir plus sûrement de Bajazet, lui fit une réponse qui pût l'engager à suivre son dessein ; n'étoit-il pas possible encore, que n'étant point prévenu de la prompte arrivée de Bajazet, il ne fût pas sur ses gardes, & qu'il avoit besoin du tems que Bajazet lui demandoit pour assembler secretement ses Troupes, afin de faire tête à Bajazet s'il arrivoit qu'il ne pût s'en saisir dans un moment où il seroit sans défense. D'ailleurs, qu'eût-il pût faire dans cette circonstance ? il est certain qu'il n'avoit point de Troupes, & qu'il n'auroit pû en faire assembler avec assez de promptitude pour pouvoir couper les devants à Bajazet, qui sûrement auroit doublé sa marche si la réponse du Bacha eût été équivoque ; on peut croire que c'étoit un hameçon qu'il tendoit, & pour y faire mordre Bajazet, il fit plus encôre, il envoya de ses Officiers au-devant de lui, & joignit des présens au compliment qu'il donna ordre qu'on lui fit de sa part.

Quoiqu'il en soit, il étoit bien éloigné de l'esprit de Bajazet de profiter de la bonne volonté du Bacha, ou de tomber dans son piege, son dessein étoit de l'amuser & de doubler la marche pendant le tems qu'il l'attendroit; il y réussit; mais dès que le Bacha le sçut il se mit en marche, & joignit avec ses Troupes les autres Bachas & Sangiacs qui alloient à la poursuite de ce Prince.

Jugez de la vitesse & de la diligence avec laquelle Bajazet marchoit, par celle que tous les Bachas faisoient en courant après lui, il y alloit de leur tête suivant les ordres de Soliman, s'ils ne lui amenoient mort ou vif; ne l'ayant pû prendre, il n'y eut que ce Bacha d'Erzeron qui périt, les autres l'ayant accusé d'avoir facilité le passage au Prince; Soliman commença par le déposer de son Gouvernement, & Selim qui s'étoit aussi mis en marche accompagné du Bacha Mehemet & du Beglierbey de Grece, étant arrivé à Erzeron, le tua de sa main, & deux de ses fils.

Je ne peux vous exprimer combien Soliman fut affligé lorsqu'il apprit le départ de Bajazet, & qu'il avoit pris le

le chemin de la Perse ; à peine pouvoit-il se moderer, dans des momens [illegible] donner ordre à toute sa Cavalerie & à ses troupes Prétoriennes de s'assembler, & aller lui-même en personne sur les frontieres de la Perse, & menacer le Sophi d'une sanglante Guerre, s'il ne remettoit son fils entre ses mains ; mais son Conseil plus de sang froid que lui, arrêtoit ces mouvemens de fureur, & lui faisoit voir combien il risqueroit dans cette circonstance, en se confiant à ses Soldats qui sont, pour ainsi dire, comme ailleurs, toujours perfides ; » quel autre malheur plus grand encore que » celui-ci n'auriez-vous pas à appré» hender, lui disoient les Bachas, si Ba» jazet intrépide & autant entrepre» nant qu'il est, informé de votre mar» che, venoit à changer de dessein ; au » lieu de continuer sa route, il tourne» roit vers le Pont, côtoyeroit les Palus » Méotides, il inviteroit sans doute » tous les Peuples qui habitent ces Pays » à prendre les armes pour lui, il pro» mettroit la liberté à ceux qui sont » Esclaves, aucuns peut-être ne vous » sont assez attachés pour refuser de lui » obéir ; on ne peut même douter que

» les *Agiamoglanes* (a) ne le suivis-
» sent. Constantinople seroit sans dé-
» fense : en étant absent, Seigneur,
» l'Empire deviendroit la proye de
» Bajazet ... Si vous partez, doutez
» de votre retour. «

Soliman gouta toute la sagesse de ce Conseil & le suivit ; c'en étoit effectivement fait de l'Empire pour lui & pour Selim, s'il eût écouté ses premieres idées ; imaginez que dans tous les endroits par lesquels Bajazet passoit, il faisoit afficher au coin des ruës & aux portes des mosquées, qu'il donneroit double paye aux Soldats qui s'enrolleroient sous ses Etendarts ; ce n'étoit plus sans raison si les Bachas soupçonnoient la fidelité des Troupes de Soliman ; il en eût fallu bien moins que les offres de Bajazet pour les corrompre ; il en étoit déja fort aimé.

La fortune qui jusqu'alors avoit toujours été contraire à Bajazet, sembla dans sa fuite le favoriser, il surmonta tous les obstacles, & arriva enfin, sans avoir souffert de retarde-

[a] On appelle en Turquie Agiamoglanes tous les Soldats de recrue, & ceux que l'on appelle en France Milice.

ment, sur les bords du Fleuve Araxe, qui sépare la Turquie d'avec les Etats du Roy de Perse. Il le passa heureusement avec tout son monde : & afin de continuer sa route avec plus de sûreté, il laissa une partie de ses Troupes sur les bords de ce Fleuve pour en défendre le passage aux Sangiacs, qu'il prévoyoit qui iroient à sa suite. La précaution de Bajazet devint inutile par le grand nombre de Troupes que ces Sangiacs avoient avec eux, ils repousserent celles de Bajazet & passerent ; mais après avoir avancé quelques lieues dans la Perse, ils rencontrerent un Corps de Cavalerie Persienne, commandé par des Satrapes, qui les arrêterent, & leur demanderent où ils alloient, ce qu'ils vouloient, & ce qu'ils cherchoient dans un Pays qui n'étoit point de la domination de leur Maître : les Turcs répondirent qu'ils vouloient & qu'ils reclamoient le fils de leur Empereur, qui s'étoit refugié sur leurs Terres. Les Perses leur repliquerent, que qui que ce fût qu'ils cherchassent, il étoit contre la foi des Traités de marcher les armes à la main dans un Pays Etranger, que le Sophi vivoit en paix avec

leur Maître, & qu'il n'étoit pas convenable qu'ils la rompissent, que l'on verroit ce qu'il conviendroit de faire de Bajazet ; qu'ils pouvoient s'assurer qu'il ne lui manqueroit aucuns des secours nécessaires, mais qu'ils prendroient le parti le plus sensé, si par provision, ils sortoient de dessus des Terres sur lesquelles ils n'avoient aucun droit ; les Turcs effrayés du propos, & se sentans trop foibles pour suivre leur entreprise, tournerent bride, & repasserent avec précipitation le Fleuve.

Le Sophi ne tarda guéres à sçavoir l'arrivée de Bajazet sur ses Terres, & dès qu'il l'eut apprise, il lui envoya des Ambassadeurs pour le complimenter & lui demander à quel dessein il venoit dans ses Etats, ce qu'il désiroit, & où il conduisoit un si grand nombre de Troupes.

Bajazet répondit aux complimens de l'Empereur, & dit à ses Envoyés, que les injures atroces & réiterées de son frere, & l'injustice de son pere, l'avoient obligé de quitter son Pays ; qu'ils dissent à leur Maître, qu'il avoit crû trouver un azile dans son amour pour la justice, & qu'il venoit comme

étant son unique ressource, se mettre sous sa protection ; qu'il étoit dépourvu de tout secours, qu'il éprouvoit plus que personne le malheur des vicissitudes des choses humaines, & toutes les rigueurs de la fortune ; & qu'il le supplioit avec instance d'y avoir égard.

L'Empereur répondit à Bajazet par les mêmes Ambassadeurs, qu'il n'avoit pas consulté toutes les regles de la prudence en se réfugiant dans ses Etats, sçachant qu'il étoit en paix, & ami de son pere ; que par leur alliance, les ennemis de l'un l'étoient également de l'autre, & qu'il n'étoit nullement dans le dessein de rompre l'union qui regnoit entr'eux deux ; cependant puisqu'il avoit fait cette démarche, il pouvoit en sûreté venir le trouver, qu'il se feroit grand plaisir de lui donner asyle, & qu'il mettroit tous ses soins pour tâcher de le réconcilier avec l'Empereur son pere.

Voilà quels furent les préliminaires de l'arrivée de Bajazet à la Cour du Persan, les premiers jours ensuite furent autant de fêtes ; dès que Bajazet se fut montré, il plût ; le Sophi en

agit avec lui comme s'il eût été depuis long-tems son ami, ils se firent de part & d'autre mille petits présens, ils eurent plusieurs entretiens particuliers, souvent ils mangerent ensemble, & ce qui est de surprenant, c'est qu'au milieu de tant de familiarités, ils furent assez adroits pour se cacher mutuellement leurs desseins, & ce qu'ils pensoient l'un de l'autre; ils agirent au contraire avec une politique si bien ménagée, qu'ils affecterent de vouloir sceller leur union naissante, par le mariage d'Archan, l'un des fils de Bajazet, avec une fille du Sophi; à cette occasion le Sophi promit de nouveau d'employer tout son crédit pour faire rentrer Bajazet en grace auprès de Soliman; après avoir compté l'un & l'autre sur la réussite de cette négociation, le Sophi s'offrit à faire de nouveaux efforts pour obtenir de Soliman pour Bajazet, ou le Gouvernement de la (*a*) Mé-

[*a*] Mésopotamie, région d'Asie; ce nom est un mot grec, qui veut dire en françois, *entre deux Fleuves*, en latin *Medius Fluvius*, ce pays est effectivement renfermé du Tigre & de l'Euphrate; il a pour bornes au Levant l'Assyrie & le Curdestan, au Couchant une autre partie de l'Assyrie, de laquelle il est séparé par l'Euphrate; au Nord, la grande

Mesopotamie, ou celui de Babilone (a) ou même celui d'Erzerom; avant de décider ces dernieres démarches, on en examina tous les avantages, on vit que dans la position présente des choses, ces Gouvernemens étoient les seuls qui pouvoient convenir à Bajazet: là il étoit également éloigné & de son pere & de son frere, il pouvoit mener une vie douce & tranquille, sans crainte d'être troublé par l'un ou par l'autre; & dans le cas qu'il le fut, il avoit proche de lui un asyle & une retraite par l'alliance qu'il alloit contracter, qui le mettroit toujours à couvert de tout fâcheux évenement.

Arménie, & au Midi l'Arabie déserte. Les chaleurs y sont si excessives, qu'il y a des endroits inhabitables: ses premiers Habitans étoient Arabes & Arméniens. Les Villes considérables sont *Dara*, *Medinai*, & *Kausirim*. Il y en a quelques autres qui sont bâties sur l'Euphrate. *Strab. l.* 11. *Pl. & Brovv.*

[a] Il faut entendre sous le Gouvernement de Babilone, une grande Contrée appellée Babilonienne; elle comprend toute la Chaldée, & une partie de l'Assyrie.

Il n'y a plus de Babilone, S. Jérôme dit que de son tems les Prophéties étoient déja accomplies sur cette Ville infortunée, qu'elle étoit ruinée, & que le Roy des Parthes s'en servoit comme d'un Parc, pour y élever des bêtes fauves.

Ces discours trop flatteurs, avec de si beaux arrangemens, aveuglerent l'infortuné Bajazet, sur les malheurs ausquels il touchoit; car n'a-t-on pas lieu de douter, si les Ambassadeurs que le Sophi envoya à Constantinople, avoient effectivement commission de négocier dans toute la sincérité, sa réconciliation auprès de son pere; est-il à croire que l'on désirât de bonne foi à cette Cour de lui sauver seulement la vie? L'activité & la promptitude avec laquelle on se saisit de lui après le retour des Ambassadeurs, les mesures que l'on prenoit pour qu'il n'échappât point, semblent être des indices peu équivoques de la plus noire trahison: il est au moins bien certain, que le Sophi d'un naturel timide & soupçonneux, appréhendoit de réchauffer dans son sein un serpent qui le dévoreroit, dès qu'il auroit assez de forces; ces idées se fortifierent & s'accrurent dans son esprit, par quelques mauvais propos qu'on lui rapporta de Bajazet; on lui dit que ses vûes étoient de le détrôner & de s'emparer de ses Etats; que l'on avoit entendu quelqu'uns de ses premiers Offi-

ciers qui tenoient entre eux ce discours : *que faisons-nous ici, pourquoi tant differer à nous défaire de CET HERETIQUE, & à nous emparer de ses richesses immenses ; pouvons-nous douter, que si nous ne le prévenons, nous serons tous immolés à sa perfidie.*

Le Sophi jusqu'alors avoit agi avec Bajazet d'une façon à ne lui laisser que de simples doutes sur ses desseins, mais l'impression que lui fit ce discours fut si forte, qu'elle le détermina à prendre un parti ouvert avec ce Prince ; il quitta le spécieux, pour courir au nécessaire, le cas lui parut urgent.

Bajazet n'avoit à la vérité qu'un petit nombre de Soldats avec lui, mais ils étoient tous grands guerriers, pleins de courage, prêts à tout entreprendre, le Sophi les connoissoit tels, & il les appréhendoit ; d'ailleurs, il se rappelloit qu'anciennement sous un prétexte de Religion, on avoit envahi l'Empire. (*a*) *Puis-*

[*a*] Ismael pere du Roy de Perse régnant, ne s'étoit affermi dans la Perse qu'il avoit usurpée sur les Turcs, qu'en persuadant à cette Nation trop crédule qu'il descendoit d'Ali, gendre de leur Grand Prophête Mahomet, &

je m'assurer, se disoit-il, *que de tant de peuples ausquels je commande, il n'y en ait beaucoup qui ne desirassent un changement, & est-il quelque chose qui le favorisât plus, que l'arrivée de Bajazet.* La frayeur le saisit, il crut qu'il étoit bien plus au pouvoir de ce Prince réfugié, que lui dans le sien ; tous les momens lui parurent précieux, il n'en négligea aucuns, jusqu'à ce qu'il se fut saisi de Bajazet, & qu'il l'eut mis, chargé de chaînes, dans une étroite prison.

D'abord il pensa pour exécuter plus facilement son dessein, qu'il devoit éloigner de Bajazet ses Troupes. Quel carnage effectivement ne se fût-il pas fait, si le Sophi n'eut pris cette précaution ! Et le Sophi eût-il été assuré de la victoire ! Les Perses depuis longtems vivoient dans l'oisiveté, la paix leur avoit fait oublier le mêtier de la guerre, ils étoient devenus lâches, tous étoient dispersés ; les Soldats

qu'il avoit le pouvoir d'interpréter l'Alcoran, & d'en adoucir la morale ; le Sophi appréhendoit que Bajazet dont la religion n'étoit pas réformée, n'instruisit les Perses sur leur erreur touchant Ismael, & qu'ils ne retournassent à leur premiere croyance.

de Bajazet étoient au contraire nés dans la guerre, accoutumés à toutes ses horreurs, pleins d'expérience, & tous rassemblés, ils étoient prêts à combattre ; le Sophi dissimula ses craintes, & conseilla à Bajazet, avec l'air le plus naturel qu'il put affecter, de disperser ses Troupes, sous des prétextes qu'il lui peignit comme de très-grands avantages ; Bajazet consulta le dessein du Sophi à ses gens, quelques uns des plus braves, & plus expérimentés que lui, firent leurs efforts pour le dissuader d'acquiescer à la proposition du Sophi : prudemment, ils prévoyoient les malheurs qui leur sont arrivés, mais envisageoient-ils bien la position critique de leur Maître ? Bajazet pouvoit-il dans la nécessité où il se trouvoit, refuser de faire ce qui plaisoit au Sophi, celui dans lequel il avoit mis ses dernieres espérances, chez lequel il vivoit, n'eût-ce pas été un crime à Bajazet, s'il l'avoit soupçonné de perfidie ; il se détermina donc à laisser partir ses Troupes ; le Sophi avoit décidé des endroits où il vouloit qu'elles allassent, tous étoient éloignés les uns des autres, & n'avoient au-

cune communication, enfin tout étoit si bien disposé, & l'on avoit donné des ordres si précis, & qui furent exécutés avec tant de soin, que les Soldats de Bajazet furent égorgés dans le même instant que Bajazet fut arrêté avec ses fils ; l'action étoit noire de la part du Sophi, d'autant que l'on assure, que l'on prit ce Prince étant à sa table.

C'est là où se termine l'histoire de Bajazet jusqu'à ce jour : je me félicite d'en avoir appris sûrement jusqu'aux moindres circonstances, puisque vous désiriez que je vous l'écrivisse ; personne, je crois, ne peut dire positivement quel est le sort que l'avenir lui réserve, les conjectures en sont toutes bien incertaines : quelques-uns disent que Soliman lui donnera l'un des Gouvernemens qu'il a demandés, sur les confins de la Turquie & de la Perse ; d'autres le comptent pour mort, & le regardent comme une victime qui sera immolée au ressentiment du Sophi, & à la colere de Soliman ; que l'un de ces Princes le fera étrangler, ou qu'il périra misérablement dans sa prison ; il est cer-

tain que le Sophi ne s'est porté à cette extrémité qu'après avoir vû combien il importoit à ses interêts de ne pas échapper l'occasion qui lui fournissoit les moyens de se défaire d'un Prince qui seroit son ennemi le plus redoutable. Si Bajazet en effet par quelques évenemens succédoit à Soliman, étant aussi entreprenant qu'il l'est, & aimant le métier de la guerre, le Sophi pourroit-il se promettre de demeurer tranquille dans ses Etats? se défaisant au contraire de ce Prince, il assure l'Empire Otthoman à Selim son frere, & sous le regne de celui-ci, si peu propre à faire des conquêtes, ne peut-il pas se promettre un regne heureux & tranquille? je crois qu'aucunes de ces raisons ne sont échappées au Sophi, & que la mort de Bajazet sera le fruit de l'attention qu'il y aura faite; & elle paroît certaine cette mort, soit que le Sophi le fasse étrangler, soit qu'il le retienne dans sa prison, on connoît le tempérament vif & bouillant de Bajazet qui se la donnera plutôt que de traîner une vie languissante, dans l'attente d'un sort incertain. Enfin ce qui me porte à croire

que la mort terminera les entreprises de Bajazet, c'est que le Sophi ne peut pas se promettre de l'avoir jamais pour ami, après avoir abusé de la confiance que ce Prince lui a marquée en se réfugiant à sa Cour. Chacun ici raisonne suivant son avis sur cette affaire ; j'ajoûte à ce que je vous ai dit de ce que j'en pensois, que j'imagine qu'elle traînera un peu en longueur, & je le désire ardemment ; les troubles qu'elle cause dans ce Gouvernement, ne peuvent que servir très-utilement à nos interêts ; je n'appréhende point que Soliman sorte de chez lui pour nous faire la guerre, tandis qu'il sera toujours dans l'appréhension d'en soutenir une au-dedans de ses Etats, & la mort seule de Bajazet peut l'assurer contre cette crainte. Dans cette perpléxité, les Bachas font tous les jours de nouvelles tentatives pour me faire souscrire à des lettres, & à certaines propositions de paix que je n'entends gueres, & qu'ils disent être du goût de Ferdinand, mais comme ils ne me donnent point communication de ces lettres par lecture ou par des copies, ainsi qu'ils ont accoutumés,

j'imagine [illegible]il y a quelques ſuper-cheries d[illegible] procedé, & je refuſe [illegible] faire tenir à mon Maître [illegible]res dont je ne ſçai pas la teneur. Si laſſés de mes refus ils me les font lire, j'en retiendrai une copie pardevers moi; s'ils me trompent en en écrivant d'autres, pour lors je ſerai en état de montrer à toute la terre leur fourberie, & perſonne ne pourra rien m'imputer; mille raiſons me portent à les ſoupçonner de peu de droiture, ne fût-ce que mille autres Lettres pleines d'équivoques qu'ils ne ceſſent d'écrire à Ferdinand; leur deſſein eſt de tourner contre lui-même quelques-unes de ſes réponſes, & de les faire ſervir à leur avantage: je ſuis cependant tranquille ſur toute leur manœuvre, perſuadé que Ferdinand ne répondra qu'aux articles qui lui paroîtront clairs, & qu'il connoît aſſez ſes interêts pour ne pas écouter des propoſitions qui lui fuſſent contraires: d'un autre côté, j'enviſage un autre embarras, c'eſt que ſi Ferdinand refuſoit avec la même conſtance d'adhérer à toutes les propoſitions qu'ils font, les Bachas ne déterminaſſent

Soliman à lui déclarer la guerre ; aussi je pense qu'il ne faut rien refuser positivement, & qu[illegible] que de temporiser av[illegible] cette Cour, ayant lieu de bien esperer des évenemens du tems à venir ; je sens que leurs Lettres qu'ils écrivent aujourd'hui leur seront d'une très-petite utilité, & que quand même je ne les enverrois pas à Ferdinand, il n'en résulteroit rien qui puisse nuire à nos interêts, sur-tout si l'affaire de Bajazet ne prend pas la tournure qu'ils esperent ; si l'évenement au contraire sur le sort de ce Prince, répond à leurs esperances, j'ai pris certaines précautions avec lesquelles je serai en état de leur répondre ; j'aurai un peu plus de peine, mais elle n'est pas comparable avec un plus heureux succès dans le parti que je prends ; les Turcs d'ailleurs pensent assez judicieusement sur les Ambassadeurs qui se servent de mille petites ruses pour faire le bien de leurs Maîtres, ils ne deviendroient pas ennemis irréconciliables avec un Ambassadeur qui les auroit amusé. Cette raison encore m'engage à temporiser, ce sont les grandes années de Soliman qui le

menacent

menacent d'une mort prochaine, & cet évenement changeroit totalement la face des affaires : je sçai que les Bachas travaillent sans cesse à lui inspirer le repos, & à le détourner d'entreprendre la guerre : de tout ceci enfin je vois qu'il n'en peut résulter que de la peine & de l'embarras pour moi ; mais soyez persuadé que je m'en trouverai bien dédommagé, si en les souffrant je réussis dans ma négociation.

Vous direz avec raison, que ce n'est plus une Lettre que je vous écris, mais un livre; si elle vous ennuye par sa longueur, ne m'en attribuez pas totalement la faute, il y en a un peu de la vôtre : vous l'avez désiré telle, & je n'ai rien eu tant à cœur que de vous satisfaire ; j'imagine que la seule chose sur laquelle vous seriez en droit de me faire des reproches, *est celle-là même* de laquelle un ami sincere doit sçavoir quelque gré, c'est ma facilité à vous accorder ce que vous m'avez demandé ; je vous avoue que je pense si avantageusement de notre union, que je me persuade que vous n'aurez pas moins de plaisir à la lire, que j'en ai eu à vous l'écrire ; non je ne puis vous exprimer combien j'ai eu de satisfac-

tion de me dérober aux ennuis de ma prison ; de donner pleine carriere à mon esprit, & de m'entretenir avec vous avec cette familiarité qui peint la conversation de deux amis; sur ce principe, je me flatte que vous ne ferez aucune attention à tout ce que vous trouverez de frivole & d'inutile; les Lettres familieres, telles que celle-ci l'est, ne méritent pas moins d'indulgence, que les entretiens journaliers; on dit, tout ce qui vient à l'esprit avec liberté, on ne s'attache pas à la pureté du langage, enfin je pense qu'il n'est que ces sortes de choses que l'on destine pour servir d'ornemens, de modele, & de monumens à la postérité, qui exigent de grands soins, & toute l'attention de leur Auteur; il n'en est pas de même de ces choses qui ne sont que pour l'usage ordinaire, & qui ne doivent point être exposées aux yeux du Public, telle que ma Lettre, ne contenant rien qui puisse mériter son attention. Ceci est seulement pour vous, & pour quelques amis particuliers à qui vous voudrez en faire part; l'attention que j'ai eu à vous écrire jusqu'aux moindres circonstances, me tiendra lieu d'érudi-

tion, & de ces tours ingénieux *qui brillent dans les Ouvrages des gens d'esprit*, ne me donnez point de louanges, je n'en ai point cherché, lisez avec plaisir ma Lettre, & j'aurai rempli l'objet que je me suis proposé ; un autre auroit pû vous écrire ces mêmes choses dans un latin plus élegant, je le sçai, & si je ne l'ai pas fait, c'est que mon génie ne répond point au désir que j'en aurois eu ; faites attention cependant, qu'il seroit aussi déplacé d'attendre un beau langage de quelqu'un qui vit parmi cette Nation barbare, qu'un beau latin, de la part d'un Grec. Pour derniere grace, je vous prie de permettre que je continue à vous instruire de ce qui se passe ici, jusqu'à ce que je sois de retour à Vienne, si toutesfois je suis assez heureux pour y retourner ; si au contraire je vous ennuie, faites-le moi sçavoir, & cette Lettre sera la derniere. Ayez soin de votre santé, & souvenez-vous de moi.

A Constantinople, aux Calendes de Juin 1560.

IV. LETTRE.

Dans laquelle il rend compte de la suite & de l'issue de son second Voyage à Constantinople.

JE reçois comme une nouvelle marque de votre amitié les complimens que vous me faites sur mon heureux retour de Constantinople. C'est avec plaisir que je satisferai au désir que vous me témoignez de sçavoir ce qui s'est passé depuis les dernieres Lettres que je vous ai écrites dans le reste de mon Ambassade; trop heureux de trouver cette occasion pour vous dédommager de toutes les politesses dont vous m'avez comblé : soyez assûré que je serai aussi éxact à vous faire part des bagatelles, des petites circonstances, des choses plaisantes, comme de celles qui sont sérieuses ; il est fâcheux, pour suivre l'ordre des tems & des évenemens ; que je commence ma Lettre par la plus triste catastrophe ; je ne doute pas qu'elle ne vous afflige, elle inte-

reſſe toute la Chrétienté.; quant à moi, j'en ai eu un chagrin que je ne puis vous dépeindre, quoique je dûſſe y être préparé par les malheurs de l'infortuné Bajazet, auſquels j'ai été très-ſenſible.

Soliman ayant appris que les Eſpagnols avoient fait une deſcente ſur les côtes du Royaume de Tripoli, qu'ils avoient aſſiégé Meninge (*a*), & qu'après l'avoir priſe, ils en avoient fait réparer les Fortifications, & y avoient mis une forte garniſon, ſe crût obligé de donner du ſecours aux Tripolitains, Tributaires de ſon Empire, & les protéger; ce Prince d'ailleurs s'imagina, pour ſoûtenir ſa réputation de Grand & de Conquérant, qu'il devoit dans cette occaſion

(*a*) Meninge eſt le nom de cette Iſle, que les anciens appelloient *Gerbes*. Il eſt à croire que l'éditeur de Busbec a fait une faute à cette occaſion; il fait dire à cet Auteur que les anciens appelloient au contraire *Gerbes, l'Iſle de Meninge*, il eſt certain qu'elle n'eſt connue ſous ce dernier nom que des Auteurs modernes.

Cette Iſle eſt ſituée dans la petite Syrte, ſur la côte d'Afrique, & eſt jointe au continent par un Pont. Elle eſt encore aujourd'hui du royaume de Tripoli.

faire voir à l'Espagne quelles étoient ses forces : c'étoit pour ainsi dire la seule Puissance de l'Europe qui n'eût pas jusqu'alors contribué à sa gloire. Il fit équiper une flotte, fit choix de ses meilleures Troupes, & en donna le Commandement au Bacha Pihali, Grand Amiral.

Le courage de ces Soldats ne répondoit guères dans le moment de leur embarquement à celui de leur Général ; le voyage qu'ils alloient faire leur paroissoit trop long & trop périlleux, & l'ennemi qu'ils alloient combattre trop formidable ; la renommée avoit porté jusqu'au-delà des mers le bruit des Conquêtes de l'Espagne, ces Soldats contre leur ordinaire étoient tous tristes & abbatus; ils se rappellerent la valeur de l'Empereur (*a*) Charles V. & depuis long-tems

(*a*) Charles V. Empereur d'Occident, & Roy d'Espagne, étoit ambitieux, dur, inflexible, d'un grand esprit, & d'un courage aussi vaste & aussi entreprenant que sa politique étoit profonde ; les Turcs lui avoient connu toutes ces qualités lorsqu'il leur fit lever honteusement le siége qu'ils avoient mis devant Vienne : Philippe étoit jeune pour lors, & ne pouvoit avoir de son pere que la valeur, sans en avoir l'expérience, mais il

ils entendoient dire que Philippe son fils, en lui succédant au Royaume, avoit hérité de toutes ses grandes qualités ; enfin ils auguroient si mal de leur entreprise, que la plûpart regarderent la mort comme assurée, & que n'esperant plus revenir à Constantinople, ils firent leur testament; la consternation étoit générale, ceux qui restoient ne paroissoient pas moins affligés que ceux qui partoient. Jugez de l'impatience & de l'inquiétude de tout le monde sur l'évenement de cette expédition.

Les vents leur furent favorables, & contre leur attente, ils arriverent à bon port; ils surprirent la Flotte Espagnole, & lui donnerent une si forte allarme, qu'elle se trouva également hors d'état de combattre & de prendre la fuite ; il n'y eut que quelques Galeres en assez bon ordre pour faire voile, dont un petit nombre se saisit, le reste demeura en proye à l'ennemi pour être misérablement jetté dans la

n'en paroissoit pas moins formidable aux Turcs, ils craignoient l'impétuosité d'un premier feu ; l'évenement au contraire changea leur crainte en confiance, & les rendit victorieux.

mer, ou pour porter ses fers. Le Général (a) & l'Amiral Doria, au premier bruit, s'étoient retirés dans le Fort de Medina, la nuit suivante ils monterent sur un Esquif, passerent au milieu des ennemis sans être reconnus, & allerent heureusement aborder en Sicile.

Pihali détacha une Galere de la Flotte qui vint apporter à Soliman la nouvelle de son heureux succès, & afin qu'elle l'annonçât de loin, il avoit fait attacher à la poupe un pavillon sur lequel étoit peinte l'image de J. C. en Croix; à peine cette Galere fut-elle entrée dans le Port, que la défaite des Chrétiens se répandit dans tout Constantinople; on ne peut exprimer la joye que cette Victoire donna à toute la Nation Turque, ils venoient en foule à ma porte pour insulter à mes Gens, & leur demander s'ils n'avoient pas des freres, des pa-

(a) Moreri dit que c'étoit Doria qui étoit le Commandant de cette Flote, au lieu que Busbec dit qu'il en étoit l'Amiral; ce Doria étoit Génois, d'une maison noble & très ancienne, ses peres s'étoient acquis une grande réputation par plusieurs Victoires qu'ils avoient remportées sur Mer; celui-ci étoit fils de Jannetin Doria, Commandant pour la République de Genes 20 Galeres.

rens, ou quelques amis dans l'Armée des Espagnols : *si vous y en avez*, leurs disoient-ils, *mêtez votre joye avec la nôtre, dans peu vous les verrez.* Ils ajoutoient à ces propos mocqueurs mille fanfaronades sur la valeur de leurs Soldats, & leurs reprochoient en termes injurieux le peu de courage des Chrétiens. Quelle *est la puissance de l'Europe*, disoient-ils, *qui osera à l'avenir mesurer ses forces avec celles de Soliman, après avoir defait les Espagnols?* Ce n'étoit qu'avec un extreme déplaisir, comme vous le penserez sans doute, que mes pauvres Domestiques écoutoient de tels discours; mais ils y étoient forcés, puisqu'il avoit plû à Dieu d'en ordonner ainsi. Il me restoit encore une esperance dans le Fort, où je sçavois qu'il y avoit une bonne garnison, mais il étoit question de tenir jusqu'à l'hyver, ou d'attendre que quelques évenemens contraires aux Turcs, pût leur faire lever le siege; l'un & l'autre après y avoir murement réflèchi, me parurent également hors d'attente, & je prévis pour lors que la fortune, comme il arrive presque toujours, continueroit à favoriser les Turcs; quelle défense effective.

ment pouvoit faire la Garnison? elle n'avoit aucunes munitions, elle manquoit même d'eau.(*a*)Don Alvares de Sande, homme d'un courage & d'un mérite reconnus par mille actions signalées, la commandoit; voyant qu'il ne pouvoit recevoir de secours, il abandonna le Fort, & se sauva avec quelques autres, dans un petit Vaisseau qui faisoit voile vers la Sicile; il vit

(*a*) Il paroît étonnant que Busbec n'ait point parlé du fameux *Dragutrais*, Chef des Corsaires Turcs, dans l'affaire de Meninge; Sigonius qui a écrit la vie de Doria, & M. de Thou, liv. 11, 12, 14, & 26, disent que ce fut lui qui surprit la Flotte Espagnole qui étoit dans le Port de cette Isle, & qui contraignit Doria à s'enfuir. Voici ce que tous les Historiens disent de ce fameux barbare.

Il étoit comme le sont tous les Turcs d'une naissance très obscure, & ne dût son élévation qu'à son courage & à son grand génie; lui seul a plus vexés les Chrétiens que tous les Pyrates ensemble qui ont paru depuis lui; en 1550 il fit des ravages étonnans sur les mers de Sicile & de Toscane. En 1551 il alla jusqu'à Naples, brûla, saccagea toute la Calabre, & prit une Galere de Malthe. L'année suivante 1552, il mit l'armée d'Espagne en déroute; en 1560, comme je viens de l'observer, il surprit Meninge; il termina ses jours glorieusement, un boulet de Canon lui emporta la tête devant Malthe, dont il faisoit le siége en 1565.

qu'une plus longue résistance de sa part, montreroit plutôt une vaine opiniatreté, qu'une bravoure véritable, & qu'il ne devoit pas risquer toute sa gloire dans une action qui ne pouvoit lui en mériter aucune ; la circonstance d'ailleurs de la surprise de toute l'Armée favorisoit sa fuite, & le mettant à couvert des reproches qu'il auroit mérité dans une autre occasion, lui-même s'évitoit ceux que l'on auroit pû faire sur la reddition du Fort ; il la prévenoit, s'il y en avoit quelques-uns à faire, c'étoit à celui qui commanda après son départ.

Enfin, la Garnison elle-même, après trois mois de défense, ouvrit les portes de la Ville aux ennemis, se flatans d'en obtenir un meilleur traitement ; Don Jean de Castella & son frere furent les seuls qui ne se rendirent point, l'un & l'autre défendirent leur poste jusqu'à ce qu'ils furent hors de combat par les blessures mortelles qu'ils reçurent, on les prit, mais ayant encore les armes à la main.

Je ne puis vous bien peindre la fermeté & la constance avec laquelle ces Espagnols ont soutenu ce siege, manquans de toutes les munitions

néceſſaires, & ſans eſpoir d'aucun ſecours. On étoit pour lors dans les plus fortes chaleurs de l'Eté, & leur plus grande peine fut de ſupporter la ſoif extrême qu'elles leurs cauſoient; il n'y avoit dans toute la Ville qu'une ſeule citerne, grande à la vérité, mais qui n'eut pas ſuffit pour fournir d'eau à la quatriéme partie de la Garniſon; cette grande diſette fit, que pour éviter de plus grands inconvéniens, on y mit des Gardes, & des Gens qui en diſtribuoient par jour à chaque Soldat, ce qu'il falloit préciſément pour les empêcher de mourir; il ſe trouva heureuſement un Chimiſte dans la Ville, qui apprit à pluſieurs à décompoſer l'eau ſalée & à la purifier, mais peu ſe trouverent en état de fournir à la dépenſe du Charbon & des autres uſtanciles néceſſaires pour cette opération, les Soldats ne purent en profiter; la ſoif étoit ſi ardente dans pluſieurs, qu'on les voyoit étendus ſur le pavé, prononçans d'une voix mourante le nom d'*eau*; & deſechés par les ardeurs de la ſoif, ils expiroient ainſi miſérablement; les autres qui la ſupportoient avec plus de facilité furent tués ou bleſſés dans

les sorties qu'ils firent ; & la plupart de ceux-là mouroient encore, on manquoit de remedes, de Chirurgiens, de tout secours enfin.

Ce fut sur la fin du mois d'Août que les Turcs se rendirent les maîtres de la Ville ; & aussi-tôt ils firent voile pour Constantinople, où ils arriverent dans le mois de Septembre suivant ; ce qui resta de la Garnison fut chargé de chaînes, & fait Esclaves. Le plaisir que les Turcs eurent de voir leurs camarades revenir triomphans chargés des dépouilles des Espagnols, & trainant à leur suite quelques-uns de leurs Vaisseaux, tristes restes de la plus brillante Flote, ne fut pas plus grand, que le chagrin de tous les Chrétiens qui étoient pour lors à Constantinople ; la Flote arriva le soir, & s'arrêta devant l'ancienne Bizance où elle passa la nuit, afin d'entrer le lendemain au matin dans le Port avec plus de pompe & d'éclat ; Soliman monta sur une galerie dont la vûe regne sur le Port, pour jouir de plus près d'un spectacle si flâteur ; ce Prince avoit à ses côtés un de ses Officiers qui s'étoit trouvé à l'expedition, & qui lui désignoit les Géné-

raux Espagnols; on avoit attaché à la poupe de l'Amiral, Don Beilingre de Requezene, Amiral des Galeres de Sicile, Don Sanche de Leyva, celui des Galeres de Naples; Don Alvares de Sande y étoit aussi. Les Vaisseaux captifs étoient sans leurs agrès, sans rames, dépouillés de tous ornemens comme des corps nuds; ils étoient attachés avec une corde aux Vaisseaux Turcs, afin de les faire paroître plus petits & plus méprisables. Quelqu'un qui se trouva pour lors à côté de Soliman & qui l'examina de près, m'a dit, qu'il n'avoit donné à l'aspect de ces misérables débris, aucune marque d'une orguilleuse joye, pour moi je le vis le lendemain, lorsqu'il alloit au Temple, ayant son air accoutumé; la tristesse & la sévérité que je vous ai dit qu'il portoit sur le front, y étoient ce jour-là également peintes; on eût dit que c'étoit un autre que lui qui avoit remporté cette Victoire, par le peu d'impression qu'elle sembloit lui faire, ou qu'il s'y attendoit depuis long-tems; le cœur du vieillard étoit si fort accoutumé aux prospérités & aux différens évenemens que la révolution des tems

développe, que celui-ci n'ébranla point sa fermeté, & qu'il parut insensible à la joye que le Public en ressentoit & faisoit éclater.

Peu de jour après on conduisit les Captifs dans les cours du Serrail; on avoit joint à mille mauvais traitemens qu'on leur faisoit souffrir, celui de ne leur donner que très-peu à manger, les uns à peine pouvoient se soutenir, d'autres tomboient en défaillance, quelques-uns même moururent de faim; ils reçurent là mille opprobres; pour satisfaire toute la vile populace, à qui ils étoient donnés en spectacle, on leur fit faire l'exercice portans les armes à rebours; ceux-là pour céder la place à d'autres s'en alloient ensuite faisans des acclamations de joye, & crians dans toutes les rues de la Ville, que puisqu'ils tenoient dans leurs fers les Espagnols, le reste de l'Univers leur couteroit peu à conquérir.

L'étendard sur lequel étoit l'aigle Imperiale, & qui portoit sur ses aîles les Armes & l'Ecusson de toutes les Provinces des Royaumes des Espagnes, tomba heureusement entre les mains

d'un Turc Capitaine de Vaisseau de ma connoissance ; je compris sans peine que cet étendart étant un présent digne de l'Empereur, le Turc ne tarderoit guéres à le lui donner : je pensai alors que je ne devois négliger aucun soin pour l'en empêcher, il me vint à l'esprit de lui envoyer deux pelisses de soye en le lui demandant, mon présent fut reçu avec succès, & sans autres instances de ma part, le Turc me remit l'étendart; j'ai empêché par-là, que cette Nation conservât un monument de la Victoire qu'elle avoit, comme par hazard, remportée sur les Espagnols.

Outre les prisonniers d'un rang distingué, que je vous ai déja nommé, il y avoit encore Don Jean de Cordona, gendre de Don Bellingre & Don Gaston, fils du Duc de Medina; celui-ci quoique jeune, avoit fait à ce siege des actions de la plus haute valeur. Un évenement aussi singulier que malheureux, fut cause de sa mort; voici comme elle arriva.

Don Jean de Cardona croyant bien faire, flatta le Bacha Pihali d'une ren-

çon considerable, s'il vouloit laisser ce jeune Seigneur dans (a) l'Isle de Chio, & ne le pas conduire à Constantinople; Pihali y acquiesça; & ce fut ce qui fit le malheur du jeune Duc; Soliman apprit qu'il avoit été fait prisonnier, & découvrit sécrettement la cause pour laquelle il ne lui avoit pas été présenté avec les autres; il en fut vivement piqué contre Pihali; Rustan qui n'étoit pas ami du Bacha, n'épargna pas les termes pour faire voir à l'Empereur toute la bassesse de cette action, & pour l'exciter à la punir; Soliman pour lors, donna des ordres pour que l'on chercha Gaston & qu'on lui amena, son dessein étoit de rendre public le crime de Pihali, & de justifier par-là les châtimens qu'il lui préparoit. Mais ce fut en vain que Soliman, conjointement avec le pere de Gaston, prit tous ces soins, Gaston ne se trouva plus du nombre des vivans, on dit qu'il étoit mort de la peste, mais il est bien plus à croire, que Pihali ayant sçu quelque chose des desseins de l'Empereur, sacrifia

(a) Busbec remarque que pour lors l'Isle de Chio étoit habitée par des Peuples qui étoient sortis de la République de Genes.

la vie de son Esclave pour sauver la sienne, & qu'il le fit mourir; les craintes cependant du Bacha n'ont pas cessés, il a passé plusieurs années sans oser paroître à Constantinople, cotoyant avec quelques Galeres, les Isles de la mer Egée, & évitant par-là la colere de son Maître; il appréhendoit d'être mis en prison, & qu'à force de tourmens, on lui fit avouer son crime; Selim de concert avec le premier Valet de chambre de Soliman, se sont ensuite interressés pour lui, & ont obtenus sa grace; les termes dont ce Prince s'est servi en la lui accordant m'ont paru dignes de vous être rapportés: *Je lui pardonne*, dit-il, *son crime, & je laisse le soin à l'être suprême de lui faire expier dans l'autre monde la peine qu'il mérite*; cette façon de penser feroit honneur à un Chrétien, elle prouve combien Soliman étoit judicieux, & combien il étoit persuadé, que le crime le plus leger ne restoit jamais impuni.

Don Jean de Cardona eut un sort bien plus heureux qu'aucuns de ses Compagnons de malheurs, il trouva Ditrischstein, Baron Allemand, dont il avoit épousé la sœur, mon ami,

qui étoit pour lors à Constantinople, nous primes ensemble toutes les peines imaginables, & enfin sur ma parole, on lui rendit la liberté : il s'échappa ainsi de ce mauvais pas, & s'en retourna en Espagne.

On conduisit Sande dans le Divan, & les Bachas y étans assemblés, Rustan, d'un ton sévere, lui demanda pourquoi son Maître s'avisoit de vouloir envahir les biens d'autrui, tandis qu'il ne pouvoit pas défendre le sien : à quoi Sande répondit, qu'il respectoit trop son Maître pour oser pénétrer ses desseins, que son unique soin étoit d'obéir à ses ordres & de le servir avec le plus de fidélité qu'il pourroit, qu'en faisant ainsi son devoir, il lui étoit arrivé le plus grand malheur, mais qu'il ne s'en prenoit qu'à sa mauvaise étoile ; se jettant ensuite aux genouils des Bachas, il les supplia de s'interresser pour lui auprès de Soliman, afin qu'on ne le fit pas périr, j'ai une femme, leur dit-il, & des petits enfans à qui ma vie est précieuse, c'est pour eux que je vous conjure de vouloir bien la conserver ; Rustan fut sensible aux larmes de l'infortuné Sande, il lui répondit,

que ſon Maître étant plein d'huma-nité & de ſentimens, il ne doutoit pas qu'il lui feroit grace; le Viſir enſuite ordonna qu'on le conduiſit dans la priſon des ſept Tours.

Ruſtan effectivement s'intéreſſa pour lui, & engagea le premier Valet de Chambre de l'Empereur, dont je vous ai déja parlé, & d'un grand crédit auprès de ſon Maître, à ſolliciter conjointement avec lui ſon élargiſſement; celui-ci devant qui Sande n'avoit pas encore paru, fut curieux de le voir, ſur le récit que Ruſtan lui en avoit fait: pour celà, on le fit ſortir une ſeconde fois de ſa priſon; ceux qui le virent comme on le conduiſoit au grand Sérail, me dirent qu'il ſembloit que ce grand courage, cette intrépidité dont il avoit juſqu'alors donné tant de marques, étoient évanouis, il s'imagina que Ruſtan & les Bachas, ayans changés de ſentimens, l'avoient condamnés à la mort, & qu'on le conduiſoit au ſupplice.

Les autres priſonniers de marques, furent conduits dans la tour de Pera, parmi ceux-ci étoient Don Sanche de Leyva, avec ſes deux fils naturels, & Don Bellingre.

Lorsque j'appris le nom de tous ces captifs, & la misere dans laquelle ils étoient, je crus que le premier soin qui devoit m'intéresser, étoit d'y apporter tous les remedes qui seroient en mon pouvoir. Je priai un de mes amis, d'aller les voir, ne pouvant y aller moi-même, de les assurer, qu'ils trouveroient en moi un ami, & de leur offrir de ma part tout ce que j'avois; ceux-ci furent si sensibles à mes offres, qu'ils ne cessoient de le dire à tous ceux qui les alloient voir; le bruit s'en répandit bien-tôt dans tout Constantinople, & depuis ce tems, ma maison a toujours été l'asile des Soldats captifs & des Officiers. Le traitement que les Turcs sont dans l'usage de faire à leurs Esclaves, donnoient à mon zele une ample carriere; ils s'imaginent pourvoir suffisamment à tous les besoins de la vie, en leur donnant du pain & de l'eau, & ils les traitent tous également, ils n'ont égard ni à la force, ni à la foiblesse du tempérament; que l'on soit malade, convalescent, ou que l'on jouisse d'une bonne santé; que l'on soit jeune ou vieux, peu leur importe, ils avoient fait conduire les malades & les blessés

à Pera, & les avoient mis dans un vieux Temple ruiné, où ils étoient sans secours, dès que je le sçus, je priai un de mes amis qui y demeuroit, d'acheter tous les jours un certain nombre de Moutons, de les faire cuire chez lui, & d'en donner le bouillon aux uns, & la viande aux autres, suivant leurs forces & leurs besoins; dans peu, plusieurs recouvrerent la santé. Ma maison à Constantinople, du matin au soir, étoit pleine de ces malheureux, & je ne cessois d'ouir des cris & des plaintes, les uns accoutumés à faire bonne chere, s'ennuyoient si fort du pain sec & fort noir qu'on leur donnoit, qu'ils ne pouvoient plus en manger: d'autres, ne pouvoient plus supporter l'usage continuel de l'eau, il leur falloit du vin, ceux-ci étoient très-incommodés du froid qu'ils enduroient pendant les nuits, étant obligés de coucher sur des planches, ceux-là avoient besoin d'un habit, de souliers, de chemises, & tous me demandoient de l'argent, pour fournir à leurs différens besoins, & me prioient encore de m'intéresser pour eux auprès de leurs Maîtres ou de leurs Geoliers, afin de les en-

gager à les traiter avec moins de sévérité.

Le seul remede efficace pour guérir tant de maux, étoit l'argent : aussi m'en coutoit-il par jour *plusieurs Louis* ; mais ce n'étoit pas là où se terminoient mes inquiétudes : je sentois être en état de fournir à cette dépense journaliere : le plus fâcheux, dans la position de mes affaires étoit, que plusieurs me demandoient à emprunter de grosses sommes, pour payer leur rachat, ou exigeoient que je fusse leur caution ; chacun se faisoit valoir, & prétendoit mériter la préférence sur son compagnon ; celui-ci me faisoit un détail empoulé de la noblesse de ces ancêtres, & de l'illustration de sa Maison ; un autre, qu'il étoit Officier depuis long-tems, & qu'il s'étoit trouvé à maintes Batailles, où il avoit donné des preuves de sa valeur ; celui-là exagérant les richesses de sa famille, faisoit ses efforts pour me persuader que je recevrois promptement la somme qu'il vouloit que je lui prêtasse, tous enfin imaginoient qu'on ne pouvoit, sans une injustice marquée, refuser de les secourir ; ils prévenoient la question,

que l'on auroit pû faire sur leur bonne foi, il n'étoit pas selon eux, permis d'en douter, non plus que de leur attention à payer aux tems marqués ; & moins encore de leur reconnoissance ; qui pourroit, disoient-ils à l'envie, avoir le cœur assez mal placé, pour causer de la perte à celui qui nous auroit rendu des services si essentiels, à qui nous serions redevables & de la vie & de la liberté, sans lequel nous aurions perdu l'un & l'autre ; à ces mots, leur cœur s'attendrissoit, & tous fondoient en larmes : les uns disoient, nous sommes perdus, si nous ne trouvons chacun *deux cent Louis comptant*, on va nous transporter en Asie, nous jetter dans une Galere pour être Forçats, sans espoir de recouvrer jamais la liberté, ni de revoir notre patrie ; d'autres disoient, qu'il y avoit des Marchands qui offroient à fournir des Marchandises pour faire cette somme, si je voulois être caution, mais que sans cela, ils alloient être exposés à des cruautés qui font horreur à l'humanité.

Je sçavois qu'ils ne m'exagéroient rien de leurs malheurs, & j'y étois d'autant plus sensible ; je me repré-

sentois

ſentois les tourmens que la plûpart alloient ſouffrir, & que pluſieurs, trop foibles pour ſupporter long-tems la dureté de leur eſclavage, périroient miſérablement; & n'étoit-il pas juſte, qu'ils attendiſſent de moi des ſecours, puiſque j'étois le ſeul qui fut en état de leur en procurer.

Je ſens que vous m'objecterez le peu de bonne foi qui regne aujourd'hui parmi les hommes, mais ſeroit-il raiſonnable d'imaginer, que des gens à qui on rend la vie en manquaſſent? & qu'ils puiſſent tomber dans une ingratitude aſſez noire, pour ne pas ſatisfaire aux engagemens qu'ils auroient contractés avec leur libérateur? ſoit, direz-vous, arrivés dans leur patrie, ils chanteront vos louanges, ils diront à toute la terre, que c'eſt vous qui les avez délivrés de leurs chaînes, ils s'avoueront de bonne foi *vos débiteurs*, mais ils manquent de moyens pour vous payer; à cela je vous réponds, que c'eſt de quoi on ne doit guéres ſe mettre en peine; les ſervices que l'on rend aux honnêtes gens, ne ſont jamais perdus.

Frappé de toutes ces raiſons, j'em-

pruntai des ſommes immenſes, & je me rendis caution pour d'auſſi grandes; la compaſſion me ferma pour lors les yeux ſur des dettes, auſquelles je ſens aujourd'hui toute la peine de ſatisfaire : je vous avoue, que j'appréhende de m'être chargé des chaînes, dont j'ai délivré les autres ; je ne vous fais ſur cet article un ſi long détail, que pour me juſtifier de l'imprudence, dont je ſçai que quelques-uns m'ont accuſé ; il eſt vrai, que de ceux à qui j'ai rendu les plus grands ſervices dans cette malheureuſe circonſtance, il y en a qui ſont ſi négligens à ſatisfaire à leurs engagemens, que les ayant cautionnés, j'ai été obligé de payer pour eux ; que d'autres arrivés chez eux, ont oubliés les larmes qu'ils avoient répandu pour me toucher, & qu'ils ont fait de mauvaiſes plaiſanteries ſur ma trop grande facilité ; mais il en ſera ce qu'il plaira à Dieu, tous ſeroient de la plus grande ingratitude, & tous manqueroient à me payer, qu'ils ne m'arracheroient pas un repentir de les avoir obligé ; *La vertu trouve en elle-même ſa récompenſe*, l'interêt & l'ambition des honneurs, ne m'ont jamais fait agir, il

eſt bien loin de ma penſée de déſirer, que tous ceux à qui j'ai rendu ces ſervices m'élevent des trophées ; la ſeule marque de reconnoiſſance que j'éxige d'eux, c'eſt qu'ils me rendent fidelement l'argent que je leur ai prêté ; ce que j'ai lieu d'eſperer d'une Nation qui eſt eſtimée de toute l'Europe, comme très-judicieuſe. Je ne ceſſerai de répeter, que je ſuis plein de joye d'avoir trouvé l'occaſion de lui donner des marques de mon zele, & d'avoir excité par mon exemple, pluſieurs honnêtes gens, à ſecourir ces miſérables dans la triſte conjoncture où ils ſe ſont trouvés : la plûpart des Habitans de Pera s'y ſont ſignalés ; il en faut cependant excepter un *Italo-Grec*, c'eſt-à-dire, de nation & de moeurs Italiennes & Grecques ; celui-ci, ſous le prétexte le plus ſpécieux, refuſa conſtamment d'aider ces malheureux du plus lèger ſecours, Il répondit aux reproches qu'on lui faiſoit, qu'il ne connoiſſoit point ces gens-là, mais qu'il lui étoit facile d'augurer qu'ils n'étoient tombés dans une ſi affreuſe miſere, que par un juſte jugement de Dieu, & je n'ai garde, ajoutoit-il, de m'oppoſer à ſa

volonté ſuprême, & de les retirer de cet état où elle a jugé à propos de les placer; quant à vous, qui contrevenez avec la derniere hardieſſe aux décrets éternels, vous devez vous attendre à un prompt repentir, ceſſez-donc vos reproches, & ſoyez perſuadez que je ne donnerai même pas une ſeule obole pour ces Captifs; c'eſt ainſi qu'une ſordide avarice faiſoit prophétiſer le plus inhumain des hommes. Je vais maintenant vous parler de la ſuite de mes négociations & de l'état dans lequel ſe trouvoient alors nos affaires.

La défaite des Eſpagnols & l'emprïſonnement de Bajazet à la Cour de Perſe, redoubloient extrêmement mes inquiétudes, je connoiſſois à fond le caractere des Turcs, j'appréhendois que des ſuccès ſi heureux ne les rendiſſent beaucoup moins traitables, & qu'ils ne m'offriſſent des conditions plus dures. A ces chagrins il en ſurvint d'autres occaſionnés par la peſte; cette maladie pénétra juſques dans ma Maiſon, & après avoir enlevé le plus fidele de mes Domeſtiques, elle mit ſi fort l'alarme parmi les autres, que j'appréhendois, frap-

pés de la peur, qu'ils ne mourussent tous ; ce n'étoit pas-là encore où se terminoient mes embarras; les scrupules dans lesquels Soliman tomboit de plus en plus, me firent naître de nouvelles peines ; ce Prince sentant près de lui la fin de ses jours, étoit devenu de tous les Mahométans, le plus exact observateur des préceptes de sa Religion ; la peur lui faisoit prêter une oreille attentive à tous les superstitieux propos des Dervis, même à ceux des Muazins. Il supprima les Concerts, pour mener une vie retirée ; étant dans ces pieuses dispositions, il parut à sa Cour une Sibylle, à qui toutes les austérités & les mortifications extérieures avoient donné le droit de prophétiser, qui annonça d'un ton hardi, au timide vieillard, que s'il ne quittoit les plaisirs de ce monde, il souffriroit de grands supplices dans l'autre ; le discours de cette femme, que Soliman regarda comme envoyée, au moins du grand Prophete, fit une si forte impression sur son esprit, qu'à l'instant, il brisa tous ses instrumens de Musique, dont la plus grand partie étoit d'un travail très-recherché, garnis d'or, & enri-

chis de pierreries ; (le sacrifice en fut plus méritoire) & il les jetta au feu ; sa Cour dès-lors commença d'être l'azile de l'hypocrisie ; sous son manteau, toutes sortes de gens y avoient entrée, ceux qui trembloient autrefois au seul nom de Soliman, parloient à ce même Soliman avec une hardiesse que la vertu & le zele ne donnent point ; d'autres, porterent l'audace jusqu'à lui faire des réprimandes de certains usages, qui seroient indifferens, même pour un Particulier; ils trouverent indécent qu'un Prince qui travailloit au grand ouvrage de la réforme de son intérieur, mangea dans des plats d'argent ; Soliman écouta avec respect la morale, & acquiesça aux pieux usages ausquels cette argenterie fût destinée par ces maîtres de la vie spirituelle, on ne le servit plus que dans des plats de terre. D'autres cherchans à se signaler par quelque nouvelle découverte dans le cahos immense des cas de conscience, en firent un très-sérieux à ce Prince, de ce qu'il permettoit qu'on entra du vin dans Constantinople ; sur l'heure, Soliman rendit un Edit, par lequel il fut fait dé-

fenses à quelque personne que ce fût, sans excepter les Juifs & les Chrétiens, d'y en faire entrer à l'avenir ; vous sentez de quel œil je regardai cet Edit, j'avois jusque-là pris une part bien modérée à la conversion de Soliman, mais l'Edit m'interressa fortement, & si j'ose le dire, devint pour moi d'une si grande importance, que j'aurois désiré que Soliman ne se fût pas chargé du soin de son salut, mais qu'il eût continué à s'en reposer sur les Prieres publiques. Comment des gens tels que mes Domestiqnes & moi, accoutumés à boire du vin, qui trouvions dans cette liqueur le seul remede pour guérir l'ennui, les inquiétudes, & les autres maux de mon ambassade, comment, me disois-je, nous ne boirons plus que de l'eau? nos tempéramens ne sont point faits à ce régime, il y va de notre vie; dans l'instant, je fis venir mes Interprêtes, & je les instruisis des raisons que je leur ordonnai d'aller dès le lendemain représenter aux Bachas; pour empêcher que l'on abolit l'usage ancien dans lequel les Ambassadeurs Allemands étoient de faire venir pour leur Maison, du vin à Constantinople; mes re-

présentations firent grand bruit dans le Divan, mais les Bachas trouverent d'abord des obstacles invincibles à m'excepter de la regle générale; la plûpart, comme il est assez ordinaire, avoient pris la réforme, & affectoient de s'y conformer: en Juges séveres, & en hommes mortifiés, les uns disoient, que pour éviter le scandale, nous devions nous soumettre sans replique à l'Edit; d'autres prétendoient, que chaque fois qu'il sortoit des Turcs de chez moi, ils exhaloient l'odeur du vin, & qu'il étoit de la prudence & d'une conscience timorée, d'éloigner le plus qu'il est possible des hommes foibles & susceptibles, les occasions du peché; peu s'en fallut enfin, que nous ne fussions condamnés à l'eau, mais mes Interprêtes représenterent d'une maniere si patéhtique & si pleine d'onction, que les intentions du très-pieux Empereur, n'étoient pas de se rendre homicide de tous les Allemands, qui étoient à Constantinople; ce qui arriveroit cependant, l'eau étant le seul élement qui eût une antipatie si forte avec leur tempérament, qu'il étoit décidé qu'ils n'en pouvoient soutenir l'usage sans

ſans être très-incommodés, & enfin après un tems bien court ſans en mourir ; les Bachas ſe rendirent heureuſement à cette derniere raiſon, & permirent que je fiſſe entrer autant de vin que je le voudrois, mais que ce ſeroit dans la nuit, & que l'on ne m'en accordoit qu'une pour cette opération ; on enjoignit en même-tems de prendre toutes les précautions néceſſaires, pour qu'aucun Turc ne s'en apperçût.

L'Edit interreſſa autant tout ce qu'il y avoit de Grec à Conſtantinople, & leur embarras ne fût pas moins grand, que le mien l'avoit été ; mais les moyens qu'ils prirent pour y remédier, n'eurent pas un auſſi heureux ſuccès.

Ils apprirent, que Soliman dans quelques jours devoit ſortir de Conſtantinople, & qu'il paſſeroit au-deſſous de pluſieurs côteaux plantés de vignes, ils formerent pour lors le deſſein de s'y rendre tous, & de prendre ce même jour pour les arracher ; l'Empereur paſſa effectivement & trouva tous ces Grecs, les uns occupés à charger des chariots du ferment de leurs vignes, les autres à en

faire des faisseaux, & d'autres qui travailloient encore à arracher ce qui en restoit, Soliman étonné de l'activité & de l'accord qui régnoit dans ces hommes, pour détruire dans un moment ce que d'autres avoient cultivés avec tant de soin, en demanda la raison à quelques-uns de ses Officiers; ceux-ci que les Grecs avoient prévenus, répondirent froidement, qu'ayant défendu, par son Edit, l'usage du vin, les vignes devenoient désormais inutiles, & que c'étoit pour cette raison qu'on les arrachoit; les Grecs s'étoient flattés de recevoir de la bouche même de l'Empereur, une interprétation de l'Edit qui leur seroit favorable, & qu'il répliqueroit, qu'il n'avoit eu dessein de comprendre dans la Loi qu'il avoit fait, que les seuls Mahométans, mais il prononça tout autre chose; & adressant la parole à quelques-uns qu'il fit appeller; « vous êtes des insensés, leur dit-il, « vous avez mal interprêté mes intentions, en ordonnant l'abstinence « du vin, je n'ai défendu à personne « de manger des raisins, c'est de tous » les fruits dont il a plût à Dieu de » gratifier les hommes, l'un des plus

» excellens, vous pouvez faire usage » de son jus tandis qu'il est nouveau, » mais gardez-vous de cette perni- » cieuse invention de le faire fer- » menter, & de le mettre dans des » tonneaux ; avant cet Edit, arra- » chiez-vous vos pomiers, parce » qu'ils ne vous rapportoient point » de vin ? cessez-donc d'arracher vos » vignes, & replantez au plus vîte » celles que vous avez déja détruites, » & ne vous privez pas de l'excel- » lent fruit qu'elles ont accoûtumé » de vous donner. « C'est ainsi qu'é- choua le projet des Grecs, je ne sçau- rois vous exprimer leur regrets, & combien ils demeurerent confus.

Je reviens maintenant à la peste qui habitoit avec nous sous le mê- me toît : pour nous en garantir, j'en- voyai demander à Rustan la permis- sion d'aller dans quelque lieu où l'air n'en fut point infecté ; il est vrai que je fis cette démarche sans espoir de réussir ; je connoissois le caractere de Rustan, qui n'étoit pas obligeant, mais je ne voulois pas, dans le cas où je serois assez malheureux pour que la mort enleva tous mes gens, que l'on me fit des reproches sur le

peu de précautions que j'aurois pris pour les en garantir. Ruſtan me fit dire qu'il en parleroit à l'Empereur ; voici qu'elle fut ſa réponſe : » cet » Ambaſſadeur n'y penſe pas, dit le » Prince, peut-il ignorer que la peſte » eſt un fléau de Dieu que l'on ne » peut détourner, & que dans quel» que lieu où il aille, il ne pourra ſe » mettre à couvert de ſes flêches, s'il » a réſolu de l'en frapper ; il eſt inu» tile qu'il prenne la fuite, ou qu'il ſe » cache, il chercheroit envain à évi» ter ce qui eſt inévitable ; ma vie » eſt auſſi précieuſe que la ſienne, » & je ne fuis pas, quoique je ſçache » que la peſte ſoit dans mon Palais, » ainſi qu'il reſte chez lui. « Je pris pour lors mon parti, & me préparai à tous les évenemens de cette meurtriere maladie.

Quelque tems après, Ruſtan fut attaqué de l'hydropiſie, & en mourut. Hally ſecond Viſir le remplaça, c'eſt un homme extrémement ſage, & autant poli que le peut être un Turc : dès que je ſçûs ſa promotion, je l'envoyai féliciter, joignant à mon compliment une très-belle robe de ſoye, ſa réponſe fut fort gracieuſe, il

me fit dire que je pouvois compter en tout sûr son amitié, & l'employer avec confiance dans les occasions où j'aurois besoin de lui; peu de jours après il me donna des preuves bien convaincantes de la sincérité de ses offres.

La peste rentra une seconde fois chez moi, & y causa de nouveaux ravages, en nous enlevant (*a*) celui dans lequel nous nous reposions avec

[*a*] Le Medecin de Busbec s'appelloit Guillaume Quakelben, c'étoit sur le témoignage qu'il en rend dans cette Lettre, un homme de bien ; les belles Lettres & les Sçavans, dit il, „ perdirent beaucoup à sa „ mort, il avoit fait des Observations & des „ Remarques très curieuses qu'il avoit des„ sein de donner au public, mais la mort le „ prévint ; il ajoûte, dans le cas où j'aurois „ été obligé de quitter Constantinople sans „ terminer les affaires qui m'y retenoient, „ j'avois une si grande confiance dans ce Me„ decin, & je lui connoissois tant de talens „ que je n'aurois pas balancé à le proposer à „ Ferdinand pour le laisser à cette Cour à ma „ place ; il joignoit à toutes ces grandes qua„ lités un fond inébranlable de religion, dont „ il donna à la mort les plus consolantes mar„ ques. Je fis poser une tombe sur sa fosse, „ sur laquelle je mis une Epitaphe, pour ap„ prendre à la postérité toutes les vertus d'un „ si grand homme.

le plus de confiance, après Dieu, pour la conservation de notre santé; j'avois encore plusieurs de mes gens qui en étoient attaqués. Pour lors j'envoyai demander à Hally cette même permission que Rustan m'avoit refusé quelque tems auparavant : il me fit dire qu'il pouvoit bien me permettre que je sortisse de Constantinople, mais qu'il seroit plus prudent d'en obtenir l'agrément de Soliman même, de peur que s'il arrivoit quelque catastrophe à mes gens, qui auroient pendant mon absence tout le loisir de courir par la Ville, le Prince ne trouva mauvais que je me fusse absenté à son insçû, que cette grace dépendoit uniquement de la maniere avec laquelle on la lui demanderoit, & que je fusse certain qu'il la proposeroit de façon que je pouvois d'avance être assûré de son consentement. Il m'envoya effectivement dire quelque jours après, qu'il m'étoit libre d'aller où je voudrois. l'Isle de *Principo* me parut la plus propre à respirer le bon air, & quoiqu'il n'y avoit que pour quatre heures de navigation de Constantinople, je sçavois qu'elle n'étoit point infec-

tée de la contagion qui regnoit dans cette Ville. Je la choisis comme la plus riante & la plus agréable de toutes ces petites Isles des deux mers. Dans celle-ci il y a deux petits hameaux très-bien situés, & dans les autres il n'y en a qu'un.

Je vécus trois mois en jouissant d'un plaisir infini, je parcourus toutes les Isles voisines de celles où j'avois fixé ma demeure ; c'est partout une solitude admirable, le calme & la douceur du repos y regnent à l'envie, elles ne sont habitées que de quelques Grecs, chez lesquels j'allois me délasser, là je pouvois jouir de tous les amusemens que la campagne offre, sans être gêné par l'ennuyeuse présence des Turcs, il n'y avoit que ceux que j'y avois amené pour me servir, & ceux-là ne me contredisoient en rien. Je courrois partout où je voulois, mon caprice seul guidoit mes pas.

Le climat est bon, & le Ciel est beau, la nature y produit aussi tous les jours des merveilles, la terre est pleine de plantes curieuses, & d'une odeur fort agréable.

(*a*) La Sthæcas, le Myrte épineux, & (*b*) la Stœbe y croissent en abondance, la mer y est presque toujours calme, & remplie de poissons ausquels je faisois chaque jour une nouvelle guerre ayant à ma disposition des Canots & des Grecs, dont l'occupation habituelle est de pêcher: tantôt je me servois de filets, tantôt d'ameçons, je voyois quelque fois

(*a*) La Sthæcas est une plante qui pousse, en maniere d'arbrisseau, plusieurs tiges à la hauteur de deux pieds, ses feuilles sont semblables à celles de l'hyssope, elles sont blanches, ses fleurs purpurines ou bleuës, toute cette plante a une odeur aromatique, & un goût amer. Les anciens la nommoient *Sthæcas* Arabique, parce que les premieres que l'on a vû de cette espece venoient d'Arabie, où elles croissent abondamment. La Medecine l'employe à beaucoup de remedes; elle est céphalique, hystérique, apéritive, & déterсive, elle excite l'urine, & fortifie le cerveau, les femmes s'en servent dans quelques circonstances avec fruit.

(*b*) La Stœbe, ou le Phléon, est une plante dont les feuilles sont rouges, elle ne prend naissance que dans les lieux aquatiques & marécageux, son fruit infusé dans du vin est un remede spécifique pour les fluxions d'oreilles & les maux d'yeux, elle guérit aussi des hémorrhagies & de la dyssenterie. *P. lib.* 22. *cap.* 11.

entre deux eaux des langouſtes (*a*) & des cancres, qu'il me prenoit envie de percer à coups de lance, mais la pêche la plus agréable & la plus fructueuſe eſt celle qui ſe fait au filet & à l'éprevier; à ce dernier inſtrument les Pêchours y attachoient chaque fois que nous nous en ſervions, des branches d'arbres afin d'effrayer le poiſſon quand il étoit deſſous, de peur qu'il ne s'enfuit; ainſi nous ramenions le filet à terre, & nous en trouvions dedans quantité reſſerrez tous dans un tas, bondiſſans, & faiſans des efforts pour s'échapper, les uns par de grands ſauts, d'autres entortillés dans le filet cherchoient à ſe faire un trou dans le ſable, d'autres eſſayoient à couper le filet avec leurs dents; comme (*a*) ceux-ci étoient le plus à craindre, les autres poiſſons étans de la derniere promptitude à profiter du trou qu'ils trouvent dans le filet pour s'enfuir; étant

(*a*) La Langouſte de mer eſt une eſpece d'écreviſſe, allongée de corſage, portant deux cornes au-deſſus des yeux, longues & faites en forme de ſcies, elle ne porte ce nom que par la reſſemblance qu'elle a avec la ſauterelle.

prévenu, je me tenois sur la prouë de notre Barque, avec un croc à la main, pour frapper ceux qui rongeoient le filet, ce qui faisoit beaucoup rire mes Grecs; mais quelque précaution que je prisse, il s'en sauvoit beaucoup, & malgré cela il nous en restoit une quantité prodigieuse, & de différentes especes, comme des Perches (*a*), des Scorpions (*b*), des

[*a*] La Perche de mer a ses écailles extrémement larges, & si serrées qu'il semble qu'elle ne soit couverte que d'une seule, elle vit dans les rochers, ses dents sont longues, fortes, & très aiguës; elle est d'une grosseur médiocre, elle ne pese qu'environ deux ou trois livres, elle est aussi excellente à manger que la Perche d'eau douce. *V. Bellon. liv. 1. de Æqu.*

[*b*] Le Scorpion de mer se trouve en plus grande quantité dans la Méditerrannée que dans l'Océan. Dans l'une & l'autre mer il est connu sous le même nom. Il ne vit que dans les rochers. Sa couleur est rousse, il porte au-dessus des yeux deux Monticules, & est sans paupieres. Ses écailles sont si petites & si minces qu'il semble n'en point avoir: il a plusieurs nageoires armées de dards très pointus, sa gueule est fort grande, dans laquelle il n'à que quatre dents, ressemblantes aux défences d'un Sanglier; il est d'un grand secours dans la Medecine, on s'en sert avec fruit pour guérir de l'épilepsie, & de la dissenterie.

Vives (*a*), des Scarres (*b*), des poules (*c*), & beaucoup d'autres : cette diversité me donnoit un spectacle

(*a*) Draco, poisson que nous connoissons sous le nom de Vive, il se tient ordinairement sur les bords de la mer ; on l'appelle Vive, parce que différant des autres poissons de mer, il vit fort long-tems, étant sorti de l'eau, il est fort commun dans les Isles de l'Archipele ; dès que les Pêcheurs l'ont pris, leur premier soin est de lui casser la tête, se gardant bien de le toucher étant envie, il a un dard fort pointu, avec lequel il perceroit la main si on le touchoit, & injecteroit dans la playe un venin, si on n'y remédioit promptement ; il causeroit une fiévre très-violente accompagnée d'un délire, dans le cas où on n'auroit pas eu la précautionde tuer cet animal, & qu'il auroit piqué quelqu'un, le remede pour se guérir seroit de tuer l'animal, prendre son dard, & s'en picquer la main blessée dans plusieurs endroits. Ce poisson est sans écaille.

(*b*) Le Scarre est un poisson dont la chair est un excellent manger, il ne vit que d'herbes, & on dit de lui comme du bœuf, qu'il rumine ; on en trouve communément dans la Mer du Pont, & dans celle de l'Hélespont, & plus encore dans le Port de l'Isle de Crete : il se sale ainsi que le Ton, ses écailles sont fort larges & transparentes comme la Nacre.

(*c*) Julis que nous connoissons sous le nom de Poule de Mer, est le plus beau & le plus curieux Poisson ; les Italiens à cause de sa beauté l'appellent *Donzella*. Rien ne ressemble mieux à l'Iris que la variété des couleurs de

très-agréable, je m'occupois également à retenir leurs noms & à connoître leur nature, ma pêche étant finie, content de mon petit butin, je me retirois dans ma grotte.

Trois jours après être arrivé dans mon Isle, j'envoyai au Visir Hally & à son Maître d'Hôtel des présens de la premiere pêche que je fis, l'un & l'autre les reçûrent avec plaisir.

Je diversifiois quelquefois mes occupations maritimes, je quittois un jour la pêche, l'hameçon, & le filet pour tirer du fond de la mer des Nacres avec des perches armées d'un morceau de fer propre pour cet usage, elles sont dans tous ces endroits en si grande quantité, qu'il semble qu'on les y ait semées exprès. Je retirois aussi fort souvent de ces especes de poissons qu'on appelle petite & grande Nacre, presque tous accouplés le mâle avec sa femelle; Cicéron, Pline, & Athnée, ont beau-

ses écailles. Ses yeux sont bleuës, & brillent comme l'émeraude, elle a des paupieres noires, des levres charnuës de couleur écarlatte, & des dents plus blanches que l'yvoire. Elle n'est longue que d'un demi pied, & épaisse de trois doigts. Sa chair est d'un goût exquis.

coup parlés de cette espece de poisson, il naît, ont-ils dit, avec la Nacre dans la même coquille, & il avertit la Nacre en la mordant de fermer sa coquille, que celle-ci avoit ouverte pour lui donner le loisir d'attirer de petits poissons qu'ils mangent ensuite ensemble. Je respecte ces Auteurs, autant que personne, mais ceci me paroît bien peu croyable. Bellon a donné une description exacte de la figure de la Nacre, & dit que du côté qu'elle se termine en pointe, elle est enfoncée fort avant dans le sol de la mer, & y tient par des filamens & des fibres semblables à ceux du Citronnier, on diroit que c'est une plante; il paroît, continue cet Auteur, qu'elle reçoit sa plus grande nourriture par ces especes de racines, puisqu'aussi-tôt qu'elle est arrachée, & même rejectée dans la mer elle meurt, & se corrompt ainsi que les plantes & les légumes. Quant à moi, je pense que la nature n'a donné à ce petit animal cette faculté de s'attacher par ces ligamens, que pour se défendre de la voracité des plus gros poissons, c'est un fort que son ennemi ne peut em-

porter, c'eſt une ancre qui le retient dans ſon Port, & qui le met à couvert de l'impétuoſité des flots, qu'il ne quitte que pour aller chercher ſa proie, lorſqu'il ſent qu'il peut le faire ſans danger, & qui a toujours cet aſyle pour s'y retirer quand il lui plaît. Il eſt encore mille autres choſes plus curieuſes & plus jolies que cette petite obſervation ſur cette ſorte de poiſſon, mais je laiſſe à d'autres plus éclairés que moi ſur leur hiſtoire, le ſoin de les écrire : je vous répete que nous trouvions en ſi grande quantité de ces Nacres, qu'en très peu de tems nous en rempliſſions notre Barque ; leur chair n'eſt pas délicate, & on s'en dégoute aiſément, elle a un goût qui eſt preſque ſemblable à celui des rats de mer, mais les Pêcheurs m'apprirent que ce petit poiſſon qui ſe trouve dans la coquille de la Nacre étoit excellent, je le trouvai effectivement d'un très-bon goût, délicat, & d'une digeſtion facile.

Dans le nombre de toutes ces petites Iſles, voiſines les unes des autres, il y en a une qui eſt tout-à-fait inculte, & où la curioſité ſeule me

conduisit. Je n'y trouvai que des choses surprenantes, des prodiges, quantité de poissons qui ressemblent à des monstres, comme des (*a*) étoiles, des scies, des grappes, des chevaux marins, des coquillages d'une figure extraordinaire, & des petites boules de boue jaune dessechées, ressemblantes assez à des pommes que nous appellons aurances, je vis aussi de ces especes de poissons qui sont armés d'un dard fort dangereux, je me souviens que nous en primes un qui s'en perça lui-même, dès qu'il se fut apperçut que nous l'avions pris dans notre filet.

Quand le gros tems ne me permettoit pas de tenir la Mer, je m'occupois à chercher à terre des plantes rares, & que je ne connois point : quel-

(*a*) On peut voir dans Bellon l'histoire de ces sortes de poissons qui est assez curieuse, mais trop longue pour trouver place ici. Les figures sous lesquelles cet Auteur les représentent, nous apprennent que le nom qu'ils portent, vient de la ressemblance qu'elles ont avec ces sortes de choses qui sont connues de tout le monde. Les uns s'appellent Etoiles, parce qu'effectivement ils ressemblent à une étoile ; d'autres s'appellent Scie, parce qu'ils ont la figure d'une scie, ainsi des autres.

ques fois je faisois tout le circuit d'une Isle à pied, accompagné d'un moine Franciscain du Couvent de Pera, que j'avois amené avec moi; il étoit jeune, mais si gros & si gras qu'il marchoit difficilement, souvent il se mettoit en colere de ce qu'il ne pouvoit me suivre; & qu'il étoit toujours en sueur.

De tems en tems mes amis de Pera & ceux que j'avois à Constantinople, avec quelques parens du Visir Hally, venoient me voir; la premiere nouvelle que je leur demandois étoit de me dire, si la peste étoit cessée, pour ainsi dire, me répondoient-ils, combien en meurt-il donc par jour, leur répliquois-je? cinq cent me disoient-ils; grand Dieu, disois-je cinq cent, & vous dites qu'elle est cessée! combien en mouroit-il donc dans les premiers jours de sa force, deux mil deux cent ou environ, répondoient-ils.

Il faut que je vous dise à cette occasion, quel est le préjugé des Turcs, sur toutes les sortes de maladies, il est si fort, qu'ils n'en appréhendent aucune; il seroit à desirer qu'il le fût moins, ils s'exposeroient aussi moins au danger, & ils moureroient en plus

petit

petit nombre. Ils croyent que Dieu a écrit sur le front de tous les hommes, le tems & le genre de mort qui doit leur arriver, qu'étant impossible d'éviter ce destin, il étoit inutile de fuir le danger; dans cette opinion, ils touchoient les habillemens des pestiferés, les draps de leur lit, & s'en frottoient le visage; si Dieu, disoient-ils, a résolu que je meurt, cela arrivera infailliblement; si ce n'est pas au contraire sa volonté, ce linge ne pourra me nuire; c'est ainsi qu'ils donnoient une entrée facile à la contagion: je ne fus plus étonné ensuite, si des familles mouroient sans qu'il en restât un seul.

Pendant mon séjour dans ces Isles, je fis connoissance avec un Moine appellé Métrophane (a) Supérieur du Couvent de Chalcis, l'une de ces Isles; c'est un homme extrêmement poli & très sçavant: il me dit, qu'il dé-

(a) Ce Métrophane est celui qui est surnommé *Critopule*, natif de Métropolis, dans la grande Phrygie; on croît que c'est lui que ce fameux Cyrille Lucar, Patriarche de Constantinople envoya en Angleterre, pour s'informer éxactement de l'état dans lequel étoit la Doctrine des Protestans.

ſireroit que ſon Egliſe fût bien reconciliée avec celle des Latins, ce qui me ſurprit beaucoup, les Grecs regardans les Romains d'un aſſez mauvais œil, pour les traiter de profanes.

A peine deux mois s'étoient écoulés, que mon ſéjour dans ces Iſles commença à donner de l'inquiétude à quelques-uns des Bachas; ils en parlerent à Hally, & prétextans d'abord le retardement des affaires, occaſionné par mon abſence, ils lui dirent, qu'il convenoit que je fus rappellé à Conſtantinople; ils développerent enſuite les craintes qui les agitoient véritablement: n'avons-nous pas à appréhender, dirent-ils, qu'il ne prenne la fuite, ayant à ſa diſpoſition tout ce qui peut la favoriſer? Hally leur répondit, qu'ils pouvoient demeurer tranquilles, & qu'il étoit aſſuré de ma bonne foi; cependant, il m'envoya ſécrettement un Chiaou, pour me donner avis de ce qui s'étoit agité dans le Divan à cette occaſion; ce Chiaou, feignant de n'avoir d'autre commiſſion que celle de me remettre la lettre d'Hally, examina avec la derniere attention mes pas & mes démarches, Hally ſans

doute l'en avoit chargé ; & n'ayant rien apperçu qui donna le plus leger soupçon de fuite, il assura Hally, étant de retour, qu'il n'avoit rien à craindre, & que j'étois incapable d'aucune action qui pût le faire repentir de la confiance qu'il avoit en moi ; de sorte, que je passai encore un mois à la Campagne, après lequel je m'en retournai à Constantinople, sans attendre que j'y fusse rappellé.

Depuis ce tems, j'ai toujours eu une liaison très-étroite avec le Visir, & chaque fois que nous nous visitions, jamais nous ne manquions à parler de Paix. Il étoit Dalmate de Nation, & d'un caractere aussi poli, que sont barbares ceux de ses Compatriotes, d'une humeur douce & tranquille, ayant l'esprit vif, pénétrant & capable des plus grandes affaires. Le nombre des années qu'il a vécu, & les premieres Charges qu'il a occupé, lui ont acquis une grande expérience & dans la Guerre, & dans la Paix. Il aime véritablement Dieu, & s'est toujours affranchi des peines & des inquiétudes que l'ambition donne aux Grands ; les seules qui l'agitent, sont les infirmités de la vieil-

lesse qu'il apprehende plus que la mort ; se dépouillant de ses Charges, il désireroit de terminer sa carriere dans le repos & la tranquilité ; Rustan gouvernoit par la crainte, par les menaces & par les tourmens, celui-ci a associé à son ministere l'équité & la douceur ; jamais il ne demande rien qu'à titre de grace, & c'est toujours avec plaisir qu'on le lui accorde. Rustan avoit l'esprit chagrin & l'humeur altiere, il vouloit que l'on respectât ses idées comme des Loix, il étoit cependant grand politique, & sçavoit tout ce qu'exigeoient les differens tems, les circonstances critiques, il connoissoit à fond les interêts de son Maître, & étoit de la derniere attention à ne lui présenter que des objets rians, de peur de lui donner des soins que ses vieux jours ne lui auroient pas permis de prendre ; peut-être auroit-il été plus facile, s'il n'eût appréhendé qu'on attribua à son avarice, la douceur qu'il auroit fait paroître dans sa conduite, il sçavoit que ce vice l'avoit rendu extrêmement suspect à Soliman ; cette politique l'a toujours engagé à ne rien diminuer de la dureté des conditions de Paix qu'il m'a-

voit proposé au commencement de ma négociation, quoiqu'il la désirât intérieurement. Lorsque l'on n'acquiesçoit pas à ce qu'il désiroit, il ne vouloit plus rien entendre, les représentations étoient inutiles, d'abord il se retiroit, & toujours en colere; je me souviens, que dans une conference que j'eus avec lui sur nos affaires, ayant parlé le premier, il rejetta en deux mots mes propositions, comme trop contraires aux interêts de son Maître, & me dit, sans entrer en aucune discussion, que si je n'avois rien autre chose à lui proposer, je pouvois me retirer; à l'instant je me levai, & lui dit en sortant, qu'il ne m'étoit pas possible de lui faire d'autres propositions que celles-ci, que c'étoit-là où se terminoit le pouvoir de ma Commission, & que je sçavois qu'il ne m'étoit pas permis de l'excéder. Je lui dis ceci d'un ton plus émû que celui avec lequel j'étois accoutumé de lui parler, à quoi il réflêchit après que je l'eus quitté, il en devint inquiet, & envoya chercher mon Interprête, à qui il demanda si j'étois en colere; ce petit mouvement de vivacité avoit plûtôt disparu qu'il

n'avoit paru, lui seul s'en étoit apperçu, ce qui fit répondre à mon Interprête, qu'il n'en étoit rien, & qu'étant de retour chez moi, je n'avois donné aucune marque, ni de chagrin, ni d'emportemens ; que pensez-vous, lui dit-il ensuite, de cet Ambassadeur, croyez-vous, que si j'avois fait agréer ses propositions à Soliman, il me fit le présent qu'il m'a promis ? vous n'en devez nullement douter, lui répondit l'Interprête, eh bien, dit Rustan, retournez vous-en, & lui demandez la somme dont il est convenu, & vous me l'apporterez ensuite.

J'avois chez moi pour le besoin cinq mil écus, je les donnai à mon Interprête, & le chargai de dire à Rustan, en les lui remettant, que c'étoit un gage de ma foi & le commencement du payement de la somme que j'étois dans le dessein de lui donner, & que lorsque nos affaires seroient terminées, je serois exact à lui envoyer le surplus.

Rustan vit cet argent avec plaisir, & le compta avec autant de joye, il le remit ensuite à mon Interprête, & lui ordonna de me dire de sa part,

qu'il étoit persuadé de ma probité, mais que l'affaire dont je désirois la réussite, étoit remplie de difficultés, qu'il avoit voulu pressentir le sentiment de son Maître dans une seconde conversation qu'il avoit eu avec lui à ce sujet, mais que ne s'étant pas encore ouvert, il ne pouvoit me rien mander de positif; allez, continua-t-il à l'Interprête, allez reporter cet argent à l'Ambassadeur, & qu'il le garde jusqu'à ce que je lui fasse dire, quelle tournure auront prises les affaires, & qu'en attendant, je regarde son coffre comme le mien. Rustan me renvoya ainsi mon argent comme par droit *de retour*, en me faisant voir qu'il agissoit aussi galamment que moi; quelques mois après, ce Visir mourut sans avoir consommé mon affaire : voici à cette occasion un trait de la bonté & de la générosité de Ferdinand, que je ne veux pas que vous ignoriez.

La mort de Rustan apporta un grand changement dans le gouvernement de la Cour Ottomane, il me fallut faire de nouvelles connoissances, dresser de nouvelles batteries, il s'écoula un tems considerable avant que

j'eus remis nos affaires dans le même train où elles étoient au moment de la mort de ce Visir ; pendant cet interval, je consommai pour la dépense de ma maison tout l'argent qui me restoit de celui qui étoit destiné à cet usage, pour lors je fus obligé de recourir aux cinq mil écus que Rustan m'avoit envoyé, j'en rendis un compte exact à Ferdinand ; c'étoit-là l'occasion où je pouvois lui faire valoir mes peines & les dangers que j'avois couru dans mon Ambassade, il sembloit que cette somme que j'avois sauvé comme de la gueule du loup, dût être la premiere marque des récompenses que je devois attendre, enfin, je pouvois la demander à Ferdinand, & je vous avoue, qu'après ma Lettre écrite, je fus fâché de ne l'avoir pas fait ; cependant, j'ai trouvé dans une autre circonstance lieu d'en rappeller le souvenir au Roy, & prévenant pour ainsi dire la grace que j'allois lui demander, il me l'accorda, & donna des ordres pour que pareille somme me fût payée à son trésor.

Je reprens à la comparaison que je vous ai commencé, de Rustan avec Hally ; jamais deux hommes, peut-

être

être, n'ont eu le génie & le caractere plus differens : leur réputation ne l'étoit pas moins. Qui que ce soit n'a jamais soupçonné Hally d'avarice, il n'appréhendoit pas non plus, que l'on donna une mauvaise tournure à l'air gracieux & poli qu'il avoit avec tous ceux qui avoient à traiter avec lui ; Rustan au contraire, *de la plus sordide avarice*, n'avoit pour mobile de toutes ses actions, qu'un interêt vil & méprisable ; & qui que ce fût ne l'ignoroit. Les conferences que j'avois avec Rustan étoient toujours très-courtes, Hally au contraire, me donnoit plusieurs heures de son tems ; il m'écoutoit avec attention & me répondoit avec une politesse extrême. Les Turcs qui désiroient d'avoir audience, lassés d'attendre, pestoient de bonne grace contre moi, & moi-même, quelque plaisir que j'eusse de conferer avec un homme aussi judicieux & aussi poli que l'étoit ce Visir, souvent j'aurois désiré que nos entretiens eussent été moins longs ; la faim me pressoit, je ne pouvois le voir que l'après-midy, & pour avoir l'esprit plus dégagé & la parole plus libre, je demeurois à jeun jus-

qu'à ce que j'allasse chez lui.

Il commençoit toujours nos conferences par m'assurer qu'il n'avoit d'autre intention, que de porter son Maître à la douceur, & à lui faire agréer ce que nous conclurions être le plus convenable à l'état présent des affaires : » Je sens, disoit-il, que Soliman » est d'un âge avancé, rempli de » gloire, couvert de lauriers, le » repos est maintenant la premiere » récompense qu'il doit à ses triom» phes ; vous n'ignorez pas non plus, » m'ajoutoit-il, que la Paix ne con» vient pas moins aux interêts de vo» tre Maître. S'il veut procurer le » repos à ses Peuples & leur faire un » sort heureux, il faut qu'il se prête » aux circonstances, & qu'il n'espere » pas par la force des armes leur don» ner l'un & l'autre ; le génie des » Princes est à peu près, comme sont » les miroirs, ceux-ci reçoivent & » représentent les objets comme on » les leur présente, de même les » Princes saisissent pour l'ordinaire » les affaires par le côté dont on les » leur propose ; notre devoir par con» séquent, est d'examiner avec la plus » scrupuleuse attention, les affaires

» dont nous sommes chargés, afin de » les présenter à nos Maîtres dans ce » point de vûe qui nous a paru con- » venir le plus à leurs interêts. Telles » sont les fonctions de nos emplois ; » nos résolutions doivent toujours se » faire avec une grande modération, » & avec une égalité bien mesurée. «

La sagesse sans doute lui dictoit cette politique, mille fois je l'ai oui parler avec cette même prudence ; sans peine il déferoit à mon sentiment, & il regardoit toujours comme une grace, lorsque j'applaudissois au sien quelques fois, il me disoit, » je » possede de grandes richesses, je suis » arrivé aux plus hautes dignités, » mon Maître m'a comblé d'hon- » neurs, & il s'en faut de beaucoup » que mes désirs soient remplis, je » voudrois que ce fût mes bienfaits & » les services que je souhaite rendre, » qui transmissent mon nom à la pos- » térité, c'est la seule gloire à laquelle » j'aspire. «

Après un travail immense, & brulant d'impatience de voir la fin de nos opérations, il arriva un accident qui faillit renverser dans un instant tous nos projets & détruire tout no-

tre travail, je ne puis vous bien peindre l'allarme que j'eus ; un certain Grec à qui les Despotes de Hongrie avoient donnés quelques Troupes, pour garder au nom du Roy les frontieres du Royaume, s'étoit imaginé, qu'après avoir fait la Guerre pour les autres, il devoit se servir de ces mêmes Troupes accoutumées à lui obéir, & la faire pour lui-même, il étoit entré dans la Moldavie, en avoit chassé le Veyvode, & s'en étoit rendu maître ; cette nouvelle attrista les Bachas, apprehendans que des commencemens d'une aussi grande entreprise n'eussent des suites fâcheuses. Ils crurent cependant, qu'il étoit de la prudence de dissimuler leurs craintes, de peur de donner plus de confiance à l'ennemi ; le sentiment d'Hally fut différent, agissant toujours avec autant de candeur, que de noblesse d'ame, il jugea qu'il devoit me communiquer l'affaire & me demander ce que j'en pensois ; je ne l'ignorois pas, j'avois reçu des lettres qui me l'avoient apprise ; sans peine je vis que c'étoit & pour me l'apprendre, & pour me dire que cette catastrophe avoit rompu tous nos projets de Paix, lorsque

le Visir m'envoya chercher ; occupé de ces idées, je n'y allai qu'avec chagrin, faut-il, me disois-je, qu'après avoir évité les écueils, nous être sauvés du naufrage, arrivés au Port, nous soyons rejettés en pleine mer, exposés aux fureurs d'une seconde tempête ! mille autres idées plus tristes se présentoient à mon esprit ; j'arrivai chez le Visir, il me reçut avec sa politesse ordinaire ; notre conversation fut d'abord générale, nous parlâmes ensuite des articles qui devoient faire la conclusion du traité de Paix projetté ; je n'apperçus rien de nouveau, ni sur son visage, ni dans ces discours ; je ne sçavois que penser, il attendoit peut-être que je le prévinsse ; & je crus ne le devoir pas faire, peut-être avoit-il un autre motif. Lorsque je voulus prendre congé de lui, il me dit, à propos, (comme si cette nouvelle n'eût été d'aucune importance), rassoyez-vous, j'oubliois que j'avois encore quelque chose à vous dire ; ne sçavez-vous pas que les Imperiaux sont entrés dans la Moldavie ? en Moldavie, lui répliquai-je ? je l'ignore & la nouvelle m'en paroît bien peu vraye-semblable ; que

peuvent avoir de commun les Imperiaux avec la Moldavie, se trouvant entr'eux & ce Pays une si grande distance? cependant, cela est vrai, me répondit-il, & dans peu vous en serez aussi certain que je le suis, j'ai reçu plusieurs lettres de différentes personnes, qui me l'assurent, & afin que vous n'en doutiez pas, je vais donner des ordres pour que l'on conduise ici un de ces Germains que les nôtres ont fait prisonnier, & je vous l'enverrai, afin que vous appreniez de lui-même la vérité de ce fait. Pour lors je l'interrompis, & lui dit, que dans le fond, il m'importoit peu d'avoir des éclaircissemens si précis, sur une affaire qui n'étoit point arrivée, ni de l'aveu, ni par les ordres de mon Maître; qu'il n'ignoroit pas que les Germains étoient une Nation libre, accoutumée à ne vivre que de la solde des Etrangers; qu'il pouvoit se faire que quelques-uns après avoir portés les armes pour l'Empereur, & après avoir été congédiés, se soient enrollés dans une autre Milice, & qu'ils ayent retenus mal-à-propos le nom d'Imperiaux qu'ils portoient auparavant; & je pense, continuai-je,

qu'on peut sans se tromper attribuer cet évenement aux Seigneurs Hongrois qui sont dans le voisinage de la Moldavie, lassés des persécutions continuelles qu'ils essuyent des Turcs, ils auront trouvés l'occasion de s'en venger, ils l'auront saisie; & s'il m'est permis de dire ce que j'en pense, je crois que personne ne peut les en blâmer; étant sans cesse harcellés, & comme aiguillonnés, ils se seront enfin souvenus qu'ils sont hommes, que la force doit être repoussée par la force, & qu'il est permis de se venger des insultes; depuis combien d'années vos Soldats ne se sont-ils pas imaginés que tout leur étoit permis dans ce Royaume? à quels excès ne se sont-ils pas portés? quelles cruautés, quelles hostilités n'ont-ils pas exercés sur ces Peuples infortunés? tandis qu'ici on voit quelques esperances de Paix, vos Soldats donnent dans ces Pays des marques de la plus sanglante Guerre; de quelle façon ne me traite-t-on pas moi-même? ne suis-je pas depuis plusieurs années comme un esclave, privé de toute liberté, ma patrie ignore si je vis ou si je suis du nombre des morts? je

vous le répete, Visir, sans dissimulation, je ne puis blâmer les Hongrois d'avoir saisi le moment favorable de se venger de tous les mauvais traitemens qu'ils ont reçus de votre Nation. A la bonne heure, dit Hally, qu'ils usent de représailles dans la Hongrie même, ou dans son voisinage, mais qu'ils aillent jusqu'en Moldavie, qui n'est distante d'Andrinople, que de quelques journées, il y a un excès que Soliman ne pourra s'empêcher de punir. Il ne faut pas, lui repliquai-je, demander à des gens dont la seule science est de faire la Guerre, quel est le terme que le droit prescrit à leurs Conquêtes, ils ignorent les distinctions dans les mots, la dialectique ne leur est d'aucun usage, souvent même, ils ne font point de choix ; la premiere occasion est la plus favorable, & lorsqu'ils l'ont saisie, ils vont toujours sans croire qu'ils doivent s'informer du lieu & du terme. Nous nous quittâmes ensuite, & il me parut n'avoir pris aucune indisposition contre moi, nous continuâmes les jours suivans nos opérations, il s'y prêta avec autant de bonne volonté qu'auparavant.

L'Ambassadeur du Roy très-Chrétien (*a*) donna en ce même-tems une marque de sa générosité, à laquelle je fus très-sensible. On tenoit en prison à Constantinoble treize hommes presque tous jeunes, & la plûpart Gens de condition, les uns étoient Allemans, les autres Flamans : une avanture singuliere les avoit mis en cet état. L'année précedente ils s'étoient embarqués à Venise, sur la foi des passeports que la République donne tous les ans pour aller en Syrie ; un pieux motif avoit fait entreprendre à ceux-ci ce long voyage, c'étoit pour visiter la sainte Cité de Jerusalem. Sous quels présages plus heureux aux yeux des hommes pouvoient-ils partir ? mais l'évenement prouva, qu'un jugement prématuré est presque toujours faux.

Il n'y avoit que très-peu de tems que les Chevaliers de Malthe avoient fait une descente sur les Côtes de la Phœnicie (*a*), lorsque nos Pel-

(*a*) C'est le Roy de France que l'on appelle ainsi.

(*b*) Phœnix, fils d'Agenor, fut le second Roy de Sidon, & celui qui le premier fit appeller la Province dont cette Ville étoit la

lerins y arriverent, ils avoient ravagé tous les Pays d'alentour, & avoient faits plusieurs prisonniers. Les Syriens brûlans de la plus vive impatience de se venger, se jetterent sur ceux-ci, les prirent & les accuserent d'être du nombre de ces Pirates qui avoient enlevés, aux uns leurs peres, leurs fils, leurs freres, les femmes firent valoir l'injure qu'elles avoient aussi reçues, elles crioient après leurs maris; en vain ils montroient leurs passeports, en vain, les uns avec éloquence, les autres d'un ton plaintif & touchant, représentoient le droit des Gens, la foi des Traités que l'on violoit, toutes les oreilles étoient sourdes, point d'autre réponse que celle-ci: faites nous rendre nos Gens, disoient les Syriens, que les vôtres tiennent Captifs, & nous vous rendrons la liberté. Par tout le bon droit

Capitale Phœnicie de son nom Phœnix. Cette Province a étendu dans la suite ses limites depuis le fleuve Eleuthere, jusqu'à Peluse en Egypte; l'adresse des Phœniciens étoit sans égale, Lucain dit que ce sont eux qui ont inventés les caracteres & la maniere d'imprimer: Strabon dit encore qu'ils ont trouvé l'art de la Navigation, & celui de donner des Batailles sur mer.

le cede à la force lorſque l'un & l'autre ſont en concurrence, nos ſaints voyageurs en donnerent un triſte exemple, on les chargea de chaînes & ils furent conduits à Conſtantinople, & mis dans une noire priſon : tout conſpiroit contr'eux, ils étoient jeunes & d'autant plus ſuſpects. Les Bachas ne pouvoient ſe perſuader, que des hommes de leurs âges, fuſſent aſſez détachés des biens de ce monde pour courir les riſques d'un voyage auſſi périlleux, par le ſeul motif de pieté; les Turcs donnent à leur gloire & au ſoin de leur fortune le brillant de leur âge, jamais ils ne font le pélérinage de la Mecque, que quand ils ſont vieux.

Quand j'appris le ſort malheureux de mes Compatriotes, je remuai toutes ſortes de machines pour les en délivrer, je fis tout ce que je pus pour interreſſer le Bailly de Veniſe, lui repréſentant, que leur infortune ne venoit que par une trop grande confiance qu'ils avoient eu dans les paſſeports que ſa République leur avoit donné, qu'il paroiſſoit juſte, que dans cette occaſion, il fit valoir les Traités qui étoient entre ces deux

Nations, & qu'il devoit reclamer ces Prisonniers. » Tout ce que vous dites » est vrai, me répondoit-il, je les » plains, ils méritent qu'on les se- » coure, mais comment traiter avec » une Nation barbare & d'une fierté » insolente ? Quant à moi, j'étois dans une position d'affaire si criti- que, qu'il ne m'étoit pas possible de demander à la Porte leur élargisse- ment; je ne pouvois que leur donner des petits secours pour les besoins de la vie, & je le faisois autant que mes facultés me le permettoient.

Jugez quelle fût ma surprise, lorsque je les vis tous entrer chez moi, après avoir négocié & m'être donné tous les mouvemens imaginables sans espoir de réussite; quel Ange bien- faisant, leur dis-je, a ouvert la porte de vos Prisons, & a rompu soudain vos fers ! c'est par les bons offices de l'Ambassadeur du Roy très-Chré- tien, me répondirent-ils, que nous avons recouvré notre liberté, & nous venons de sa part vous l'apprendre; un évenement aussi imprévu me sai- sit de joye, & j'en fis marquer toute ma reconnoissance à l'Ambassadeur. Voici comme la chose est arrivée.

M. de la Vigne (c'étoit le nom de l'Ambassadeur) dans son audience de congé pour s'en retourner en France, en baisant la main à Soliman, comme il est d'usage, lui présenta un placet, & lui demanda au nom de son Maître la liberté de ces hommes, que le zele pour leur Religion, & leur piété uniquement avoit fait ses Prisonniers. Soliman les lui accorda, & ordonna qu'on les fit sortir sur le champ de leur Prison.

Ils me dirent ensuite qu'ils vouloient au plûtôt s'en retourner dans leur Patrie; manquans de tout ce qui étoit nécessaire pour leur voyage, je le leur donnai & les fit embarquer sur le premier Vaisseau qui fit voile pour Venise.

Je fus d'autant plus surpris de cet acte de générosité de la part de M. de la Vigne, que dans les premiers tems de son arrivée à Constantinople, il avoit traversé mes négociations, & donné à toutes mes démarches la plus mauvaise tournure; son but étoit de me rendre suspect aux Bachas; il est né, disoit-il en parlant de moi, Sujet du Roy d'Espagne, & il n'est pas moins dévoué à ce Prin-

ce, qu'à l'Empereur, j'ai, leur continuoit-il, une parfaite connoiſſance de tous ſes projets, il a des Gens qu'il s'eſt affidés à force d'argent, qui lui rapportent vos plus ſécrettes délibe-rations, & parmi ces Eſpions, vous n'imagineriez pas, qu'Ebrahim (*a*) eſt ſon plus fidele. Tout ceci ſe paſſoit avant que ſon Maître conclût ſa Paix avec le Roy d'Eſpagne; la Paix étant faite & n'ayant plus d'interêts à ménager à la Porte, qui l'engageaſſent à animer cette Cour contre celle d'Eſpagne, il ſaiſit cette occaſion pour me dédommager des mauvais propos qu'il avoit tenu ſur mon compte. Voici le portrait de l'homme.

Il étoit bruſque, peu poli, & ſi grand parleur, qu'il ne pouvoit ni faire, ni diſſimuler tout ce qui lui venoit dans l'eſprit, aux riſques d'ennuyer ceux qui l'écoutoient; Ruſtan même, que tout le monde appréhendoit à cauſe de ſon ton dur & ſévere, évitoit autant qu'il le pouvoit, de converſer avec ce la Vigne, le

(*a*) Ebrahim étoit le premier interprete du Grand Seigneur; il eſt vrai comme on le verra dans la ſuite qu'il étoit aſſez attaché à Busbec pour faire naître des ſoupçons.

trouvant d'un commerce trop diffi-
cile. Lorſqu'il envoyoit ſes Inter-
prêtes chez ce Viſir, pour lui deman-
der audience, le Viſir tournant le
dos, leur ordonnoit de lui dire, qu'il
pouvoit ſe ſervir d'eux pour lui faire
ſçavoir ce qu'il déſiroit : qu'il ne s'in-
quiétât point, & que les choſes n'en
iroient que mieux pendant ſon ab-
ſence ; mais la Vigne joignant à ſes
autres défauts celui d'une méfiance
extrême, n'écoutoit gueres la réponſe
de Ruſtan, & quoiqu'il dût prévoir
qu'il ſeroit mal reçu, n'importe, il
ſe préſentoit, entroit & parloit d'un
ton ſi haut & qui déplaiſoit ſi fort
au Viſir, qu'il ne ſortoit jamais de
chez lui, ſans en avoir reçu quelques
bruſqueries. Se plaignant un jour que
l'on n'avoit pas à la Porte tous les
égards que méritoit ſon Maitre, il
en fit aux Bachas des reprophes en
ces termes : quoi donc, leur dit-il,
vous êtes aſſez vains pour imaginer
que c'eſt par vos propres forces que
vous avez pris Bude, Grand, Belle-
grade, & les autres Villes de Hon-
grie ? ceſſez d'être dans l'erreur, c'eſt
à ma Nation à qui vous êtes redeva-
bles de toutes ces Victoires, ſi nos

Roys n'avoient pas tenus en échec toutes les forces d'Espagne, non-seulement vous ne vous seriez pas rendus les maîtres de ces Villes, mais peut-être Constantinople, elle-même, n'eût-elle pût tenir contre les entreprises de Charles V. Rustan alors ne pouvant plus y tenir, se leva, & les yeux étincellans de colere, lui dit, à quel propos me cite-tu ici tes Rois & ceux d'Espagne ? ignore-tu que la puissance de mon Maître est si grande, que quand tous les Princes Chrétiens se ligueroient pour lui faire la Guerre, il les déferoit tous facilement ? sçache que rien ne résiste à la Soliman, qu'il commande à la Victoire ..... retire-toi. La Vigne sans repliquer sortit, ce fut peut-être la premiere fois de sa vie que la parole lui manqua.

Avant de reprendre la suite de mes négociations avec Hally, je vais prolonger ma digression & vous faire part de ce que j'ai appris de cette Nation, qui habite la Chersoneze Taurique. (*a*) J'avois oui dire qu'elle

(*a*) La Chesoneze Taurique est aujourd'hui la presqu'Isle de la petite Tartarie, au commencement elle appartenoit aux Génois, qui

avoit

avoit une ressemblance parfaite avec les Allemans, que le langage étoit le même, les mœurs presque égales, la phisionomie, le maintient, à s'y méprendre. Pour satisfaire ma curiosité sur ce fait, j'avois cherchez pendant long-temps & en vain, à me mettre en relation avec quelques-uns de ces Habitans, afin de vérifier au moins par leurs écrits, ce qu'il ne m'étoit pas possible dans les circonstances d'aller voir sur les lieux. Le hazard pourvut à tout ce que je désirois. La Nation en députa deux pour porter leurs plaintes à Soliman (*a*) de quelques insultes qu'ils avoient reçues de leurs Voisins; arrivés à Constantinople, on les adressa à mes Interprêtes pour les

y avoient envoyés des Colonies. En 1455 les Turcs la prirent, les Habitans de cette Isle avant que les Génois y abordassent étoient si cruels, qu'ils sacrifioient à Diane, leur seule Divinité, tous les étrangers, & en attachoient les têtes sur le toit des maisons, afin qu'étant apperçûes de loin, leurs ennemis prissent la fuite dans la crainte d'un pareil traitement.

(*a*) Soliman après avoir conquis ce Pays, se contenta d'un Tribut qu'il lui payoit tous les ans, sans rien changer dans la forme de son Gouvernement; il le prit encore sous sa protection.

servir, ceux-ci se souvinrent des désirs que j'avois marqué de connoître ces gens, ils saisirent l'occasion, & les amenerent dîner chez moi ; l'un étoit d'une grande taille, d'une noble simplicité, on l'eût pris pour un Flamand, ou pour un Hollandois ; l'autre étoit ramassé, mal-fait dans sa petite taille, le teint basanné, il ressembloit assez à un Grec, aussi en sçavoit-il parfaitement la Langue & les Usages, s'étant trouvé à porté de traiter souvent avec la Nation ; celui-ci étoit moins timide & avoit la parole plus libre que son Compagnon ; c'étoit lui qui répondoit à mes questions, & il le faisoit toujours avec beaucoup de justesse ; ce qu'il me dit de plus remarquable de sa Nation, fut son amour pour les armes, qu'il me peignit extrême ; ils sont divisés par pelotons, & n'habitent que des hameaux, leurs Villes les plus considérables sont, Mancup & Sevaris. (*a*) Pour me donner une grande idée

(*a*) Mancup & Sevaris, ne sont plus que deux Bourgs, on y voit cependant encore quelques restes de leurs fortifications. Ils sont situés l'un à côté de l'autre, dans la Tartarie Crimée sur le haut d'une montagne, aux pieds de laquelle passe la riviere de Karbata.

de la valeur de sa Nation, il m'ajouta, » que lorsque le Cham des » Tartares étoit en Guerre, ils tiroit de chez eux huit cens hommes d'Infanterie, & comme ils » naissoient tous grands Arquebusiers, ils faisoient aussi le plus ferme appuy de ses forces ; quoique » Tartares, disoit-il, plusieurs d'entre nous sont doués d'une très-grande sagesse ; les réponses courtes & précises qu'ils donnent aux » questions qu'on leurs faits sur les matieres les plus importantes, en sont » une preuve bien sensible ; c'est aussi » un proverbe parmi nous, que les » Nations de l'Europe & quelques-autres, ont leur sagesse écrite dans » des livres, mais que nous, nous la » portons dans notre poitrine, ayans » dévorés les nôtres qui la contenoient, la mettant au jour quand il » est à propos, & rendans, ainsi que » les Dieux, des oracles. Nous sommes peu polis à la vérité, fort malpropres & peu délicats sur les mêts, » la chair de cheval crue fait notre » principale nourriture, quelquesfois nous la faisons mortifier, en » la mettant sous la selle de nos che-

» vaux , & lorsqu'elle a été bien
» échauffée , & que l'écume & la
» sueur du cheval en a fait l'assai-
» sonnement, nous la mangeons com-
» me étant le plus fin de nos ragoûts
» notre Roi est servi en plats d'ar-
» gent ; une tête de cheval joue sur
» sa table le même rôle que chez
» vous le beure, on la lui sert au com-
» mencement & à la fin de son re-
» pas. «

Je vais maintenant vous rapporter beaucoup de mots de sa Langue, qui ont un singulier rapport avec ceux de la Langue Allemande, elle n'a de différent que ces deux syllabes, *tho*, ou *thé*, qu'il mettoit devant tous les mots qu'il prononçoit, peut-être est-ce un défaut qui ne venoit que de son peu de mémoire. (*a*)

Je passe à l'origne de ces Peuples, qui nous donnera des connoissances

(*a*) Dans cet endroit Busbec pour faire voir le rapport que la langue de cet insulaire avoit avec la sienne, rapporte un grand nombre de mots dont j'ai crû devoir épargner l'ennui au Lecteur, cette nomenclature ne m'a pas paru assez interessante pour que je crû être dans le cas des reproches sur la liberté que je prends en la retranchant de ma traduction.

plus curieuses, je ne peux cependant, sur ce que j'en ai appris, décider s'ils sont (*a*) Goths, ou (*b*) Saxons ; s'ils sont Saxons, il y auroit lieu de croire

(*a*) Les Goths sont d'anciens Peuples de la Germanie, qui habitoient le long de la mer Baltique ; on ne sçait pas au juste leur orihine. Ces Peuples ont toujours été très belliqueux ; après avoir conquis la Dacie & la Sarmatie, ils se sont partagés en deux bandes, ceux qui habitoient la partie orientale au-delà du Boristene, vers le Pont Euxin, se sont appellés Ostrogoths, & il est plus à croire que c'est une partie de ceux-ci qui se sont emparés de la Chersoneze ; les autres qui étoient à la partie Occidentale vers le fleuve Tibiscus, se sont appellés Visigoths Ataulphe est le premier qui ait gouverné ceux-ci en qualité de Roy. Son Royaume contenoit la Gaule Narbonoise, aujourd'hui appellé Languedoc : Théodoric associé à l'Empire par Zenon, établit en Italie celui des Ostrogoths. Voyez Jornandes, & le Pere Mainbourg, histoire de l'Aria.

(*b*) Les Saxons ont pris leur nom de la Saxe, Pays d'Allemagne ; ils étoient autrefois grands écumeurs de mer, & de la derniere cruauté ; l'Idolatrie étoit leur religion, ils immoloient à leurs Dieux tous les Prisonniers qu'ils faisoient. Ils s'adonnoient encore aux Sortiléges, & à la Divination qu'ils exerçoient par le vol des oiseaux, & par le hennissement des chevaux.

Les Saxons sont plus forts & plus robustes que ne sont les autres Peuples d'Allemagne,

qu'ils sont venus habiter ce Pays du tems de Charlemagne, qui dispersa les Saxons dans toutes les parties, pour ainsi dire, de l'Univers, la preuve de ma conjecture sont toutes les Villes de Transilvanie qui sont habitées par des Saxons d'origine, & peut-être que Charlemagne aura fait passer dans des Pays plus lointains que ne sont ces Villes, ceux qui étoient les plus indomptables, ils seront arrivés jusques dans la Chersonese ; à cette raison, j'ajoute la Religion Catholique qu'ils ont toujours professé.

S'ils sont Goths, c'est que cette Nation ayant autrefois habité ces Régions qui sont voisines des Getes, & étant très-belliqueuse, elle aura poussé ses Conquêtes jusques dans la Chersonese, mais je ne vois dans ce cas également, que des conjectures, & rien d'assez positif pour porter un jugement certain. Voilà tout ce que j'ai appris de la Chersonese.

(*a*) Voici ce que m'a dit un cer-

naturellement ils aiment les armes ; il est beaucoup parlé des conquêtes qu'ils ont faites dans l'histoire de la Grande Bretagne.

(*a*) Le royaume de Cataye est un des cinq de la Tartarie en Asie, ces Peuples sont plus

tain Turc vagabond, du Royaume de Cataye & de la Ville capitale. Cet homme étoit de ceux, qui par un motif de pieté, parcourent les Pays les plus éloignés, & n'honorent Dieu que sur les montagnes, ou sur des éminences, ou dans des lieux vastes & déserts. Celui-ci avoit voyagé presque dans tout l'Orient, & s'étant associé avec des Portugais Marchands, qui alloient en Caravane en Cataye, il y étoit allé aussi. Il me dit, qu'ils passerent par des routes peu pratiquées, à cause du grand nombre de voleurs qui sont dans ces Pays. Lorsqu'ils eurent quitté les Confins de la Perse, ils trouverent deux ou trois Villes, qu'il me dit que l'on appel-

civilisés que ceux des quatre autres; le royaume de Zugatay y est joint aujourd'hui, & c'est ce qui forme l'Empire du Grand *Cham*. La demeure ordinaire de ce Prince est suivant les relations les plus modernes, *Cambaiu*, les Auteurs de ces relations disent que c'est la plus riche & la plus belle Ville du monde.

Des Villes connuës par la Carte de ce royaume, que Witsen Hollandois a donné en 1690, & dont tous les bons Géographes font grand cas, il n'y a que Samercanda, qu'il appelle *Samarcand*, les deux autres ne sont point dessus; elles sont sans doute détruites.

ſoit *Sammercanda*, *Borchara* & *Taſchan*, ils entrerent enſuite dans de grands deſerts, dont une partie eſt habitée par des Peuples féroces & tout-à-fait incapables d'aucune ſocieté, même entr'eux, & certains Cantons par d'autres Peuples un peu plus fociables, mais les uns & les autres ſont également dépourvûs de vivres. Si les voyageurs n'avoient la précaution d'en charger grand nombre de chameaux, ils coureroient les riſques d'en manquer à chaque inſtant.

Enfin, après pluſieurs mois de marche, ayant couru mille dangers, ils arriverent aux portes du Royaume, (*a*) où le Roi tient une forte Garniſon. Là on interroge les Marchands ſur ce qu'ils portent, d'où ils viennent, & en quel nombre ils ſont. Dès que cette Garniſon eſt informée de ce qu'elle veut ſçavoir, elle en donne avis la nuit ſuivante à la Sentinelle de

(*a*) Le Royaume de Zagatay n'étoit pas encore joint à celui de Cataye lorſque Busbec écrivoit cette Lettre, où il ſe contrediroit, ſon Voyageur avoit paſſé par Samercanda & par les autres Villes, & n'étoit pas encore arrivé en Cataye, tandis que ces Villes ſont de ce royaume, ou ce ſeroit Witſen qui ſe tromperoit.

de la plus proche Garnison, par un fallot qu'elle allume sur une hauteur; celle-ci donne le même signal dans l'instant à la Sentinelle suivante, ainsi, comme de bouche en bouche, l'arrivée de tous les Etrangers parvient au Roi dans quelques heures, tandis que le Courier le plus diligent ne pourroit le faire que dans plusieurs jours. Le Roi avec la même promptitude, & par la même voye, répond ce qu'il juge à propos; un certain signal, signifie qu'on laisse entrer, un autre, que l'on fasse attendre, un autre, que l'on refuse l'entrée.

Si l'entrée est permise, ils marchent sous la conduite de certains Officiers, & logent dans des hôtelleries éloignées de distance égale les unes des autres, dans lesquels ils trouvent à juste prix tout ce qui est nécessaire pour la vie; arrivés à Mancup, il faut faire une déclaration bien exacte des Marchandises que l'on apporte, ensuite on va faire sa cour au Roi, & lui donner des présens tels qu'on le juge à propos. Il achete ce qu'il lui plaît, & fixe un prix pour tout le reste qu'il n'est pas permis d'excéder; il indique

ensuite un jour dans lequel on expose en vente toutes les Marchandises nouvellement arrivées; le commerce se fait en échange, ou en espece; & dès que les Marchands ont vendu ce qu'ils avoient apportés, on leur donne leur audience de congés; les mêmes Officiers, sous la conduite desquels ils étoient arrivés, les reconduisent, & on les fait loger dans les mêmes hôtelleries; ces Peuples ont des préjugés si désavantageux sur les moeurs des Etrangers, qu'ils souffrent le moins qu'ils peuvent, qu'ils restent parmi eux de peur de contracter quelques-uns de leurs vices.

Ils ont tous l'esprit vif & pénétrant, & ont de la douceur dans le caractere: ils se gouvernent dans une grande politique; leur Religion differe également du Christianisme, du Judaïsme & du Mahométisme; aux cérémonies près cependant, elle a plus de rapport avec celle des Juifs, qu'avec les deux autres. Ils ont depuis bien des siecles (a) l'usage de l'im-

(a) Artelius & Ferrari fixent le tems dans lequel l'Imprimerie a commencé d'être en usage dans ce Pays, à l'année 1160, ou environ.

pression, ce qu'on voit par quelques-uns de leurs livres qui sont fort anciens, leur papier est de soye, & si fin, que l'on ne peut l'imprimer que d'un côté.

Le Commerce le plus considérable que l'on y fait est le Musc (*a*) que l'on y trouve en grande quantité ; ce qu'on peut leur porter de plus précieux, ce sont des Lions. Voilà tout ce que j'ai appris du Royaume de Cataye ; & comme je n'ai que ce vagabond Turc pour garant de ce que je viens de vous en raconter, je ne vous donne pas cette relation comme bien certaine. Je lui demandai ensuite, s'il n'avoit point rapporté

(*a*) Le Musc est une matiere odorante, composée de sang bilieux qui se fermente, se corrompt, & s'attache à une vessie grosse comme un œuf de poule, placé à côté des parties génitales d'un animal que l'on nomme Gazelle. Sa figure & sa couleur sont celles d'une Biche, son poil est long comme le doigt, & formé en spirale, il habite les forêts ; on en trouve beaucoup en Asie, dans les royaumes de Bantan & de Tunquin.

* Le Musc fortifie le cœur & le cerveau, il rétablit les forces abbatuës par trop de fatigues, il résiste au venin, il chasse les vents, il est excellent pour la surdité, étant mis avec du coton dans l'oreille.

de ces Pays si éloignés quelques plantes rares, ou quelques fruits, ou quelques pierres; rien me dit-il, si ce n'est cette petite racine que je porte toujours avec moi, pour m'en servir dans un besoin pressant. Quel est donc l'usage que vous en faites; lui repliqu'ai-je? lorsque je me trouve foible, me répondit-il, & transi de froid, j'en mache un petit morceau: sur le champ je suis réchauffé, & je recouvre mes forces. C'étoit du napel. (*a*)

C'est assez faire digression; je reviens à nos Prisonniers de l'affaire de Gerbes, la renommée vous a appris que j'en avois délivré trois, Sande, qui commendoit les Espagnols, Laive & Requezene, qui commandoient les

(*a*) Le Napel est une plante qui pousse plusieurs tiges à la hauteur de trois pieds, elles sont rondes, mal-aisées à rompre, & pleines de moelle, garnies de feuilles larges & bien découpées. Ses fleurs sont bleues, son fruit est plusieurs graines noires, & dont la peau est chagrinée. Sa racine ressemble assez à un navet. M. Lemery dit que c'est un grand poison, & que c'étoit avec quoi les anciens empoisonnoient leurs flèches, lorsqu'ils alloient à la guerre. Cette plante croit sur des montagnes.

Flottes de Naples & de Sicile ; en deux mots je vais vous apprendre comment j'y réussis.

(*a*) La Paix conclue entre la France & l'Espagne, depuis l'évenement de Gerbes, ne donnoit pas peu d'inquiétude aux Turcs ; ils sentoient combien elle alloit leur être nuisible, n'étans entrés pour rien dans le Traité qui en avoit été conclu & signé. Soliman qui avoit fort bien reçu la Vigne, Ambassadeur du Roi de France,

(*a*) Ce ne fut que par jalousie des conquêtes d'Henry II. & à cause des secours qu'il avoit donné aux Princes de l'Empire, qui le nommerent leur Protecteur & le Restaurateur de la liberté Germanique, que l'Empereur Charles V. & Philipe son fils, Roy d'Espagne, lui firent successivement la guerre ; après plusieurs Campagnes dans lesquelles Philipe perdit beaucoup de terrain, il se ligua avec les Anglois, qui lui donnerent trente mille hommes ; il vint ensuite en Picardie, & fit ses premieres Campagnes très heureusement. Les François perdirent la bataille de S. Quentin, ils furent encore batus à la journée de Graveline ; les Campagnes suivantes, Henry II. répara ces infortunes, il prit Calais, Thionville, & repoussa si loin ses ennemis, qu'il força Philipe à lui demander la paix, qui fut conclue à Cateau-Cambresis, le 3 Avril 1559. C'est de ce Traité dont parle Busbec.

& qui avoit acquiescé à tout ce qu'il lui avoit demandé, s'étoit flaté, que par reconnoissauce, Henry ne continuant pas de faire la Guerre à l'Espagne, auroit au moins assuré par son Traité, l'Isle de Gerbes aux Tripolitains, avec les autres Places que les Turcs avoient prises; mais se voyant oublié, il ne pensa plus en dissimulant le chagrin qu'il en ressentit, qu'à chercher les moyens de se venger; il écrivit cependant à Henry, & lui fit ce compliment en peu de mots: » J'ai appris que vous aviez fait » votre Paix avec Philippe, j'en suis » charmé, mais que rien ne vous fasse » oublier, qu'il n'est pas moins diffi- » cile, que des anciens ennemis de- » viennent des amis sinceres, qu'il » l'est, que des anciens amis devien- » nent des ennemis irréconciliables. « Ceci étoit plein de politique, Henry y fut trompé; il se laissa engager par l'Espagne à demander ces trois Prisonniers; & le refus qu'en reçut Salviat, Gentilhomme François, son Ambassadeur pour cette affaire, lui appris sans doute, que l'on sçavoit aussi-bien dissimuler à la Porte, que dans les Cours de l'Europe.

Henry dissimula à son tour le ressentiment qu'il eut du peu de succès de la négociation de son Envoyé, & ne fit plus aucunes démarches pour ravoir ces trois Captifs ; leur sort sembloit désespéré, qui pourra obtenir leur liberté, disoit-on avec surprise, puisque Soliman l'a refusée à l'Ambassadeur du Roi de France, qui est un des plus anciens ami de la Nation ? Enfin, un jour en raisonnant avec un de mes amis, sur cette malheureuse affaire, Ebrahim se lâcha & me dit, que si je les eusse démandé, il étoit persuadé qu'on ne me les auroit pas refusé ; je lui avois déja oui-dire, à cette occasion, quelque chose d'approchant ; mais dans l'incertitude où j'étois de la conclusion de notre Paix, je ne fis nulle attention à son propos ; j'étois trop occupé des affaires de mon Maître, & ma position étoit trop critique pour hasarder cette démarche ; j'aurois encore appréhendé que mes sollicitations n'eussent été nuisibles à celles de Salviat ; mais cet Ambassadeur étant parti, & Ebrahim persistant à me dire, qu'il dépendoit de moi de délivrer ces Prisonniers de leur misere, je ne pu

lui refuser une oreille attentive : il m'en proposa les moyens, je les acceptai, mais je le priai de faire une sérieuse attention à la démarche que j'allois faire, avant de m'y engager ; il m'assura de nouveau, & si positivement de la réussite, que dans l'instant, j'écrivis à Sande ; il ignoroit encore le peu de succès qu'avoit eu la négociation de Salviat, celui-ci étoit partit sans avoir voulu le lui apprendre, & personne ne vouloit se charger de la Commission ; Sande avoit mis ses dernieres esperances dans la protection que le Roi de France lui accordoit, il s'étoit épuisé à faire de riches présens aux Pachas, pour se les rendre plus favorables ; & il est hors de doute qu'il ne fût mort sur l'heure de chagrin, étant d'un caractere vif & bouillant, s'il eût appris que ses présens & les sollicitations de Salviat eussent été sans succès ; je pris pour lors sur moi de l'instruire de tout, trouvant dans la conversation que j'avois eu avec Ebrahim, de quoi ranimer ses esperances ; j'écrivis ensuite à Ferdinand, & après lui avoir rendu un compte exact de tout ce qui s'étoit passé à ce sujet, je le

priai de vouloir bien demander ces Prisonniers à Soliman, & de lui offrir en échange quarante Turcs; il le fit, & c'a été, comme vous l'avez sçu, avec le plus heureux succès: les trois Prisonniers furent mis en liberté, je dois cependant vous dire, que Soliman consulta le Mufti sur l'affaire, avant d'ordonner qu'on ouvrit la prison; on n'est guéres dans l'usage parmi cette Nation d'échanger les Prisonniers, aussi le Mufti répondit, qu'il n'y avoit rien de décidé sur cette matiere, qu'un de leurs Auteurs approuvoit l'échange, & que l'autre le défendoit; la circonstance étoit favorable pour nous, & Soliman suivi le sentiment le plus doux.

Il me reste à vous apprendre la fin de l'histoire de Bajazet, & que vous attendez, à ce que je crois, avec impatience; j'imagine qu'il est inutile de vous remettre sous les yeux, comment il arriva en Perse, comme il fut accueilli de l'Empereur, l'intimité apparente dans laquelle ils vécurent pendant quelque tems, leurs projets d'alliance, & enfin, comment ce malheureux Prince fut trahi: vous vous souvenez que nous l'avons laissé

dans une noire prison, & chargé de fers.

Dès que Sagthamas se fut assuré de sa personne, il dépêcha plusieurs Couriers à Soliman pour le lui apprendre, il lui envoya même un Seigneur de sa Cour, avec le titre d'Ambassadeur qui joignit à ces heureuses nouvelles, des présens d'un travail très-recherché; c'étoient des tapis de Syrie & de Perse, un livre d'Alcoran, & des animaux de differentes especes & très rares; parmi eux, il y en avoit un que l'on disoit être une Fourmi des Indes, elle étoit grosse comme un petit Chien & comme lui, elle mordoit. On rendit de grands honneurs à la Porte à cet Ambassadeur, tous les Bachas le traiterent avec magnificence. On disoit, que le seul sujet de son Ambassade, étoit de négocier la réconciliation de Bajazet avec son pere. (*a*)

Mais dans le vrai, peut-on appel-

(*a*) L'Auteur fait ici une longue digression pour raconter une histoire qui n'a nul rapport avec celle de Bajazet, & qui par elle-même est très peu interessante; des personnes éclairées & pleines de goût m'ont conseillé de la supprimer, & je l'ai fait.

ler négociation, la conduite que tint l'Empereur de Perse ? tout porte à croire que ses envoyés & cet Ambassadeur, n'avoient d'autre commission, que de pénétrer & s'assurer des sentimens de Soliman; le timide Persan s'imaginoit se trouver dans une position qui lui donnoit sujet de craindre pour lui-même, & agissant ainsi sans bonne foi dans la grace qu'il feignoit de solliciter pour Bajazet, qui doute qu'il fut autant charmé de trouver Soliman inexorable, qu'il fut fâché de le voir persister à demander son fils vivant? il appréhendoit, remettant ce Prince à Soliman, que quelques évenemens ne le conduisissent plutôt au trône, qu'au supplice; il sçavoit qu'il avoit un parti considérable, que Soliman craignant une révolution dans tout son Empire, differeroit peut-être à le faire mourir, que dans cet interval, Selim ou lui-même, pourroient par leurs morts lui laisser l'Empire libre ; & que n'auroit-il pas eu à appréhender d'un Prince belliqueux, & autant entreprenant que l'étoit Bajazet ? il sentoit que sa perfidie méritoit la plus sanglante vengeance. Ainsi, sous les plus spécieux

prétextes, il s'est toujours défendu de le rendre.

Soliman, par des motifs bien différens, persistoit à demander Bajazet, il avoit juré sa perte & il vouloit le voir expirer sous ses yeux, tantôt il écrivoit des lettres au Persan pleines de caresses, lui rappellant en termes doux & persuasifs le Traité d'alliance qu'ils avoient fait; dans lequel ils s'étoient réciproquement juré, que leurs amis & leurs ennemis seroient entr'eux deux communs; tantôt, il tâchoit de l'intimider, en le menaçant de lui déclarer la Guerre; voyant enfin Sagthamas recourir toujours dans ses réponses aux prétextes d'une réconciliation, qu'il sentoit bien que ce Prince ne désiroit pas sincerement, il prit le parti de la Guerre, & en fit tous les préparatifs; on fortifia toutes les Places frontieres de la Perse, on y mit de bonnes Garnisons, on couvrit ensuite de Troupes les bords de l'Euphrate, on rempli la Mésopotamie de ces braves Soldats Prétoriens qui s'étoient déja signalés dans la Victoire qu'ils remporterent sur Bajazet, à la journée d'Ancyre; & afin de plus intimider le Persan, il donna le com-

mandement de ces Troupes à Mehemet, troisiéme Visir, & au Beglerbey de Grece ; l'un & l'autre avoient une si grande réputation dans les armes, qu'au seul bruit de leurs noms, ils jettoient par tout la frayeur; les circonstances étoient trop critiques pour exposer Selim à commander cette Armée, Soliman lui ordonna de se retirer dans son Gouvernement, & il y alla.

Imaginez de quelle importance Soliman jugeoit qu'étoit cette affaire ; malgré ce grand nombre de Soldats à qui il fit prendre les armes, il envoya encore successivement plusieurs Bachas, pour engager les Georgiens (*a*) dans cette Guerre ; aussi ne puis-je bien vous exprimer sa colere contre ces Peuples qui ne répondirent pas à ses desseins ; ils dirent qu'ils étoient trop prudens pour oser, avec aussi peu de forces qu'ils en avoient, attaquer l'Empereur des Perses, mais que si Soliman venoit en personne à la tête d'une nombreuse armée, pour lors ils se joindroient à ses étendarts,

(*a*) La Georgie est placée entre la mer Caspienne & le Pont.

& combatteroient pour lui. Il convia encore dans cette guerre beaucoup d'autres Peuples, & il ne manquoit pas de leur faire dire qu'il alloit lui-même partir, & se rendre (*a*) à Alep, qu'il indiquoit comme le quartier d'assemblée; Alep est très voisine de la Perse, il tâchoit par-là de leur donner plus de confiance par le peu de chemin qu'ils avoient à faire pour

(*a*) Alep en Syrie est située entre Alexandrette & l'Euphrate, & bâtie sur quatre Colines; son circuit est de deux lieuës environ. Les murailles des maisons y sont revêtuës de marbre; cette Ville est très marchande; on y voit des François, des Hollandois, des Italiens, & beaucoup d'Anglois. Les Jésuites, les Capucins, & les Carmes Déchaussez y ont des Couvens. On voit dans une Mosquée une pierre fort curieuse, c'est la figure d'un Calice & d'une Hostie au-dessus de la Coulpe, avec un Croissant qui couvre l'Hostie sur laquelle ces figures sont marquées; on a crû fort long-tems que c'étoient des pieces rapportées & incrustées avec art, mais ayant examiné la chose de plus près, on a vû que tout y est naturel; les Camelots, les Etoffes de Soye, & les Maroquins font le grand commerce de cette Ville.

Busbec dit qu'elle est bâtie sur l'Euphrate, mais suivant les relations modernes, elle en est éloignée de quatre lieuës, & la riviere qui passe sous les murs s'appelle la *Coic*, il est vrai qu'elle va se décharger dans ce fleuve.

commencer leurs conquêtes ; il espéroit encore que ce bruit se répandroit jusqu'en Perse, & que Sagthamas qui avoit déja éprouvé la force des armes, en seroit si fort intimidé, qu'il prévïendroit les suites de ce grand appareil de guerre, en lui rendant son fils.

Mais la mauvaise disposition dans laquelle on voyoit l'esprit des Troupes, l'éloignement qu'elles avoient pour entreprendre cette guerre, mettoit un obstacle aux desseins de Soliman, qu'il n'étoit pas facile de vaincre ; il n'y avoit pas un Soldat qui ne regardât cette entreprise comme un excès contre l'humanité ; presque toute l'Infanterie quitta ses Drapeaux, un grand nombre sur-tout de la Cavalerie abandonna le Camp sans l'aveu du Commandant, & osa revenir même dans Constantinople, & ils firent voir d'une façon à ne laisser aucun doute, qu'ils persévéroient dans leur premiere façon de penser; il sembloit que leurs gestes & leur discours mêlés de menaces, de regrets entrecoupés de soupirs pour l'infortuné de Bajazet, donnoient à augurer que dans un affaire dont l'évenement paroî-

troit douteux, ils tourneroient leurs armes contre Soliman lui-même.

Dans cet état donc où se trouvoient les choses, Soliman abandonna le dessein qu'il avoit formé de ravoir son fils vivant, & se détermina à le faire étrangler dans la prison où il étoit enfermé : mais d'agir dans cette exécution avec certaines précautions colorées qui pûssent mettre le Persan à couvert d'une vengeance qu'un jour la Maison Ottomane pourroit demander à ce Prince, d'une trahison aussi noire qu'étoit la sienne. Les dernieres Lettres que Soliman en avoit reçû ne lui laissoient aucun doute sur le désir qu'il avoit que Bajazet mourut, il lui marquoit dans des termes très forts son étonnement, de la négligence avec laquelle il agissoit dans une affaire d'une aussi grande importance; qu'il lui avoit envoyé plusieurs fois des Ambassadeurs, des Seigneurs de sa Cour du premier rang, avec lesquels il auroit pû agir avec confiance; qu'il avoit lieu de penser que cette affaire lui tenoit peu à cœur, puisqu'il s'étoit contenté de lui écrire seulement des Lettres, & de lui envoyer quelques

Couriers;

Couriers ; que cependant quelque ſort qu'il lui plût de faire à Bajazet, il le prioit de ſe ſouvenir que ſon arrivée à ſa Cour lui avoit cauſé de grandes dépenſes, qu'il lui en avoit beaucoup coûté pour parvenir à ſe ſaiſir de lui, & qu'il étoit juſte qu'il lui tint compte de tous ces frais. Soliman pour lors ſentit que l'argent décideroit de la réuſſite de ſon projet; le parti lui parut bien plus avantageux que celui de la guerre, dans laquelle ſon grand âge autant que la mauvaiſe diſpoſition de ſes Troupes, ne lui promettoient pas un ſuccès heureux. Sans differer Soliman nomma Aſſan Aga, l'un des Grands Maitres de ſa Garde-Robe, Ambaſſadeur à la Cour de Perſe, & lui donna pour adjoint le Bacha de Morach, homme de mérite, & plein d'expérience que ſon grand âge lui avoit acquiſe. Les pouvoirs d'Aſſan furent très étendus, Soliman le déſigna par préference au Bacha, pour être l'exécuteur de ſes ordres ſur la vie de l'infortuné Bajazet, parce qu'il avoit été élevé avec ce Prince dès ſa plus tendre jeuneſſe.

Ainſi dès que les inſtructions de l'Ambaſſade furent réſolues, auſſi-tôt

Aſſan & le Bacha partirent; on étoit pour lors au milieu de l'hyver; mais ils firent tant de diligence que leur voyage ne souffrit point de retardement de la rigueur de la ſaiſon. Il leur mourut cependant quelques Domeſtiques dans la route; arrivés à *Casbin* (a), ils demanderent d'abord qu'il leur fut permis de voir Bajazet, on le leur accorda; & étans de retour ici, ils ont dit qu'ils le trouverent méconnoiſſable, l'incertitude de ſon ſort, la trahiſon du Perſan, jointe à l'air de la Priſon, & à toutes les miſeres qui en ſont inſéparables, l'avoient jetté dans une langueur qui l'avoit entierement défiguré; ſon viſage étoit décharné, ſa barbe, ſes cheveux extrêmement longs, repréſentoient un autre homme; Aſſan cependant dit qu'il l'avoit reconnu à cet air noble, qu'une ſituation encore plus hu-

(a) Casbin ou Caſwin en Perſe, dans la Province d'Airak, eſt ſituée au pied d'une montagne, c'eſt de toutes les Villes de Perſe la plus peuplée après Iſpaham, c'eſt auſſi la plus marchande. On y voit pour cette raiſon des hommes de toutes les Nations. Son circuit eſt de deux lieuës environ. Voyez Pontier, Cabinet des Grands.

miliante n'auroit peut-être pû effacer de dessus son visage.

Assan après avoir vû Bajazet, demanda d'être admis à l'Audience du Persan; il se présenta, & dit qu'en qualité d'Ambassadeur de Soliman, il venoit de sa part le saluer, & lui offrir le remboursement des dépenses que Bajazet lui avoit occasionnées, & que son Maître y joignoit des présens qu'il ne dédaigna pas de recevoir: dans sa Harangue il s'étendit beaucoup sur les bons offices que les Turcs avoient rendus aux Perses dans les commencemens de l'établissement de leur Empire. C'étoit sans doute pour faire sentir au Sophi que Soliman avoit dû attendre de sa part à titre de reconnoissance qu'il ne seconda pas Bajazet dans ses entreprises; enfin la Harangue finie, Assan demanda à revoir une seconde fois le Prisonnier, on le lui permit encore; d'un pas précipité, il courut à la Prison, & c'étoit pour terminer la triste carriere du plus malheureux de tous les Princes. Il arrive: d'un ton barbare, il prononce son Arrêt de mort, Bajazet sans émotion accepte le Lacet, & demande pour toute grace de voir

ses enfans, enfermés dans une autre Prison, & de leur donner pour dernier gage de sa tendresse, un seul baiser. Mais ce fut en vain, le cœur d'Assan ne connoissoit point de tels sentimens, il demeura sourd aux prieres de Bajazet; il faut, lui répondit-il, faire le plus pressé, & inhumainement il l'étrangla. Ainsi finit Bajazet; des projets trop légerement conçûs, le conduisirent au danger qu'il vouloit éviter. Ses quatre fils eurent le même sort, le plus jeune de tous, duquel je vous ai dit que Soliman avoit pris soin, & qu'il avoit fait venir à Burse, ne fut pas épargné non plus, mais sa mort est plus remarquable que celle de ses freres, par la cruauté inoüie avec laquelle son Bourreau la lui a donné; je vais en deux mots vous en faire l'histoire.

Dès que Soliman eut appris que Bajazet n'étoit plus du nombre des vivans, il ordonna à celui de ses Eunuques, en qui il avoit plus de confiance, de partir pour Burse, & d'étrangler ce pauvre enfant; l'Eunuque d'un cœur sensible, reçu cet ordre avec chagrin; il obéit cependant,

mais il prit avec lui pour exécuter cet Arrêt, un de ceux qui gardent les portes du Sérail, qu'il connoissoit pour être endurcis dans les plus grands crimes ; tous deux ils partent, arrivent à Burse, & vont ensemble à la maison où étoit cet enfant : le Portier entre ; l'Eunuque se tint à la porte ; il trouva cet enfant dans son berceau, & pendant qu'il se préparoit à lui mettre la funeste corde au col, cette innocente victime, d'un air riant lui tendit les bras, & fit de foibles efforts pour l'embrasser ; la barbarie du Portier disparut à un spectacle si touchant, son cœur s'attendrit, il tomba évanoui : mais l'Eunuque impatient de son retour, entra, vit le Portier étendu sur le carreau, & lui qui par un sentiment d'humanité avoit eu horreur de souiller ses mains dans le sang de ce jeune Prince, lui-même devint dans l'instant plus barbare & plus féroce, que cet homme accoutumé aux crimes les plus noirs ; l'enfant lui donna les mêmes marques de tendresses, il y fut insensible, il l'étouffa. La seule crainte de déplaire à son Maître, & d'encourir sa disgrace, subitement changerent

ses sentimens, lui gâterent le cœur . . . tels sont les hommes.

On vit assez par ce trait combien Soliman étoit irrité contre Bajazet, puisqu'il fit rejaillir sa vengeance jusque sur son fils, innocent des crimes, dont il étoit accusé ; mais il sçavoit trouver une excuse d'un si grand excès, dans l'opinion du Public: tous les Mahométans, pour ainsi dire, croient, que de quelque façon que les choses soient disposées, & de quelque nature qu'elles soient, elle sont toujours déterminées par un ordre expresse de Dieu, si elles ont une bonne issue. Aussi avoit-il differé à faire mourir cet enfant, jusqu'à ce qu'il fût certain de l'évenement qu'auroient les entreprises de Bajazet: si elles eussent eu un heureux succès, la mort de son fils auroit été, suivant l'opinion vulgaire, la marque la plus sensible d'une opposition téméraire aux ordres de la volonté suprême; mais les projets du pere ayant échoués, lui-même étant mort, tous disoient, que ce seroit un crime de faire grace aux fils. Un mauvais arbre ne peut porter de bon fruit.

C'est porter les choses au dernier

excès, direz-vous : cependant l'opinion est générale dans toute la Nation, & je me souviens que j'eus à ce sujet, lorsque j'étois dans ces Isles dont je vous ai parlé, une forte dispute avec mon Chiaou; étant un jour en mer dans ma petite Chalouppe, le vent nous devint si contraire, que malgré tous nos efforts, nous ne pûmes aborder à terre pour aller dîner; heureusement nous échouames au bord d'un Prez, dans lequel nous descendîmes, beaucoup d'autres Barques dans lesqelles il s'y trouva plusieurs Turcs, eurent le même sort que nous; & ce fut-là tout notre malheur, nous n'en dînames pas moins; à tout évenement, je portois toujours avec moi quelques viandes cuites & du vin dans mes cantines; monChiaou & mon Interprête mangerent avec moi, je fis mettre le couvert sur l'herbe; & au milieu du repas, la conversation étant tombé sur Bajazet, le Chiaou commença par en parler en de très-mauvais termes; il disoit qu'il avoit commis un très-grand crime en prenant les armes contre son frere; je lui répondis, que je croyois au contraire, qu'il étoit fort à plain-

dre, de s'être trouvé dans la dure né-cessité de prendre les armes pour dé-fendre sa vie : cette raison ne fut d'au-cun poids dans l'esprit du Chiaou, & il l'a refuta, mais par une autre qui me parut bien plus mauvaise. Quoi donc, lui repliquai-je, vous faites un crime à ce Prince d'une action que vous louez dans un autre? Selim, pere de Soliman, n'a-t-il pas pris les ar-mes contre le grez de son pere? ne lui a-t-il pas fait la Guerre, ne s'est-il pas emparé de l'Empire par le plus affreux parricide? Bajazet est-il tom-bé dans le même cas? non, dit le Chiaou, mais l'évenement nous a fait assez voir, que Selim n'agissoit que par l'inspiration de Dieu, & que tout ce qu'il a fait étoit ordonné dans les décrets éternels. Si cela est ainsi, lui dis-je, quelque mauvaise action que l'on entreprenne, vous direz qu'elle est bonne si elle réussit; vous l'attri-burez à la volonté de Dieu, & par-là, vous ferez Dieu auteur du mal comme du bien; enfin nous disputâ-mes long-tems sur cette matiere, dé-fendant chacun notre sentiment avec vivacité, & l'appuyant de différens passages de l'ancien Testament; le

Turc ne manqua pas de me citer ceux-ci : *Nunquid poteſt vas dicere figulo, cur me ita finxiſti ? Indurabo cor Pharaonis. Jacob dilexi, Eſau odio habui.* » Le vaſe peut-il dire au potier, pourquoi m'avez-vous fait ainſi. J'endurcirai le cœur de Pharaon &c. « Nous en citâmes l'un & l'autre beaucoup d'autres, à meſure qu'ils nous venoient dans l'eſprit.

Après que nous eumes dîné, le Chiaou alla joindre les autres Turcs, qui comme nous, étoient deſcendus dans le Prez, & qui s'étant mis aſſez proches de nous, avoient été extrêmement attentifs à notre diſpute ; dès qu'il les eut abordé, ils firent un cercle & le mirent au milieu d'eux, & je vis qu'il leur parla d'un air aſſez ſérieux ; l'heure de midy arriva pendant qu'il perroroit encore : pour lors, il ſe tut, & s'étant tous rangés en haye, ſuivant leur uſage, ils firent leur priere. Je brulois d'impatience de voir de retour le Chiaou, pour lui demander le ſujet ſur lequel il avoit fait un ſi long diſcours à ces Turcs. J'appréhendois qu'il n'eût donné une mauvaiſe tournure à ce

que j'avois dit, quoique je lui connusse assez de probité ; mais cette Nation est si fort attachée aux préjugés de sa Religion, qu'elle prend, pour l'ordinaire, en mauvaise part tout ce que l'on objecte contre.

Le vent étoit cessé, & dès que le Chiaou m'eut rejoint, nous entrâmes dans notre Barque & nous vogâmes; mon premier soin ensuite fut de lui demander ce qu'il avoit dit à ces Turcs, il me répondit avec un sourir agréable, que ces Gens lui ayans demandé sur quoi nous avions disputé avec tant de chaleur, il leur avoit dit que c'étoit sur la prédestination, & qu'il leur avoit rapporté les passages que je lui avois cité, ce qui, m'ajoutât-il, leur a fait dire avec étonnement, qu'il falloit sans doute que vous eussiez lû nos livres, & qu'étant aussi versé dans l'Ecriture Sainte que vous le paroissez, il ne vous manquoit qu'une seule chose pour être parfait, & pour avoir droit au souverain bonheur, c'étoit de prendre le Turban ; sur cette pensée l'heure de prier est arrivée, & nous avons pris à bon augure pour vous la circonstance, d'une voix unanime nous avons

demandez à Dieu avec instance, qu'il vous inspira le désir d'être initié dans nos saints Mysteres. C'est bien flateur, lui répondis-je, & nous en restâmes-là. Je passe à des choses plus sérieuses & plus interressantes.

La nouvelle de la mort de Bajazet me fit naître de nouvelles craintes sur le succès que mes négociations me promettoient de plus en plus ; les affaires depuis la mort de Rustan avoient si fort changé de face, qu'il sembloit dé-jà que je touchois à cette Paix tant désirée, mais je craignois, que les Turcs attentifs à profiter des plus petits avantages, n'en tirassent un grand de la mort de ce Prince, qu'ils ne devinssent plus difficiles à conclure, qu'ils ne l'avoient été à traiter, qu'ils ne changeassent tout l'ordre dans lequel nous avions mis les choses, ou qu'ils n'exigeassent des conditions bien plus dures ; jusques-là, j'avois heureusement évité tous les écueils qui s'étoient rencontrés depuis que Hally avoit déterminé Soliman à penser sérieusement à finir nos affaires ; la prise de Gerbe, l'emprisonnement de Bajazet, & l'évenement du Vayvode chassé de Moldavie ; tous

ces évenemens auroient pû rendre Soliman d'un accès plus difficile & moins traitable, à tous j'y avois paru prendre peu d'interêt, j'avois enfin réussi à les leur faire envisager dans un point de vûë duquel ils ne pouvoient tirer sur moi aucun avantage; mais la mort de Bajazet, sur lequel toute la Nation avoit les yeux attachés, délivroit Soliman de ses inquiétudes; il n'avoit plus d'évenement malheureux, plus de révolutions à craindre; à cet échec, le hasard en fit naître un autre qui ne me causa pas moins d'allarmes; dans un instant je vous en rendrai compte.

Hally fut le premier qui me fit part du sort que Bajazet avoit eu, & le Domestique qu'il m'envoya pour me l'apprendre, me dit de sa part, que la nouvelle étant certaine, je devois sortir de cette confiance que les différens stratagêmes de ce Prince m'avoient inspirés; que je fisse une sérieuse attention, avec quelle grace le Sophi de Perse s'étoit prêté à tout ce que Soliman avoit désiré, & qu'il lui étoit bien plus facile de renouveller une ancienne amitié avec un Prince qui professoit sa même Religion, que

d'en former une nouvelle avec un autre qui en professoit une differente ; que le tems des subtilités, des longueurs & des détours, étoit passé, que je ne devois plus en faire usage dans les Mémoires que j'avois à présenter, qu'enfin, le seul parti qui me restoit, étoit d'accélerer autant que je pourrois la conclusion de notre Traité.

Ces nouvelles firent sur moi une impression que je ne puis bien vous rendre ; je fis cependant réflexion, que ce Domestique avoit pû me tromper ; dans ce doute j'envoyai demander à quelques-uns de mes amis, si on avoit des nouvelles certaines de la mort de Bajazet ; tous unanimement me manderent, qu'il n'étoit plus permis d'en douter ; pour lors, je sentis que la prudence & la modération devoient être mes plus fideles compagnes, je n'esperai plus trouver dans l'avenir, qui est toujours bien incertain des évenemens qui pourroient m'être plus favorables, je me bornai à conserver le terrain que j'avois gagné, & à empêcher que l'on ne changeât rien aux articles que j'avois proposé : Hally les avoit déja

examinés, il avoit même paru disposé à souscrire à ce qu'il en avoit retranché ; & ce qu'il y avoit ajouté, ne les faisant point changer de nature, rien en cela qui ne tendit à mes désirs, ses réflexions les rendoient seulement un peu obscure & susceptibles d'équivoques, en cas de contestation ; j'étois après à solliciter ce Ministre pour qu'on les rectifiât, lorsque j'appris cette nouvelle, si fâcheuse pour les interêts de mon Maître. Quel repentir ne sentis-je pas dans cet instant des démarches trop précipitées que j'avois faites ! ne comptant sur aucun évenement qui pût troubler la position heureuse de nos affaires, j'avois envoyé à Ferdinand mon projet de Paix, il l'avoit approuvé, j'avois fait plus, j'avois flaté ce Prince d'y faire insérer quelques articles qui nous seroient encore plus favorables ; & maintenant je doutois de faire agréer à Soliman, seulement mes premieres propositions.

Voici quel fut le second obstacle : quelques Seigneurs de Hongrie quitterent le parti du Vayvode de Transilvanie, pour retourner sous l'obéissance de Ferdinand, & ils y firent

en même-tems rentrer les Villes & les Places qui étoient de leurs dépendances ; présentement que rien ne m'engage à dissimuler ma pensée , je vous avoue tout le mauvais état dans lequel nos affaires étoient dans ce Royaume, & que plus nous avancions, plus le tems faisoit naître de nouvelles circonstances, qui m'apprenoient que notre sort dépendoit totalement des Turcs ; celle dans laquelle ces Seigneurs nous mirent, quoiqu'ils ne rendissent à Ferdinand que ce qu'ils lui devoient, faillit à renverser tous nos projets de Paix ; elle fournit mille raisons spécieuses aux Bachas, pour me prouver que Soliman étoit indispensablement obligé de rompre totalement avec mon Maître, & de lui faire une Guerre ouverte ; quoi donc, disoient-ils, tandis que nous sommes occupés à traiter de la Paix, on ose faire des entreprises de cette sorte ? si votre Maître la désire sincerement, m'ajoûtoient-ils, cette paix qui lui seroit si avantageuse , il faut pour l'obtenir que les choses se remettent dans l'état où elles étoient avant ces troubles. Que les rébelles ayent tel sort qu'il lui plaira de leur faire, mais

que les Places & les Villes qui leur appartiennent rentrent dans la puiſſance du Vayvode, notre Allié, & notre Tributaire.

Si Hally eût été dans de pareils ſentimens, c'en étoit fait de la paix. Je ne puis vous exprimer la peur que j'en eût, mais cet évenement ne changeât rien à ceux qu'il m'avoit juſqu'a lors montré. Dans la premiere conférence que j'eus avec lui aprés celles de ces Bachas, il me parut au contraire dans les mêmes diſpoſitions, il ne fit aucune attention à cette cataſtrophe que les autres Miniſtres m'avoient exageré; je n'échapai pas le moment, je lui propoſai d'ajoûter aux articles ſur leſquels nous étions déja d'accord, que ces Villes nous demeureroient, & il y ſouſcrivit volontiers.

Le Vayvode allarmé de cette perte, ne demeura pas cependant oiſif; il envoya à la Porte des Ambaſſadeurs qui firent retentir toute la Cour de leurs plaintes: ils crioient à haute voix, que l'on trahiſſoit leur Prince, que l'on ne cherchoit qu'à l'opprimer dans ſa jeuneſſe, afin de le rendre plus malheureux, & de lui retirer

les moyens de se venger dans un âge plus avancé ; que l'on fouloit aux pieds les loix sacrées de l'amitié, & qu'enfin on préféroit des ennemis aux anciens amis. Ces discours ouvrirent de nouveau l'ancienne playe, & firent en très peu de tems de si grands progrès sur les Bachas, que mes allarmes recommencerent ; mais encore une fois j'éprouvai la constance d'Hally, ces plaintes ne firent aucune impression sur son esprit, les choses resterent dans leur état.

Tous les articles enfin de notre Traité furent dressés & acceptés de Hally, mais dans un séparé, je réservai à Ferdinand la liberté de les agréer, d'ajouter ou de retrancher ce qu'il trouveroit plus convenable à la raison, aux circonstances, & à ses intérêts ; quoique je sçusse à merveille ses intentions, & que je m'y fusse exactement conformé, néanmoins, je crus devoir prendre cette précaution, pour me mettre à l'abri de la plus légere critique. Qui ne sçait pas, que parmi la foule des Courtisans qui environnent les Princes, il y en a toujours dans ce nombre qui, ne trouvant pas d'autres

moyens, travaillent à détruire les autres, pour s'élever sur leurs ruines? Qui jaloux des Emplois que l'on donne, sur tout aux Etrangers, font leurs efforts pour diminuer le mérite des services qu'ils y rendent.

Cependant je prévins Hally., sur les soupçons que lui auroit pu faire naître ce petit article ; je lui dis, que quoique notre Traité ne répondit pas entierement aux espérances de Ferdinand, j'étois néanmoins assuré, que le desir qu'il avoit de faire alliance avec son Maître, le lui feroit agréer; ainsi qu'il ne fit aucune attention à cette clause; mais que je croyois indispensable, que Soliman chargea quelqu'un de ses pouvoirs, pour m'accompagner & expliquer à Ferdinand les endroits obscurs & équivoques du Traité, & que personne ne me paroissoit plus propre pour cette commission, qu'Ebrahim; afin de l'engager à m'accorder ce que je lui demandois, je lui fis envisager le double avantage que Soliman tireroit de cet Ambassade; il éviteroit la longueur du tems qu'il faudroit attendre, après mon arrivée en Allemagne, pour avoir de Can-

ſtantinople, les éclairciſſemens dont il étoit queſtion, & Ebrahim à ſon retour, lui rendroit compte des intentions de mon Maître; Hally goûta mes raiſons, & fit décider au Divan le départ d'Ebrahim.

L'uſage eſt, comme je vous l'ai dit dans ma premiere Lettre, que les Bachas donnent un repas ſomptueux à chaque Ambaſſadeur, avant qu'il prenne ſon Audience de congé, lorſqu'ils partent avec la bienveillance de la Porte; je n'eus point cet honneur, quoique notre Traité fût fait. On me regarda toujours comme ennemi, parce qu'avant de le rendre public, je voulois que Ferdinand le vît, & qu'il le ratifia.

Ce tems enfin de partir, que je deſirois avec une ſi forte ardeur, étoit arrivé, je ne m'explique point ſur le plaiſir que je ſentois, il eſt aſſez facile à l'imaginer: je me préparai à faire mes équipages; le deſſein me vint d'emmener quelques beaux chevaux: je donnai ordre à mes gens, d'aller de tems en tems au marché pour en acheter, s'il s'en trouvoit comme je les deſirois; Hally le ſçut, & voici la petite façon ingénieuſe,

avec laquelle il m'en donna trois d'un très-grand prix.

Il envoya au marché le plus beau de son écurie, avec ordre de le faire cent vingt Ducats; mes gens le virent, & sans sçavoir à qui il appartenoit, en offrirent quatre-vingt. On refusa de le donner pour ce prix. Deux jours après, Hally me l'envoya avec les deux autres, dont l'un étoit Arabe. Sur l'heure, j'allai le remercier de son beau présent, & après mon compliment, il me demanda, si je pensois que celui dont mes gens avoient offert quatre-vingt Ducats, ne valoit pas plus? Je lui répondis, que sur le portrait qu'ils m'en avoient fait, je pensois, qu'il valloit bien plus, mais que je leur avois ordonné de ne pas exceder ce prix, afin de moins perdre, si le cheval avoit quelques défauts cachés, comme il arrivoit souvent; à quoi, il ne me repliqua rien. Il m'apprit la façon de les nourrir dans les premiers jours de ma route. Il faut me dit-il, ne leur donner que très-peu de fourage, & leur faire faire de petites journées; jusqu'à ce qu'ils se soient mis en haleine.

Il joignit à ce présent une robbe d'une étoffe d'or d'un très-bon goût, une boëte de cette admirable Thériaque d'Alexandrie, & une bouteille pleine du Baume de la Mecque, (*a*) assaisonnant tous ces présens de mille politesses; & me disant que mes remerciemens valoient bien plus, que ce qu'il me donnoit, dont il ne faisoit pas grand cas, parce que le tout pouvoit s'acquérir à prix d'argent; j'en excepte cependant, m'ajouta-t-il, d'un air gracieux, le Baume, c'est un présent digne d'un Roy, & un Roy ne le donneroit qu'à son ami ou à son allié. Il me demanda, qu'en revanche, je lui envoyasse une cuirasse, mais que je la fisse faire assez ample & assez haute, pour qu'elle pût lui servir; & que j'y joignit un cheval de mon Pays, qui fut sur, &

(*a*) Busbec dit que l'arbrisseau dont on tire le baume a deux sucs; l'un qui vient de ses feuilles qu'on fait cuire, & dont on exprime le jus; celui-ci est le baume noir, & qui est de très-peu de valeur; l'autre est jaune, & naturel, il distille goute à goute de l'arbrisseau, par une petite incision que l'on fait dans son écorce, celui-ci est d'un grand prix; c'en étoit aussi dont il dit qu'Hally lui fit présent.

qu'il put monter avec assurance ; il est si gros, que l'on a peiné à trouver des chevaux Turcs assez forts pour le porter. Il me parut encore desirer quelques pieces de marqueterie. Soliman me fit aussi les présens, qu'il est accoutumé de donner à tous les Ambassadeurs. Lorsque j'allai prendre mon congé, il se plaignit très-vivement de la Garnison de Siget, qui avoit commis quelques hostilités sur ses frontieres ; à quoi nous servira me dit-il, d'avoir la paix, si cette Garnison continue ses courses sur mes Terres ? Je lui répondis, que j'en rendrois compte à mon Maître, dès que je serois arrivé, & que je pouvois l'assurer, qu'il donneroit ses ordres pour qu'à l'avenir cela n'arrivât plus.

Ce fut enfin vers la fin du mois d'Août, que sous les plus heureux augures, je commençai mon voyage tant desiré, emportant avec moi pour fruit de mes peines, le Traité d'une tréve de huit années ; mais qui pourra se prolonger, s'il n'arrive entre ces deux Cours quelque nouveau sujet de guerre.

Sande & Requezene partirent avec

moi ; lorsque nous fûmes arrivés à Sophie, ils me prierent, qu'au lieu de passer par Belgrade, nous prissions par Raguse (*a*) qui étoit le chemin le plus court d'Italie, où ils avoient dessein d'arriver bien promptement, afin d'envoyer aux Bachas les présens qu'ils leurs avoient promis, & de payer les dettes qu'ils avoient con-

(*a*) Raguse est une République dans la Dalmatie, sa Ville principale porte son nom ; elle est située sur le Golfe de Venise, & très-bien bâtie : d'un côté elle est gardée par un rocher très-haut, & fort escarpé, le Fort de Saint-Laurent défend son Port qui est assez beau.

La forme du Gouvernement de cette République est presque semblable à celle du Gouvernement de Venise ; la crainte de perdre la liberté y est bien plus grande, ceux qui président à l'administration des affaires s'appellent *Ducs* ou *Recteurs*, on les changent tous les mois. Les Gentils-hommes n'y portent point d'épée, & ne découchent jamais sans en donner avis au Sénat. Les étrangers pendant la nuit sont renfermés à la clef ; les Ragusois payent un leger Tribut aux Turcs pour de grands Priviléges qu'il a accordés aux Chrétiens des environs, qui se sont mis sous la protection de cette République. Le pays de Raguse est peu considérable, il ne comprend que la Ville & quelques petites Isles. Il y a un Archevêque qui a sept Evêques suffragans de son Siége.

tractés à Constantinople. Ils me dirent, qu'ils pensoient que le Roy agréeroit leurs raisons, & qu'il voudroit bien les excuser, s'ils n'alloient pas en personne lui faire leurs très-humbles remercimens, de la liberté qu'ils avoient recouvré par sa seule protection ; qu'ils en seroient éternellement reconnoissans, & qu'ils alloient seulement lui écrire, me chargeant du reste.

Je me rendis sans peine à leurs raisons, que je trouvai fort bonnes ; d'ailleurs, la mort de Requezene qui arriva quelques jours après, même avant que nous fussions arrivés à Raguse, me fit applaudir moi-même de ne leur avoir pas donné un autre conseil ; peut-être m'auroit-on fait quelques reproches sur sa mort, si je l'avois excité à prendre un autre chemin.

Ainsi Sande & moi, nous continuâmes notre route fort agréablement ; c'est un homme d'une humeur fort gai, fertile en bons mots, en plaisanterie, & qui est accoutumé de toujours noyer son chagrin dans la joye. Chaque jour nous présentoit un nouveau sujet d'amusement ; quelquefois nous prenions plaisir à marcher

à

à pied, & à nous faire des défis sur celui de nous deux, qui prendroit le plus long-tems cet exercice ; je remportois sans peine l'avantage sur lui, je suis maigre & agile, il est au contraire fort gros, & très-pesant : d'ailleurs, il se ressentoit encore de l'engourdissement, que sa prison lui avoit causé : mais rien ne nous excitoit plus à rire, que l'air grave & sérieux, avec lequel Ebrahim, qui nous suivoit à cheval, redoubloit le pas, lorsque nous approchions d'un Bourg ou d'une Ville ; c'étoit pour nous dire de remonter dans nos voitures ; il avoit peur, que marchant à pied, les habitans du lieu, ne conçussent une idée désavantageuse de nous, & qu'ils ne crussent, que nous fissions notre voyage pédestrement : ce qui est parmi les Turcs une chose fort indécente. Quelquefois nous remontions, & quelquefois aussi, nous ne faisions que rire de ses supplications, sans interrompre notre marche.

Voici un bon mot de Sande. Lorsque nous partîmes de Constantinople, j'étois d'un dégoût extrême, les grandes chaleurs m'avoient tota-

lement retiré l'appétit, je ne mangeois que très-peu, Sande au contraire mangeoit beaucoup, la route ne faisoit qu'aiguiser son appétit, il dévoroit; chaque fois que nous nous mettions à table, il faisoit préceder notre repas d'un long discours, par lequel il m'exhortoit à suivre son exemple, mais il ne put me persuader; que lorsque nous eûmes atteint les frontieres de l'Autriche, (*a*) peut-être aussi ne fus-je redevable du retour de mon appé-

(*a*) L'Autriche est un vaste Pays d'Allemagne, que les anciens appelloient la Haute Pannonie; elle se divise en haute & basse. La haute Autriche est en-deçà du Danube, & la basse est au-delà; Vienne est la Capitale des deux parties; le Pays est bon & fertile, outre le Danube qui l'arrose, elle a d'autres rivieres, comme le Teja, le Kam, le Yth, & quelques autres.

Othon I. érigea l'Autriche en Marquisat l'an 975 ou environ. Henry II. fils aîné de Léopold V. en fut le premier Roy. Rodolphe I. élevé à l'Empire en 1273, ayant tué dans une bataille Ottocare, Roy de Boheme, s'empara de l'Autriche qu'il prétendit avoir été usurpée par ce Prince, & la porta dans sa Maison. C'est cet Empereur qui fait la tige de la Maison d'Autriche.

On ignore encore aujourd'hui les droits que Rodolphe avoit sur ce royaume, peut-être

tit, qu'au plaisir d'approcher de ma patrie, ou à la vivacité de l'air, qui est bien plus grande dans ce climat, qu'à Constantinople ; pour lors, je commençai à manger plus ; dès que Sande s'en fut apperçu, il fit à ce sujet mille plaisanteries, & entre autres me dit, *que je ne devois pas lui avoir une moindre obligation, de ce qu'il m'avoit appris à faire ce qu'il faut pour vivre, que celle qu'il m'avoit, de l'avoir retiré de son esclavage.*

Nous continuâmes ainsi notre route, avec beaucoup de gayeté, jusques-à Tulna, où il nous arriva une avanture, qui tenoit un peu du comi-tragique. Voici ce que c'est.

Lorsque nous trouvions dans nos Hôtelleries deux chambres commodes, Sande en prenoit une & logeoit avec moi : dans les endroits où il n'y en avoit qu'une, il en cherchoit une autre dans la maison la plus proche : ce qu'il fut obligé de faire à Tulna. Pour cela, dès que nous y fûmes arrivés, il donna ses ordres au Janissaire qui devoit m'accompagner jusques à Bude : le Janissaire suivi

méritoit-il à meilleur titre le reproche d'usurpateur qu'Ottocare.

d'un de mes gens & d'un Medecin Eſpagnol, que Sande avoit racheté, ſe mit en route pour chercher un gîte ; le hazard les conduiſit dans la maiſon d'un autre Janiſſaire, qui depuis quelques jours étoit de fort mauvaiſe humeur, ayant été pour quelques fautes graves, révoqué de ſon Emploi ; (*a*) ils entrent, viſitent la maiſon, & ne trouvant point d'appartement commode, ils ſortent; le Janiſſaire étoit occupé à cultiver ſon jardin, & dès qu'on lui eut dit, que des Chrétiens viſitoient ſa maiſon, pour chercher à s'y loger, il accourut comme un furieux, avec un bâton à la main, gros comme étoit la maſſue d'Hercule; le Medecin malheureuſement marchoit le dernier, & le Janiſſaire rentrant par une porte de derriere, lui en donna ſans dire

(*a*) Busbec remarque, comme je l'ai dit dans une de mes Notes, ſur ſa premiere Lettre, que ces Janiſſaires étoient du nombre de ceux qui n'étoient dans les Villes que pour maintenir tout le monde dans le bon ordre, & afin que l'on n'inſultât pas aux Chrétiens; leur office étoit proprement celui d'un Lieutenant de Police. Busbec ajoûte que leur emploi leur donnoit beaucoup d'agrémens, & qu'on leur faiſoit de gros préſens.

mot un coup ſur les épaules, ſi fort, qu'il auroit ſuffit pour tuer tout autre qu'un Medecin; enfin il fut ſi violent, qu'il ne lui laiſſa de forces, que ce qu'il lui en falloit, pour prendre la fuite, de peur que le Janiſſaire n'eût envie de redoubler. Mon Domeſtique qui précedoit le Medecin, tournant la tête, vit qu'il alloit eſſuyer le même traitement, pour lors ſentant qu'il lui manquoit les ſecrets d'Eſculape, pour ne pas tomber ſous les coups du Turc, eut recours à ſes armes; il ſe mit ſur la défenſive, & para avec le manche d'une petite hache qu'il portoit, un autre coup de bâton, que le Janiſſaire alloit donner ſur ſa tête; celui-ci redoubla, & ſi ſouvent, qu'il caſſa ce manche: mon Domeſtique alors ſe trouvant hors de combat, comme un autre Mars, brava le danger, & s'avança pour fendre la tête de ſon ennemi avec la hache qui lui reſta à la main; la partie ne parut plus égale au Janiſſaire, il prit la fuite; mais mon Domeſtique lui lança dans le dos ſon arme avec tant de force, qu'il le bleſſa & le jetta ſur le carreau; ainſi ſe termina ce combat. Le

Medecin s'en allant, faisoit des cris à donner l'allarme dans tout le voisinage. C'en est fait de moi, disoit-il, à peine me reste-t-il une heure à vivre, au secours, je suis moulu de coups; Sande à ces cris se leva brusquement; le contraste des mouvemens qui l'agiterent dans ce moment, firent sur son visage un effet singulier, il fut saisi de peur, que cette catastrophe ne le conduisît une seconde fois à Constantinople, soupçonnant les Bachas de l'avoir ménagée pour le remettre dans les fers; d'un autre côté, il ne pouvoit envisager le Medecin, sans faire des éclats de rire à mourir, je crois même que ses plaintes étoient si comiques qu'elles auroient dissipé, les craintes de Sande, sans les emportemens outrés de mon Domestique, qui le plongerent dans de nouvelles réflexions, qui lui faisoient envisager des suites bien fâcheuses: celuici juroit comme un démon après le Janissaire, & disoit qu'il se repentoit bien vivement de ne l'avoir pas tué. Hé mon cher Henry, lui disoit Sande, (c'étoit le nom du Domestique) mon

ami, calme ta fureur ; fais attention que ce lieu n'est pas propre pour faire parade de notre courage, ni pour venger les insultes que l'on nous fait ; nous pouvons ici recevoir des injures, sans que l'on impute à notre lâcheté la douceur avec laquelle nous les souffrirons ; pouvons-nous d'ailleurs, nous revenger sans témérité, ne sommes-nous pas encore au pouvoir de ces barbares... tais-toi donc enfin malheureux, encore une fois, cet emportement est déplacé, rappelle ta raison, & tu verras combien de maux tu peux nous causer; tu irritera tous ces Turcs, ils nous rameneront à Constantinople ; tout ce qui est convenu pour ma liberté, & peut-être même pour la paix, sera sur leurs cris ou rompu, ou au moins mis une seconde fois en délibération... je t'en conjure, sois plus moderé si tu as un peu de considération pour moi. Maître Henry étoit sourd, la colere lui fermoit les oreilles à toutes ces douces remontrances : qu'est-ce que cela vous fait, disoit-il, & si cet infâme m'avoit tué, qu'en seroit-il ? le coquin en avoit à coup sûr l'intention... à vous entendre dire, je devrois en-

core aller le remercier. . . . . . . non ; mord de ma vie, le ſeul regret que j'ai eſt de ne l'avoir pas aſſommé, & je jure que le premier Turc qui me cherchera querelle, ... qu'il diſe ſon *Confiteor*, car il peut être ſûr qu'au dépens de ma vie, je lui arracherai la ſienne. Et pour ce ſcélérat qui m'a attaqué ſi mal-à-propos, il peut être aſſûré qu'il ne mourra jamais que de ma main.

Sande à tous ces propos ſe déſeſperoit. Le Janiſſaire bleſſé, de ſon côté, faiſoit des cris affreux & groſſiſſoit autant qu'il pouvoit l'injure qu'il prétendoit que nos Gens lui avoient faite ; il m'envoya deux Juifs, gens entendus dans l'art de délier les bourſes, qui me dirent, qu'il étoit en grand danger de mourir, que le parti qu'ils me conſeillaſſent en ami de prendre, étoit de m'accommoder avec lui, & qu'ils étoient certains, que ſi je ne lui faiſois pas des propoſitions raiſonnables, l'affaire n'en demeureroit pas-là ; & que les ſuites en ſeroient très-funeſtes pour moi.

Jugez quelle fut ma réponſe à ces propos ? j'étois trop au fait, pour de telles négociations, de toutes les circonſtances

conſtances de l'Hiſtoire, je n'avois garde de donner dans leur panneau ; je les connoiſſois cependant pour être capables de toutes ſortes de calomnies; ainſi, prudemment je prévins tous les coups qu'ils auroient pû me porter. Sur l'heure, j'envoyai dire à Ebrahim, qu'étant dans le deſſein de faire partir un de mes Gens pour Conſtantinople, je le priois de permettre qu'un des Turcs de ſa ſuite l'accompagna ; Ebrahim fut extrêmement étonné de la nouvelle, quoi donc, ſe diſoit-il à lui-même, ſeroit-il arrivé quelque choſe de nouveau ? quelle affaire cet Ambaſſadeur peut-il avoir maintenant à Conſtantinople ? lui-même accourut, & me demanda avec empreſſement de quoi il étoit queſtion : c'eſt lui répondis-je, pour demander à Hally un paſſeport aſſez ample, pour que je puiſſe finir mon voyage avec plus de ſûreté, que je n'ai fait juſqu'a préſent ; autrement, je ne crois pas que je puiſſe eſperer d'arriver envie juſqu'aux Frontieres de ma Patrie ; on a commencé dès-ici par vouloir aſſommer deux Gens de ma ſuite ; & je lui racontai à l'inſtant l'avanture du Janiſſaire.

Ebrahim comprit combien cette affaire l'interessoit, il me supplia de prendre un parti plus doux que celui d'envoyer à Constantinople, & il m'assura que j'attendrois peu pour être satisfait ; dans l'instant, il alla chez le Janissaire qu'il trouva au lit, & commença par lui faire une sévere réprimande de la brutalité avec laquelle il avoit traité mes Gens ; qu'il devoit sçavoir que je venois de conclure la Paix, & que je me retirois avec l'amitié de Soliman & celle de tous les Bachas, qu'il n'étoit aucune sorte de bons traitemens que l'on ne m'eût fait à la Porte, que l'on m'avoit accordé même au-delà de ce que j'avois demandé, & que lui-même étoit chargé de m'accompagner pour me faire rendre dans tous les endroits où je passerois, les honneurs qui étoient dûs à mon caractere ; tu est le premier, dit-il au Turc, déja intimidé, qui ait osé faire insulte à cet Ambassadeur, juge du supplice que l'on te feroit souffrir, si je n'avois empêché qu'il portât ses plaintes à Constantinople, comme il étoit disposé à le faire ; la fin de ce discours confondit l'insolence du Janissaire, & la crainte succéda à sa fierté,

Le lendemain nous pourſuivîmes notre route, & nous prîmes le chemin de Bude, ſans que la contuſion du Medecin nous retarda d'un moment.

En arrivant à Bude, nous trouvâmes une nombreuſe Cavalerie & autant d'Infanterie, que le Bacha avoit envoyé au devant de moi. L'uniforme de ceux qui étoient à cheval étoit une choſe rare à voir. Je vais vous en faire la deſcription.

La plûpart étoient nuë tête, & avoient eu ſoin de ſe faire bien raſer; en guiſe de Turban, ils portoient de grandes Aigrettes lardées dans la peau au moyen de quelques inciſions qu'ils s'étoient fait faire; le ſang leur ruiſſeloit de toutes parts, n'importe, ils affectoient un air à ne pas ſentir la plus légere douleur; leur ſoin étoit de me perſuader qu'ils n'étoient ſenſibles qu'à la joye que mon arrivée leur donnoit. Quelques-uns de ceux qui formoient l'Infanterie marchoient à côté de mon Carroſſe, pour me ſervir de Valets de pied; il y en avoit un de ceux-ci qui avoit les bras nuds appuyés ſur ſes côtes, & tous les deux traverſés au-deſſus du coude d'un coûteau, un autre étoit nud juſqu'à la cein-

ture & s'étoit fait faire deux incisions aux reins, dans lesquelles il avoit passé en sautoir sa massue ; un autre s'étoit attaché sur la tête avec des clous un fer à cheval ; je n'étois pas le premier sans doute, pour lequel ce brave avoit fait cette dépense, il sembloit que les clous avoient pris racine dans son crâne, par la solidité avec laquelle ils y tenoient le fer attaché. Nous fîmes ainsi notre entrée dans Bude, accompagné de ce pompeux cortége, qui nous suivit jusques chez le Bacha. Arrivés, je fis un long compliment, prenant pour sujet, la foi & le respect qui sont dûs aux Traités de Paix que les Princes font entr'eux ; cette fleurissante jeunesse, si supérieure à la douleur & au mal, s'étoit rangée en haye dans la Cour du Palais ; & ce Bacha ayant jetté les yeux dessus en me reconduisant, me demanda ce que j'en pensois ; je la trouve fort belle, lui répondis-je, c'est merveilleux, à cela près cependant, qu'ils font de leur peau ce que je ne voudrois pas faire de mon habit, car j'aime beaucoup qu'il demeure dans son entier. Ma réflexion excita le Bacha à rire, & il nous fit ensuite sa révérence.

Nous restâmes trois jours à Bude, de-là nous prîmes la route de Grand, & celle de Commaronium, premiere place de l'Empire, située sur le Wage. En-deçà & au-delà du Fleuve, la Garnison & les Gardes Côtes que l'on appelle *Nassadites* nous attendoient. Lorsque nous fûmes prêts à entrer dans le Bateau, Sande s'approcha de moi, & me déclara que depuis notre départ de Constantinople, ils avoient toujours été d'une inquiétude extrême; la crainte, me dit-il, de tomber une seconde fois dans les mains des Turcs & d'être remis aux fers, m'a toujours fait appréhender que les Bachas n'eussent pas agi de bonne foi dans mon affaire; je reconnois maintenant que les services que vous m'avez rendus sont solides, & m'embrassant, soyez assurez, continua-t'il, que j'en suis pénetré de la plus vive reconnoissance, & que je n'en perdrai le souvenir qu'en perdant la vie.

De-là nous prîmes le chemin de Vienne, où nous arrivâmes en peu de jours; Ferdinand n'y étoit point, il étoit allé à la Diete de l'Empire avec Maximilien son fils pour le faire

proclamer Roy des Romains ; pour lors j'eu l'honneur de lui écrire, & de l'informer de mon arrivée, & de celle d'Ebrahim, & de lui demander ses ordres, pour sçavoir de quelle maniere on en useroit envers ce Turc ; il demandoit avec de fortes instances d'aller trouver l'Empereur à Francfort.

Ferdinand me fit réponse, qu'il étoit plus convenable que les Turcs attendissent son retour à Vienne, & qu'il pourroit être dangereux de faire traverser ses Etats à une nation si ambitieuse, & de laquelle il falloit dans tous les tems se défier ; je sentis tout le poids des sages réfléxions de l'Empereur, mais d'un autre côté il y avoit un inconvénient, en s'y arrêtant, son retour à Vienne étoit très éloigné, & il est certain que le long retardement auroit fait naître des soupçons aux Turcs, dont les suites auroient été extrêmément nuisibles à nos interêts. Je récrivis à l'Empereur, & lui représentai que dans les circonstances présentes, il étoit plus à désirer qu'il n'étoit à craindre qu'Ebrahim vit combien son Empire étoit florissant, qu'il jugea par lui-même

de son étendue & de ses forces, & qu'il fût sur-tout témoin oculaire de l'unanimité avec laquelle tous les Electeurs & les autres Princes avoient désignés Maximilien son *fils* pour lui succeder. Pour lors l'Empereur consentit qu'on conduisit Ebrahim avec toute sa suite à Francfort.

Peu de jours après nous partîmes, nous tînmes la route de Prague, Bamberg, Wisbourg. Ebrahim ne voulut pas passer sans voir l'Archiduc Ferdinand ; ce Prince agréa qu'on le lui présenta, mais *incognito* seulement.

Lorsque nous ne fûmes éloignés de Francfort que de deux ou trois journées, je quittai Ebrahim, croyant devoir prévenir l'Empereur sur certaines choses qui regardoient mon Ambassade & l'arrivée du Turc ; je pris la Poste, & je le devançai de deux jours ; j'arrivai à Francfort la veille du jour que j'étois parti de Vienne pour mon second voyage de Constantinople, il y avoit sept ans. Vous dirai-je que l'Empereur sembla oublier toute la majesté de son Thrône pour me recevoir avec cette douceur, cette affabilité dont la nature l'a comblé avec tant de grace. Je sens

combien peu je suis digne de tant de bontés, mais la joye que je sentis de le revoir après une si longue absence, ce Prince, mon bon Maître, jouissant d'une santé parfaite, & dont le regne étoit si florissant, ma joye, dis-je, fut inexprimable : *vous avez*, me dit-il, *rempli votre commission suivant mes intentions, & j'ai pour agréable tout ce que vous avez fait, aussi n'oublirai-je rien pour vous donner des marques de mon amitié & de ma bienveillance.* Est-il rien de plus flateur. Pouvois-je esperer de voir couronner mes travaux, quoique longs & pénibles par des témoignages plus obligeans.

Ebrahim arriva à Francfort précisément la veille du Sacre de Maximilien. (*a*) Les portes de la Ville étoient fermées, & suivant l'ancien usage, elles ne devoient s'ouvrir que deux jours après la cérémonie ; l'Empereur passa sur ce cérémonial, & ordonna qu'on les

(*a*) Le 24 Novembre 1562, il étoit pour lors marié, & avoit épousé Marie d'Autriche sa Cousine, fille de l'Empereur Charles V. & d'Isabelle de Portugal. Il succéda dans l'Empire après la mort de Ferdinand son pere l'an 1564, & mourut à Ratisbonne le 12 Octobre 1576, après avoir regné douze ans. *Istuanf. Hist. de Hongrie.*

s'ouvrit dès le lendemain à Ebrahim & à toute sa suite : on leur assigna un lieu pour se placer, d'où ils pouvoient voir le nouveau Roy dans toute sa pompe & dans toute la magnificence & l'appareil de son cortege. Ce spectacle leur parut grand & magnifique, comme il l'étoit effectivement ; on leur fit remarquer entr'autres choses, trois Ducs qui par honneur étoient aux côtés du Roy, & qui portoient chacun sur leurs habits assez de richesses pour lever une armée considérable. C'étoient les Electeurs de Saxe, de Baviere, & celui de Juliers. Quelques jours après, Ebrahim fut introduit à l'Audience de l'Empereur, il le complimenta, & lui offrit des présens de choses dont les Turcs font le plus de cas ; l'Empereur lui en fit aussi de très-magnifiques pour Soliman, il ratifia le Traité que j'avois fait, & lui donna son Audience de congé.

C'étoit là où je pensois trouver le terme de mes travaux, l'impatience d'aller à ma Terre goûter les plaisirs d'une vie privée, me donna à peine le tems de terminer quelques affaires particulieres que j'avois à la Cour.

Je vous avouë ici de bonne foi tout le dégoût que j'ai toujours conservé pour la gêne & la contrainte dans lesquelles il faut y vivre. Tout m'y a toujours presenté des images désagréables, c'est un cahos de miseres artificieusement voilées d'un faux éclat, où l'on trouve beaucoup de déguisement, d'où la candeur, la vérité, & la probité sont bannies. C'est le siége de l'envie, & le thrône de la mauvaise foi; qui que ce soit n'y a sa fortune solidement appuyée, on est à chaque instant exposé au caprice, & le plus sage fait-il un pas sans être accompagné de la crainte de sa disgrace? les Princes ne sont-ils pas des hommes? j'en ai vû dans le nombre des Courtisans les plus en faveur, entrer chez le Roy, suivis de cent autres Courtisans, & s'en retourner seuls sur un regard de colere que le Roy avoit jetté sur eux: non, il n'y a point d'amis à la Cour, & la Cour ne connoît jamais que trop tard les véritables biens; ses principes sont toujours les fausses apparences du vrai. Les fourberies caractisées d'adresse ou de politique, la renommée, les erreurs populaires y établis-

tent le crédit : heureux, & cent fois heureux, ceux qui s'y étoient engagés, ou par ignorance ou par une folle ambition, & qui s'en retirent. Rien n'est plus désirable que de vivre pour soi, & on y vit quand on s'est choisis un petit nombre d'amis fideles, ausquels on associe les muses, & les agrémens de la campagne ; c'est-là la véritable vie, ou il n'en est point dans ce bas monde. Là, le mérite a la préférence, & ne sçait-on pas qu'à la Cour on fait plus d'estime d'un petit maître titré, que d'un homme de bien ; c'est la fable de l'âne representé au milieu d'une troupe de singes ; le rôle qu'un honnête homme y joue, environnés des Courtisans, n'est pas moins désagréable que le seroit celui du baudet.

Cependant ce n'est que des Cours en général dont je parle, je n'ignore pas qu'il y en a plusieurs, & en particulier celle-ci, qui ne sont pour ainsi dire, composées que de gens d'un mérite distingué ; n'importe, la solitude me présente des agrémens préférables au tumulte & au fracas de la Cour, j'aime le repos, c'est le pere des sciences. Mais j'ai lieu de

craindre, que mon bon Maître ne me retienne dans le moment que je voudrai me retirer, ou qu'il ne m'en rappelle après que je me ferai confiné dans ma campagne, & que j'aurai pris tous mes arrangemens pour y terminer mes jours. Pressé de partir, je lui en ai demandé la permission, il me l'a accordée : mais à condition, que je reviendrois lorsqu'il m'en donneroit ses ordres ; & je ne sçaurois m'empêcher de dire, que j'y obéirai avec un plaisir bien sensible, il mérite tant d'attachement, & il commande avec tant de grace, avec de si grandes marques de bonté, qu'il commande toujours absolument; pour lors, je me dédommagerai de mes plaisirs champêtres, en contemplant cet auguste Empereur : c'est l'image vivante de la vertu même ; c'est aussi de tous les Princes de la terre le plus accompli, & celui à qui on ait déféré à plus juste titre le gouvernement de l'Empire. On doit regarder l'éclat du diadême, comme quelque chose de grand, mais en être digne par ses vertus, c'est quelque chose de plus grand encore ; tel est mon Maître ; je ne dis rien de son illustre

naissance, & de la grandeur de ses ayeux, leur gloire rejaillissant sur lui, ne seroit qu'une gloire empruntée, & il n'en a pas besoin, ses qualités personnelles le distinguent assez, il est grand par lui-même. L'Histoire des siecles passés nous fait voir des Empereurs, qui ne devoient cette haute dignité, qu'à leur naissance: celui-ci ne la doit qu'à sa vertu; elle nous en montre d'autres, qui au commencement de leur regne, sembloient avoir associé à leur Thrône la sagesse, la prudence & la bonté; mais peu affermis dans ces vertus, nous les voyons insensiblement s'éloigner d'elles, & se livrer aux plus grandes débauches; les vices leur ont gâté le coeur, ils ont oubliés dans ce faux éclat de la pompe qui les environnoit, qu'ils étoient mortels, leur esprit s'est égaré, jusqu'à tenter un vol au-dessus de l'humanité, ils desiroient dans leur aveuglement, qu'on leur dressât des autels; tandis qu'ils n'étoient pas dignes de porter le nom d'*homme*. Foiblesse humaine! Tous les hommes n'ont pas également un génie capable de soutenir le poids d'une grande fortune; la plupart desirent d'être éle-

vés aux places éminentes, & c'est pour les deshonorer ; il est rare de pouvoir tout ce que l'on veut, & de ne vouloir, que ce qui est juste & honnête ; jamais Empereur n'a été moins ébloui que mon Maître, de l'éclat brillant de sa haute fortune : aucun aussi n'a plus persévéré dans la vertu, & n'a pris plus de précautions, pour garantir son cœur de la corruption, que les richesses humaines y portent ordinairement. Telle a toujours été sa maxime. C'est que l'éclat de la pourpre devoit bien moins frapper les yeux de ceux qui en étoient revêtu, que les exciter à avoir une conduite sage & réguliere : la piété fait sa principale étude, il sert Dieu avec zele, & il l'honore dans la sincérité de son cœur ; il vit & il agit, comme s'il ne cessoit d'être en sa présence ; il rapporte également, à cet Etre suprême, tout ce qui lui arrive d'heureux ou de malheureux, c'est toujours avec un cœur reconnoissant, qu'il reçoit tous les évenemens de sa vie, l'unique objet aussi de ses actions, est le Ciel. Il sent tout le poids du Thrône, & il en remplit toutes ses obligations ; son intérêt particulier

cede toujours à celui de ses peuples, son bonheur est de faire le leur, de se faire aimer d'eux, & de remplir dans la plus exacte rigueur, tous les devoirs de la société; il est Roy, il est pere, & pere tendre. Il n'est aucun de ses sujets, qui n'ait senti les effets de sa générosité. C'est un jour perdu pour lui, que celui dans lequel, il n'a fait du bien à personne, & de même que sa charité s'étend également sur tous ces peuples; de même, il s'applique sans préférence à faire l'avancement de tous ceux qui ont l'honneur d'être attachés à sa personne. Il les connoît tous, & se souvient de leurs noms, du tems qu'il y a, qu'ils le servent, de leur emploi; il s'informe exactement de leur vie, de leur caractere, il connoît par lui-même leur mérite; si quelques-uns sont malades, il le sçait, & il s'informe souvent de leur santé. Si d'autres manquent à leur devoir, il les en avertit avec douceur, & s'ils se corrigent; il leur en fait des louanges, & les récompense: il sçait mieux que personne oublier les fautes, jamais il ne punit, que dans le dessein de corriger, ce n'est que

pour quelques jours, qu'il prive ce... qui font des fautes graves, de leur emploi, aussi-tôt il les rétablit ; enfin, il n'en est aucuns qui se retirent de son service, qui ne disent, qu'ils perdent moins un Maître, qu'un pere ; il juge de tout dans la plus exacte équité, & est autant sévere pour lui, qu'il l'est pour les autres ; il pense, qu'il y auroit de l'injustice à ne pas suivre les Loix que l'on prescrit aux autres, & de se permettre des libertés, que l'on puniroit dans d'autres ; il sçait dominer ses passions, & les retenir sous le joug de la raison ; il ne connoît ni la haine, ni l'emportement : jamais il ne dit à personne rien de désobligeant. Dans tout le cours de sa vie, il n'a pas une seule fois parlé mal de qui que ce soit, même de ses ennemis ; c'est le défenseur déclaré de la vérité & de la probité, le fleau de la débauche, de la malice, de la violence, de la fraude & de la fourberie ; il pese tout au poids du *Sanctuaire*, & il proportionne les peines aux crimes. Les Romains avoient des Censeurs, dont l'Office étoit de contenir le peuple dans son devoir & dans

l'ordre ;

l'ordre ; ce Prince eſt lui-même le cenſeur de ſon peuple, ils voyent dans ſa conduite, comme dans un miroir, ce qu'il faut qu'ils faſſent, ou ce qu'ils doivent éviter ; il honore d'une maniere particuliere les gens de bien, les ſçavans, & tous ceux qui s'appliquent aux arts dont l'Etat peut recevoir des avantages : il ſe livre avec eux, il deſcend de ſon Thrône pour vivre avec eux, comme avec ſes amis, il remplit ſans gêne tous les devoirs de la ſociété, qu'il lie avec eux, & il ne leur diſpute, qu'en vertu ; c'eſt toujours au mérite & aux qualités perſonnelles, à qui il donne la préférence ; il ſçait meſurer l'eſtime qu'on doit faire d'une naiſſance illuſtre, pourvue ou dénuée de ces avantages. Il n'eſt rien qui ſoit à la portée de la connoiſſance des hommes, dont il ne ſoit curieux ; il diſpute avec les ſçavans, il leur facilite avec grace, le moyen dont ils doivent ſe ſervir, pour lui faire concevoir des queſtions difficiles ; il s'eſt acquis par-là une ſi grande quantité de connoiſſances, qu'il n'eſt guéres poſſible de lui propoſer une matiere, qui lui ſoit totalement étran-

gere : enfin, il parle plusieurs Langues ; c'est un Prince accompli, & il n'est personne qui n'en rende le même témoignage ; il peut cependant s'en trouver qui diront, qu'il ne s'est point assez appliqué dans l'éxercice de l'art militaire, & qu'il a montré trop d'indifférence pour les lauriers qui couronnent les plus grands Princes. Les Turcs, dira-t'on, ravagent depuis plusieurs années toute la Hongrie, ils mettent tout au pillage, il est déshonorant pour notre Nation de rester dans l'inaction, de ne pas prendre les armes pour s'opposer à leurs Conquêtes ; & pourquoi n'en pas venir aux mains, & décider par le sort d'une bataille à laquelle des deux Nations la fortune veut déferer cette Couronne ? je conviens que ce raisonnement marque un grand courage, mais je doute qu'il soit bien prudent : remontons à l'origine de la chose, & examinons avec attention les tems & toutes les circonstances.

Premierement, je pense que le Conseil des Princes se conduit autant par les évenemens que par les regles de la prudence, & que ce Conseil ne

ſert qu'à peſer le tems & les circonſtances, qu'à juger de ſes propres forces, & à bien connoître celles de l'ennemi : ſi l'ennemi eſt commun pour le Prince & pour la Nation, ſi on connoît ſes forces, & qu'il ne ſe ſoit point diſtingué par aucune victoire, il y auroit de la lâcheté à ne pas le repouſſer loin de nos Frontieres, à force égale nous devrions le prévenir ; mais ſi c'eſt un ennemi qui ſoit comme ſuſcité par la colere de Dieu, tel que fut autrefois Attila, (*a*) ou les de Mirlans dans un tems moins reculé, ou les Ottomans, ſans ſortir de notre ſiécle, à qui rien ne peut réſiſter, qui renverſent tout ce qui s'oppoſe à leur paſſage, vouloir leur faire tête avec peu de Troupes, mal diſciplinées, ce ne ſeroit pas

(*a*) Attila, Scite de Nation Idolâtre, & ſurnommé le Fléau de Dieu, étoit Roy des Huns. Il vivoit dans le cinquiéme ſiécle. La Thrace fut ſa premiere Conquête ; il entra enſuite dans l'Orient qu'il déſola. Voyez l'Hiſtoire de France, ſous Méroée ; ce qui eſt plus remarquable, c'eſt qu'il eſt dit que Sainte Genevieve par la ferveur de ſes prieres, délivra Paris du pillage que ce Prince cruel ſe préparoit d'y faire après s'être avancé juſqu'à Orléans.

une témérité, mais une folie.

Secondement. Soliman par des actions ſans nombre de la plus haute valeur, s'eſt rendu formidable, & ne le ſeroit-il pas encore ſeulement par celles de ſes peres qui les immortaliſeront? Il arrive ce grand Conquérant ſur les Frontieres de la Hongrie, avec deux cent mille hommes de Cavalerie, il l'attaque, eſt-il étonnant qu'il en faſſe la Conquête? Il marche avec toutes les forces, pour ainſi dire de ſon Empire, nous l'avons vû prêt à s'emparer de l'Autriche; ne faiſoit-il pas trembler toute l'Allemagne? il eſt auſſi puiſſant en Troupes qu'il l'eſt en richeſſes; il porte avec lui pour faire la Guerre les dépouilles de maints Royaumes; quelles extrêmités grand Dieu! eſt-il un parti qui puiſſe éloigner notre perte? s'oppoſer; c'eſt une foudre qui brûle, qui conſomme, qui diſſipe tout ce qui voudroit lui faire réſiſtance. Ses Troupes ne ſont compoſées que de vieux Soldats, bien diſciplinés, avec elles ſon nom jette par tout la terreur; nous l'avons vû parcourir toutes nos Frontieres, cherchant de tous côtés à s'ouvrir un paſſage pour nous envahir; bien des Nations plus puiſſantes que nous ne

sommes, se voyans ainsi harcelées, ont abandonné leur Pays, & sans avoir autant de sujet de craindre que nous n'en avons, ont erré cherchant dans la peur à s'établir loin de l'ennemi. Ce n'est pas une grande gloire de ne point s'alarmer à la vûe d'un médiocre danger; mais demeurer ferme au bruit de l'arrivée d'un puissant ennemi, le sçavoir victorieux des autres Princes voisins, entendre les cris d'une joye prématurée, que les Soldats poussent, c'est une constance digne du plus grand Héros. Ferdinand l'a euë, & lui seul en étoit capable; un autre pour éviter le danger auroit pris la fuite; Ferdinand s'est montré invincible, & la fuite lui a paru le seul danger qu'il devoit éviter; il auroit sans doute désiré avoir assez de forces pour pouvoir avec prudence faire tête à l'ennemi; & n'exposer que sa personne à l'évenement d'un combat: mais Ferdinand n'est pas moins sage qu'il est brave, il se plie quand il le faut aux circonstances; celle-ci demandoit plus de sagesse que de bravoure; il a vu combien une si grande entreprise deviendroit ruineuse pour l'Etat, s'il étoit vaincu. L'étendue de

ſon génie l'a conduit plus loin, il a ſentit que le ſort d'une Bataille avec ces Infideles interreſſoit toute la Chrétienté: & quel ſuccès auroit-il pû ſe promettre, il avoit tout au plus vingt-cinq ou trente mille hommes d'Infanterie, avec très-peu de Cavalerie? En étoit-ce aſſez pour tenter un combat avec deux cent mille hommes de Cavalerie, ſoutenus de la meilleure Infanterie? s'il l'eût fait, avec raiſon, on l'auroit accuſé d'avoir préferé ſes interêts à ceux de ſes Peuples; & il eſt certain, que quelques euſſent été ſes deſſeins dans cette occaſion, ils n'auroient eu d'autre fruit qu'une calamité générale; il a au contraire profité des malheurs des tems paſſés, l'affaire de Nicopolis, (a) celle ſur le Var, les plaines de Mohac, teintes encore du ſang des Chrétiens, ont été pour lui des leçons de retenue; & un Général n'eſt pas ſage toutes les fois qu'il s'expoſe, à un combat ſans examiner attenti-

(a) Nicopolis dont parle Busbec eſt en Bulgarie vers la Valachie, ſur le Danube; les Chrétiens furent batus ſous ſes murs, en 1396 ſous le regne de Sigiſmond, Roy de Hongrie.

vement ses forces & celles de son ennemi, & si comptant sur la fortune, il avance à l'ennemi sans cette sage précaution, une fuite honteuse souvent est le fruit de sa témerité, & trop tard il dit, *non putaram*, je n'y avois pas assez pensé. Ainsi, la premiere attention que Ferdinand a eu, & qui doit être précieuse à tous les Généraux d'Armée, c'est de voir & d'examiner l'ennemi qu'ils ont à combattre; c'est le principe des plus habiles dans le mêtier de la Guerre, c'étoit celui de César, le plus grand Capitaine de son tems (*a*), *Pompée & Lucullus*, dit-il, *avoient des maximes bien différentes, ils ont cependant remportés des Victoires, mais ils ne les doivent qu'à la lâcheté de l'ennemi qu'ils ont eu à combattre*, il compare ces Vic-

(*a*) Les Victoires de ces deux grands hommes sont trop nombreuses pour que l'on puisse dire celles qu'ils ont remportés, moins par la force des armes, & par l'adresse dont ils étoient capables, que par la lâcheté & le peu d'expérience de leurs ennemis. Il est vrai que la fortune sembla toujours suivre Pompée pas à pas, il vainquit autant de fois qu'il combattit; César en fût jaloux, aussi n'est-il pas étonnant qu'il parle d'une façon désavantageuse des Conquêtes de son rival.

toires à celle qu'il remporta sur (*a*) Pharnaces, *veni, vidi vici*, dit-il par plaisenterie dans le détail qu'il en fit à un de ses amis en lui écrivant. Il s'en faut de beaucoup qu'il n'en dit autant aujourd'hui, s'il faisoit la Guerre à ces mêmes Peuples; ils étoient en ce tems efféminés par le luxe, corrompus par les débauches; ils sont aujourd'hui bien disciplinés, accoutumés également & à souffrir la faim & la soif, & à supporter, sans même se plaindre, toutes les fatiques de la Guerre; c'est aussi avec beaucoup de raison que Tite Live dit,

(*a*) Pharnaces étoit fils de Mithridates le Grand, Roy de Pont; impatient de regner, il fit révolter les Troupes de son pere, se mit à leur tête, & alla l'attaquer. Mithridates pour lors se voyant sans secours, se tua de déses-poir, & Pharnaces monta sur le Thrône; cet évenement est arrivé l'an du monde 39[illegible]. Quelques tems après, César régnant, il y eût quelques guerres civiles dans l'Empire Romain; Pharnaces crut qu'à la faveur de ces troubles, il pourroit aggrandir son royaume, il prit les armes, mais César le vainquit avec tant de promptitude, & avec si peu de résistance, qu'il dit, comme le rapporte Busbec, *veni, vidi, vici*: à peine me suis-je montré à l'ennemi que je l'ai vaincu.

(*b*) Tite Live étoit natif de Padouë, il fut

qu'Alexandre

qu'Alexandre n'eût pas remporté tant de Victoires, si au lieu des Perses & des Indiens, Peuples sans valeur, il avoit eu des Romains à combattre. Ceux-ci étoient belliqueux & habiles dans le mêtier de la Guerre, ceux-là au contraire plongés dans la molesse, ignoroient pour ainsi dire l'usage des armes. La multitude des Perses, disoit cet Auteur, n'éfrayoit point Alexandre, il avoit moins de peine à les vaincre, qu'il n'en avoit à les faire égorger. Mais les trois fameuses Batailles qu'Annibal (*a*) remporta

grand ami de César; après la mort de cet Empereur, il se retira dans le lieu de sa naissance où il mourut. Tybere regnant l'an de J. C. 21. Celui de tous ses ouvrages qui lui a mérité plus de louanges, est son Histoire de Rome.

(*a*) Annibal après avoir été battu par Scipion l'Affricain, ramassa ses Troupes qui avoient été dissipées, & alla se poster sur les bords de la riviere de Trebia, le Consul Sempronius Longus, qui ne connoissoit pas encore la valeur de ce grand homme, alla l'attaquer; pour s'être témérairement exposé, il fut défait. L'année suivante, Annibal remporta encore une signalée Victoire sur C. Flaminius près du Lac de Thrasimene. Ce fut encore par une imprudence outrée de la part de Terentius Varron, qu'il gagna la fameuse bataille de Cannes, où Paul Emile fut tué avec quarante mille hommes. Fabius M. pût seul le vaincre,

sur les bords de la rivierre de Trébia, sur ceux du lac de Thrasimene, & à Cannes, me paroissent un exemple bien plus frappant : Annibal vainquit les plus grands Guerriers de son tems ; Alexandre n'eut à combattre que des Femmelettes; le parallele ne seroit pas juste ; Fabius n'avoit pas moins de valeur que n'en avoient Sempronius & Varron, & il avoit bien plus de prudence & un jugement plus rassis ; il sentit qu'il y auroit de la témerité à exposer toutes ses forces au sort d'une Bataille, avec un ennemi élevé dans les champs de Mars, formé sur les principes des plus grands Capitaines, & que la fortune & son adresse avoient tour à tour rendus mille fois victorieux : Annibal enfin lui parut un ennemi si redoutable dans une Bataille rangée, qu'il mit tous ses soins à l'éviter ; il espera cependant de le vaincre, mais en temporisant, en s'éloignant de lui ; connoissant le terrein il

parce qu'il avoit autant de prudence que de valeur, il suivit Annibal pas à pas, il le harcelat, il connoissoit le terrain, ce qui lui servoit à se camper avantageusement, il le defit ainsi par escarmouche, sans vouloir en venir à une action générale.

ſe compoit avantageuſement, ſouvent il feignoit de fuir, & tournant tout à coup ſur ſes pas, il fondoit ſur l'ennemi qui le ſuivoit marchant en déſordre, il le vainquit effectivement ; & je ne penſe pas que cette Victoire qu'il ne remporta que par la ſageſſe & toutes les ruſes de la Guerre, lui ſoit moins glorieuſe que celle que Scipion remporta par la force.

Je ne ceſſerai de le répeter, il n'eſt pas moins glorieux de vaincre par la prudence, que par les armes : & peut-être le ſeroit-il plus ; la prudence ſeule caractériſe l'homme & l'homme raiſonnable ; & les brutes n'ont-elles pas la force commune avec lui ? Ferdinand a réglé ſa conduite ſur celle que tînt Fabius, il a examiné avec attention les forces de Soliman, il a mûrement peſé ce que pouvoient les ſiennes, & il a vû comme Fabius, qu'il ne pouvoit ſans témerité s'expoſer à livrer une Bataille à cet ennemi trop puiſſant ; pour lors, ces ſoins ſe ſont tournés à arrêter ſeulement l'impétuoſité du Torrent : contre lui, il a élevé des digues qu'il n'a pû rompre ; & ne peut-on pas dire dans un ſens

que Ferdinand avec cette manœuvre a vaincu ?

En effet, quels sont les progrès des armes de Soliman ? Remontons à ses premieres Conquêtes en Europe ; dans les premiers tems de son regne, il assiégeât & il prit Belgrade. par-là, il est entré dans la Hongrie, il en a ravagé quelques contrées, il a défait le Roi Louis : ses heureux commencemens lui firent naître le désir de porter plus loin ses armes, il s'avança jusqu'à Vienne, il en fit le siége & il fut contraint de le lever ; retournant sur ses pas, il se dédommagea de cet échec en prenant Gnitz ; une seconde fois, il a menacé Vienne, mais de loin : & c'est-là où se sont terminés tous ses grands préparatifs de Guerre ; avec des Troupes innombrables, des richesses immenses, il n'est pas sorti de cette partie de la Hongrie, que déja il avoit conquise & sans peine ; enfin, cet ennemi si redoutable qui soumettoit en Asie sous sa puissance des Royaumes entiers dans une seule Campagne, n'a remporté pour fruit de plusieurs qu'il a faite sur nos Frontieres, que quelques Places mal for-

tiniées, quelques Bourgades à demi ruinées, est-ce conquérir? c'est acheter plutôt, & acheter bien cher peu de chose.

On assure, que depuis long-tems ce grand Prince avoit formé trois projets, dont il avoit la réussite extrêmement à cœur. C'étoit de commencer & de voir mettre la derniere main à une Mosquée, qui répondit à sa grandeur & qui annonçât sa puissance; de rétablir les Aqueducs qui sont proche de Constantinople, pour fournir à cette Ville la quantité d'eau dont elle a besoin; & la troisiéme, de réduire Vienne sous sa puissance. Ses deux premiers desseins sont accomplis; je ne pense pas que le dernier ait le même sort, il semble même en avoir pris son parti, il appelle cette Ville *sa honte & son deshonneur.*

Il résulte donc de ce que je viens de vous dire, que Ferdinand doit être placé parmi les plus excellens Capitaines. En effet, l'ennemi proche de lui, éloigné de ses amis, les secours de Charles V. médiocres & lents à venir, l'Allemagne fatiguée, les Provinces héréditaires épuisées, la plûpart des Princes Chrétiens constam-

ment sourds à ses cris, seul pour ainsi dire, avec très-peu de Troupes contre une Armée nombreuse, son courage pour cela ne s'est point abbatu; au contraire, plus les efforts de cet ennemi si puissant, étoient violens & redoublés, plus ce Prince a montré de force d'esprit & de grandeur d'ame. Soliman, il est vrai, a remporté des Victoires, il a conquis de vastes Pays, il a détrôné des Rois, mais il avoit des Armées formidables en nombre, des richesses immenses, & il étoit favorisée de la fortune. Ferdinand avec une poignée de Troupes, seul pour ainsi dire, a résisté à ce grand Conquérant, & malgré toutes ses forces, il a conservé les Places qu'il avoit en Hongrie avant la Guerre. Lequel de ces deux Princes mérite le plus de louanges? Il est certain, que si on ne peut acquérir de la gloire que dans la prospérité & dans les heureux évenemens, sans avoir égard aux tems favorables, ou contraires, & à beaucoup d'autres circonstances essentielles, il ne seroit pas raisonnable de mettre Soliman en parallele avec Ferdinand; Soliman a mille fois vaincu, & Ferdinand n'a fait qu'empêcher que

ce Prince ne vainquit plus de fois .... mais la gloire & la fortune ne se réunissent pas toujours. Souvent on est grand sans être heureux. Ferdinand en sage politique sçait se plier à toutes les circonstances. Soliman à peine donne ses ordres pour conduire une Armée en Hongrie, aussi-tôt Ferdinand détourne l'orage, il envoye d'habiles Ambassadeurs, de riches présens; que de soins! que d'inquiétudes! la Couronne est bien plus un fardeau à qui la porte comme ce Prince, qu'elle n'est le dernier & le plus grand bien de ce monde; les interêts de ses Peuples lui sont si chers, que non-seulement il néglige les siens pour y donner tous ses soins, mais il y pense, il y travaille les nuits, il les passe presque toutes dans une insomnie continuelle; enfin, telle est la vie dure & pénible qu'il mene.

Il se leve à cinq heures, la rigueur de l'hyver n'interrompt point l'habitude qu'il en a prise depuis longtems; il fait sa priere, de-là il passe dans son cabinet, où il reste jusqu'à son dîné; après dîné, il y rentre jusqu'à l'heure du soupé, c'est-à-dire, du soupé de ses Ministres, car il ne

soupe jamais. Il eſt d'une continence à l'épreuve des plus beaux yeux; tous ces vains amuſemens qui font les délices des autres Cours, lui déplaiſent; autant d'autres Princes aiment les flateurs, ces diſeurs de rien; ces agréables, ces bouffons, autant celui-ci les hayt, il ſent combien gens de cette eſpece ſont inutiles; ils n'ont aucun accès à ſa Cour. Il ne trouve point de momens de vuide dans le jour; il ne quitte ſes affaires ſérieuſes, que pour profiter des lumieres & des recherches curieuſes des Sçavans: c'eſt-là ſa récréation.

N'eſt-il pas des gens parmi le Peuple même, dont les jours ſont plus heureux que ne ſont ceux de ce grand Prince? les ſiens ne ſont marqués que par de nouveaux embarras; & il eſt content. *Ce n'eſt pas*, dit-il, *pour paſſer mes jours dans l'oiſiveté, ou dans la moleſſe, que Dieu m'a placé ſur le trône; c'eſt pour veiller aux interêts des Peuples qu'il m'a ſoumis, c'eſt pour leur procurer la tranquilité, le repos aux depens même du mien, la peine eſt mon partage, & s'ils en recueillent le fruit, ma peine ceſſe d'en être une, c'eſt mon plaiſir le plus doux.* Quelques fois il

va à la chasse, & ce n'est jamais que lorsque sa santé l'exige & qu'il n'a aucune affaire. Je me souviens de lui avoir oui dire un jour pendant qu'il dînoit : *j'ai rempli mes devoirs, j'ai finis ce matin toutes mes affaires, j'ai épuisé mon porte-feuille, il ne reste rien dans ma Chancellerie. Je vais donner le reste du jour au soin de ma santé, & aller à la chasse.* Que l'on cite tant qu'on voudra les Trajans, (*a*) les Verus, les Théodoses, qui firent la merveille de leurs tems, avoient-ils autant de vertu? sçavoient-ils régner? étoient-ils aussi grand que notre Empereur..... & soyez persuadé que c'est en fidele Historien que je vous

(*a*) Il suffit d'ouvrir les Livres d'Histoire pour voir que Trajan & Théodose ont mérité les plus grands éloges de leurs siécles. L'un fut le meilleur Prince & le plus vertueux de tous ceux qui ont regné dans le Paganisme, & l'autre le plus grand & le plus Religieux des Empereurs Chrétiens. Mais quel rapport Verus a-t-il avec ces deux héros? Busbec n'y pensoit pas, lorsqu'il l'a mis en parallele avec eux. Verus, suivant Eusebe & Jules Capitolain, Historiens vrais, étoit à la cruauté près, aussi infâme & aussi déreglé que Caligula & Neron. L'hyvresse & l'impudicité étoient ses vices dominans, il s'y livroit alternativement, & sans mesure.

fais son tableau : je sens qu'il faudroit plus de génie & plus de délicatesse que je n'en ai pour vous le peindre parfaitement, l'éloge d'ailleurs & le détail de ses vertus suffiroient pour remplir des volumes ; si je vous en ai seulement fait une légere ébauche dans cette Lettre, c'est que désirant que je vous rendis compte de mon Ambassade, j'ai pensé qu'il convenoit que je vous parlasse du Prince au service duquel j'étois ; & je finis en joignant mes vœux à ceux que tous ses Peuples font pour sa santé & sa prospérité.

Je ne puis ici vous satisfaire sur les livres Grecs que j'ai rapporté, le détail en seroit trop long, & trop peu curieux pour qu'il ne fût pas ennuyeux.

Je vous ai raconté l'antipatie qui régne entre le Rat d'inde & le Crocodile (*a*) & les combats qu'ils se livrent.

(*a*) Pline dit que le Rat d'Inde (qui ne naît que dans l'Egypte,) entre dans le corps du Crocodile lorsqu'il dort, ayant toujours la gueule ouverte dans ce tems, qu'il le perce & le tue. Voici l'histoire que cet Auteur rapporte du Crocodile. C'est un animal amphi-

J'avois dessein d'apporter une de ces especes de Belettes, que l'on appelle Martes-Zebellines, mais je l'ai perdue en chemin, elle étoit d'une rare beauté.

J'ai amené de très-beaux Chevaux, & six Chameaux femelles. J'avois donné ordre à un de mes Gens de ramasser soigneusement toutes les plantes que j'avois remarqué, mais il l'a oublié, je n'en ai rapporté que quelques-unes en figures.

J'avois encore apporté des tapis de Babilone, des toiles brodées à la mode de ce Pays, des épées, des arcs, des harnois de cuir de cheval très-bien travaillés, & mille autres curiosités. De tout il ne me reste rien; j'en ai donné par présens à tous les

bie, qui se nourrit dans l'eau & sur la terre, il est de la figure d'un Lézard. Il s'en trouve dans le Nil & dans le Gange de 22 coudées de long, & d'une grosseur proportionnée, ses œufs ne sont pas plus gros que ceux d'une Oye, son écaille est assez dure pour n'être pas percée d'un trait d'arbalêtre, mais il a la peau du ventre extrêmement tendre. Il vit fort long-temps, & fait ses œufs sur la terre; il est hardi & ennemi de l'homme, il a une antipathie si forte pour le saffran, que son odeur le feroit mourir sur le champ.

Princes & aux Princesses de la Cour, & je n'ai pas eu la force de refuser ceux de mes amis qui m'en ont demandés.

Une seule chose me fâche, c'est d'avoir prodigué le baume dont le Visir Hally m'a fait présent, quoiqu'il y ait eu quelques Médecins ici qui ayent douté qu'il fût véritable, parce qu'ils n'y reconnoissoient pas certaines qualités que Pline dit qu'il est nécessaire qu'il ait. Il peut se faire cependant qu'il ait perdu un peu de sa vertu, ou par sa vieillesse, ou par celle des arbrisseaux dont il provient, ou par quelqu'autre cause, mais je suis certain qu'il vient du Caire.

Avant de partir de Constantinople, j'envoyai à Lemnos (*a*) un Mé-

[*a*] Lemnos est une Isle de la mer Egée, située vis-à-vis du Mont Athos, la terre y est très fertile, mais aucun arbre n'y croît. C'est dans cette Isle que les Poëtes ont feint que Vulcain se retira après qu'il fut chassé du Ciel. Il n'y a rien de curieux que cette espece de terre dont parle Busbec. Voici quelles sont ses propriétés : elle dissipe les fluxions, & arrête le flux de sang, elle guérit des morsures des serpens, elle est encore salutaire pour les douleurs de reins. La Prêtresse Payenne employoit de grandes cérémo-

decin Espagnol, nommé *Albacare*, pour qu'il fût présent à la cérémonie que l'on y fait le 6 d'Août, lorsqu'on fait l'ouverture de cette terre merveilleuse. Je lui enjoignit d'en écrire exactement la relation, & qu'il s'informa précisément de l'endroit où elle est, & si elle demande des soins pour la conserver avec sa vertu; je ne doute pas qu'il ne s'acquitte de sa commission, à moins qu'il n'y ait quelque obstacle invincible; les Turcs ne donnent pas toujours la liberté à tout le monde d'y aller, j'en aurois fait le trajet il y a long-tems, si on me l'avoit permis.

J'ai apporté beaucoup de médailles antiques, dont je ferai présent à l'Empereur; j'ai aussi beaucoup de manuscrits Grecs, au nombre à peu près de deux cent quarante. Je les ai mis sur un Vaisseau qui faisoit voile pour Venise, & de-là je les ferai apporter à Vienne, mon dessein est d'en enrichir la Bibliotheque Impériale. Il y en a quelques-uns fort rares & d'un grand prix, & le reste est assez com-

...pies pour tirer cette Terre. Le 6 d'Août est le jour indiqué dans lequel on fait maintenant cette cérémonie; sa couleur est rougeâtre.

mun. J'ai ramaſſé avec grand ſoin, tandis que j'étois à Conſtantinople, tout ce qui y étoit de ces ſortes d'antiquités. Je n'y ai laiſſé qu'un manuſcrit de Dioſcoride, fort uſé écrit en lettres majuſcules, dans lequel il y a certaines plantes gravées avec des verres ou des coupes, & il y a à la fin un petit Traité des Oiſeaux. Ce livre appartient au Juif Hamon, fils du Médecin de Soliman, j'aurois fort ſouhaité de l'avoir, mais il me l'a fait un prix ſi exceſſif, que je n'ai pû l'acheter; cent ducas, la ſomme n'eſt pas trop conſidérable pour l'Empereur, auſſi ferai-je tous mes efforts pour l'engager à avoir un ouvrage ſi précieux.

C'eſt vous écrire trop au long, mais vous le voulez. Attendez-moi au premier jour, ſi j'ai oublié quelque choſe dans ma Lettre, je vous le dirai de bouche. Faites proviſion de Gens de bien & de Sçavans, afin qu'ils effacent de mon eſprit, par leur aimable converſation, le reſte des ennuis & des miſeres que m'a donné le long ſéjour que j'ai fait parmi les Turcs.

Portez-vous bien.

A Francfort, ce 16 Décembre 1562.

HARANGUE qu'Ebrahim Strotschen renégat Polonois, Ambassadeur de Soliman, prononça en Langue Esclavone le 27 Novembre 1562 à Ferdinand I. en présence des Cercles de l'Empire, lorsque cet Ambassadeur fut envoyé du Turc pour faire signer à Ferdinand le Traité de Paix que Busbec venoit de conclure à la Porte.

AMBASSADEUR, & chargé des ordres de Soliman mon Maître, Empereur des Turcs, invincible & grand par excellence, je viens, après avoir passé les terres & les mers, Sérénissime & Très-puissant, Ferdinand, futur Empereur des Chrétiens, vers votre Majesté, pour avoir l'honneur de lui dire, que les désirs de mon Maître les plus ardens sont, que jouissant toujours d'une bonne santé, votre regne soit aussi long qu'heureux & pacifique; ces désirs sont sinceres, ils partent d'un cœur qui vous aime, & qui plus que personne est attaché à votre Majesté & à tous ses interêts; telles sont les assurances que je

suis chargé de la part de mon Maître de vous donner de ses sentimens, ils égalent en sincérité les marques de zele que ce puissant Monarque s'est déja fait plaisir de vous donner par un autre de ses Ambassadeurs ; il se flâte que cette Ambassade mettra le dernier sceau à l'amitié qu'il contracte avec votre Majesté ; les marques, peu équivoques, qu'il vous a donné de la sienne dans les occasions, doivent en être pour vous des augures bien certains, tous ses voeux seront enfin accomplis, si Dieu agrée cette alliance, & s'il daigné en resserrer les noeuds.

Pour vous prouver grand Roi, le désir que Soliman mon Maître, a de faire alliance avec vous, il m'a ordonné de dire à votre Majesté, qu'il avoit rendu la liberté à tous les Chrétiens que le sort des armes avoit fait ses Esclaves ; quelle autre preuve plus convaincante ! ces Captifs ausquels l'or, l'argent, peut-être même les plus humbles supplications de leurs Princes n'eussent pû rendre la liberté, la trouvent dans la seule générosité de ce Souverain des Rois : qu'ils aillent dans leur Patrie, qu'ils habitent telle contrée

entrée de ce vaste Univers qu'ils jugeront à propos, Soliman leur en accorde le choix; charmé de prévenir les désirs de votre Majesté, & de lui éviter la peine de lui demander la liberté de tant d'hommes; & plus flâté encore d'apprendre à toute la Terre la Paix qu'il a faite avec vous, combien elle est sincere, & combien il désire qu'elle soit autant durable que le tems même.

Il se flâte ce puissant Monarque de trouver votre Majesté sensible à une aussi grande preuve d'amitiée, & qu'elle voudra bien pour marque de la sienne, accorder la liberté aux Turcs que vous retenez Captifs dans les différens endroits de votre domination, & surtout à ceux qui sont demeurés fideles dans notre sainte Religion.

Aux vœux sinceres que Soliman fait au Ciel pour votre Majesté, il m'a ordonné de vous assurer qu'il y joignoit le désir que vos Etats se transmettent par une heureuse succession à votre postérité la plus reculée.

Agréez, Grand Roy, qu'au nom de mon Maître, je vous fasse les plus so-

lemnelles promeſſes, qu'il obſervera exactement tous les articles du Traité d'alliance qu'il fait avec votre Majeſté, qu'il veillera avec attention de peur qu'aucuns de ſes ſujets ne troublent le repos des vôtres, & que tous comme lui ſoient fideles à garder ce Traité.

Voici, invincible Monarque, les Lettres que mon Maître vous écrit, il m'a ordonné en les préſentant de ſa part à Vôtre Majeſté, de la ſupplier de vouloir bien répondre à tous les articles qu'elles contiennent.

Mon Maître déſire ſur toute choſe, que vous lui accordiez votre confiance, je regarderois auſſi dans cette Ambaſſade dont il m'a honoré, comme le plus grand avantage, ſi je pouvois engager Vôtre Majeſté à la lui donner; ſon principal ſoin ſera de faire naître des occaſions pour vous prouver qu'il la mérite.

Ici le Bacha s'arrêta, & demanda au Roy lequel de l'aſſemblée étoit Maximilien ſon fils, l'héritier préſomptif de l'Empire, ce Prince étoit aſſis à la gauche du Roy, & le Roy le lui montra. Le Bacha lui fit une profonde révérence, & mettant en-

mise la main sur sa poitrine, suivant l'usage de sa Nation, il lui fit en ces peu de mots, sans changer de langue, son compliment.

Vous êtes dignes, ô César, d'une vie autant heureuse que longue, je désire que le Ciel qui favorise toujours les grandes entreprises, donne un heureux succès à celles dont vous serez capable ; la valeur du Héros qui vous a donné le jour, est pour tous vos peuples un présage certain que la vôtre l'égalera; curieux de connoître tous les augures qui annoncent que vous serez grand, qu'il jouisse, ce Roy si digne de regner, ce pere tendre, du plaisir que lui doit donner la *Paronomase* (*a*) de vôtre

[*a*] Paranomase est une figure ou un jeu dans des mots qui ont quelque ressemblance par le son avec quelques autres d'une signification différente ; cette figure ainsi que les Anagrames, les Acrostiches, & les Chronogrames, doivent leur naissance à certains Moines qui fleurissoient dans un siécle plein d'ignorance. Ces figures sont bien éloignées du sçavoir, je n'en fais ici la critique que pour désabuser les petits Maîtres de la Littérature sur leur fatilité, ausquelles elles promettent en vain le titre de bel esprit, & aux plus passionnés celui de sçavant.

illuſtre nom ; Maximilien, grand, & plus grand encore que ſon pere, s'il eſt poſſible.

Ce compliment fini, il ſe retourna vers le Roy, & lui offrit les préſens de Soliman. C'étoient un cheval Turc, quatre Chameaux, & deux Coupes du plus beau cryſtal taillées en diamant. Le cheval étoit ſuperbement harnaché, la bride d'un or très fin, & la ſelle garnie de pierres précieuſes. Je ſupplie, dit-il, Vôtre Majeſté, d'accepter ces préſens que j'ai l'honneur de lui offrir de la part de mon Maître ; le Cheval & les Chameaux ſont maigres, mais c'eſt la fatigue & la longueur du voyage qui les ont mis dans ce mauvais état.

LETTRE de Soliman à Ferdinand, dont Ebrahim Bacha fut le Porteur, qui contient les Articles du Traité de la Trêve de huit années, négociée par Busbec.

JE vous écris, moi Souverain des Monarques, commendant avec le même Empire à l'Orient & à l'Occident, qui ai le pouvoir de faire & de ne pas faire tout ce qui me plaît, Seigneur de la Perse & de l'Arabie, Maître absolu de tout ce qui peut être dans la puissance d'un Roy, le Héros de ce siécle, & celui qui prescrit des Loix à cet Univers; également Souverain & de la Mer blanche & de la Mer noire, Possesseur de la Sainte Cité de la Mecque, honorée de la présence spéciale de Dieu; Maître de Jérusalem la Chaste, Roy de la célebre Egypte, de l'Ionie, des Villes d'Athènes, de Siennes; à qui appartiennent les Temples fameux de Zabilon, de Bassio, de Rethsam & de Magodin, consacrés à l'Etre suprême,

Souverain de l'Isle d'Alger; (*a*) Prince de Tartarie, de Mésopotamie; Empereur. des Medes, des Georgiens, de la Morée (*b*) de la Natolie,

(*a*) Alger est la Capitale d'un Royaume du même nom, en Afrique dans la Barbarie, il est divisé en cinq Provinces. Cette Ville est fortifiée de bonnes murailles qui sont flanquées de plusieurs bastions; elle est située sur la pente d'une montagne, qui s'élevant insensiblement, forme un amphitéâtre très-agréable; elle a un fort beau Port, ce Royaume a passé successivement des Roys de Moritanie aux Romains, aux Arabes, & à d'autres Princes : c'est aujourd'hui une République qui paye seulement un Tribut au Turc, parce qu'il la prend sous sa protection. En 1681, les Pirates de cette Ville attaquerent quelques Vaisseaux François, & pour les punir de leur audace, Louis XIV. envoya ses flottes l'année suivante & en 1688, qui bombarderent la Ville, & la réduisirent presqu'en poudre. La premiere de ces flottes étoit commandée par le Maréchal du Quesne, & la seconde étoit sous les ordres du Maréchal d'Estrées.

(*b*) La Morée est une grande Isle que l'on appelloit autrefois Péloponese dans l'Afrique; il y a quelques Auteurs qui disent que la Morée a pris son nom de la feuille du Meurier, parce qu'elle en a la figure. D'autres disent que c'est une transposition de celui de Romée qu'ils croyent qu'elle portoit, comme étant sujette de la nouvelle Rome; elle est divisée en trois Régions appellées

d'Asie, de l'Arménie (*a*), de la Valachie, de la Moldavie, de la Hongrie, & de plusieurs autres Empires, Royaumes, Principautés & Seigneuries; Grand & Puissant par excellence, Soliman Soudan, fils de Selim d'heureuse mémoire; moi qui ai reçû immédiatement de Dieu le pouvoir de gouverner à mon gré tous les Peu-

Tingisana, *Cæsariensis*, & *Sitifensis*. Tout le Pays est mêlé de montagnes & de plaines; sur les côteaux il y a des vignes qui donnent de très-excellent vin. En 1445 Constantin Dracoses étant troublé au commencement de son regne par ses deux freres Demétrius & Thomas, fut obligé de leur céder la Morée qu'ils partagerent en deux, ce qui forma les deux Royau- de Fez & de Maroc qui subsistent encore, mais après que Mahomet eût pris Constantinople, & défait Constantin, il conduisit son armée dans la Morée, en chassa les deux Princes qui y regnoient, & y établi sa puissance. Les Vénitiens depuis l'ont conquise sur les Turcs, & elle leur est restée jusqu'en 1715, tems auquel les Turcs l'ont reconquise.

(*a*) L'Arménie est un grand pays d'Asie, qui est aujourd'hui partagé entre la Perse & le Turc; ce pays se divise en petite & grande Arménie; le Pere Mainbourg, & Michel Ferre, qui en ont donné une Description, disent que ses Habitans sont d'un bon naturel, simples, & qu'ils vivent contens de peu: le commerce est leur principale occupation, ils

ples ; moi qui suis si formidable qu'à mon seul nom, les portes des Villes les mieux fortifiées s'ouvrent d'elles-mêmes ; Commandant à toute la Terre, Seigneur de l'Orient, depuis le Pays de Thseim, jusqu'aux confins de l'Afrique ; tenant dans ma main le glaive du Tout-Puissant, celui des Batailles & des Triomphes ; auquel appartient Césarée, qui est la Ville la moins forte de toutes celles de mes Royaumes, qui compte pour la plus petite portion de mes héritages, l'Empire d'Alexandre le Grand, avec tous les Pays qu'il a conquis ; moi enfin duquel le Tout-puissant se sert pour commander à ce vaste Univers, je vous écris Ferdinand, Roy & Empereur de toute la Chrétienté, l'appui le plus fort de la foi de Jesus ; Empereur des Romains, (*a*) de la Bohê-

se répandent pour le faire dans la Natolie, dans la Perse, dans l'Egypte, dans les Indes & dans l'Europe. Le pays est extrêmement peuplé, la religion dominante est le Christianisme, mais de l'Eglise Grecque Chismatique, il y a aussi quelques Romains.

(*a*) La Boheme est un vaste pays d'Allemagne, qui étoit tout couvert de bois, & qui est resté inhabité jusqu'en 540. En cette année il y arriva une florissante Colonie, qui

me,

nie, (a) des Vandales, (b) de la Chrobatie, & de plusieurs autres Provinces & Pays.

défricha, & qui dans la suite y a bati des Villes; on ne sçait pas positivement d'où venoient ces Peuples; Primislas qui avoit été Laboureur, fut choisi par Libussa, fille d'un certain Croque pour être son époux, & pour gouverner la Boheme, ce Croque n'avoit point pris la qualité de Roy, quoiqu'il gouverna avec l'autorité d'un Souverain; les Bohemiens la donnerent à Primislas; c'est par lui où on commence la succession Chronologique de tous ceux qui lui ont succedés.

Ce Royaume a toujours été électif jusqu'à Ferdinand I. qui en fut couronné Roy après la mort de Louis Uladislas, duquel il avoit épousé la sœur, & qu'il rendit héréditaire à la Maison d'Autriche; il a été de nouveau assuré à cette Maison par le Traité de Westphalie.

(a) Les Vandales sont d'anciens Peuples originaires d'Allemagne, qui quitterent leur pays vers le cinquiéme siécle, & qui se joignans aux Alains & à d'autres Barbares, se jetterent dans les Gaules, de-là ravagerent l'Espagne, & passerent en Afrique où ils établirent un Royaume; leur premier Roy s'appelloit *Genseric*, c'est sous le regne de Gilimer leur sixiéme Roy, en 523 qu'ils se sont laissez dépouiller de leur Royaume. *Procop. de Bell. Vandal.*

(b) La Chrobatie, ou Croatie est un vaste pays d'Europe, entre la Bosnie, l'Esclavonie, l'Allemagne, & la Dalmatie, il a passé successivement de la puissance de quelques Princes

Pour répondre aux Lettres qu'Auger de Busbec votre Ambassadeur, nous a remis de votre part, dans le tems que tous les Princes de la terre aux pieds de mon Thrône, imploroient mon secours, & recouroient à ma puissance ; elles étoient dattées l'an 1562, le premier de Juin, depuis votre Prophete Jesus, sur lequel, ainsi que sur le grand Mahomet, la paix & la splendeur du Tout-puissant ont miraculeusement éclaté; nous suppliant par ces mêmes Lettres, que par une Tréve de huit années, il nous plut de vous donner la jouissance libre de vos Terres & de vos Châteaux, & d'accorder le repos & la paix à vos peuples.

Ausquelles nous répondons, qu'il nous plaît de faire l'alliance que vous desirez, & que nous convenons sincerement de la Tréve de huit années

que l'on appelloit *Bons* à celle des François. Ces derniers en furent chassez par le premier Roy de la Dalmatie apres une guerre de sept ans. Les Bons pour lors reprirent le Gouvernement, qu'ils ont gardés jusqu'en 1075, les Hongrois en ce tems s'en rendirent les Maîtres, & elle leur est restée depuis, & a fait une partie du royaume de Hongrie.

consécutives, aux conditions que voici.

SÇAVOIR.

Vous ferez tenir chaque année à l'un de nos Trésoriers, pour les arrages de ladite Tréve, trente mille Ducats de monnoye de Hongrie, à laquelle somme, vous joindrez dans le premier payement que vous en ferez, celle des arrérages de deux ans, que vous nous dévez, (*a*) au moyen de quoi, nous vous promettons, & au jeune Prince, le fils du feu Roy Jean (*b*) de vous laisser jouir l'un & l'autre de vos biens, en paix & sans trouble de notre part. Vous promettant en outre, une entiere neutralité entre ce Prince & vous.

Ce Prince sera tenu, pendant chacune des huit années de la présente Tréve, de nous jurer aux pieds de no-

(*a*) Ferdinand ayant joui pendant deux ans de la Transilvanie, Soliman éxigeoit de lui la pension de vingt mille écus que la veuve du Vayvode s'étoit obligée de lui payer.

(*b*) Ce jeune Prince étoit le fils de Jean Zapola, Roy de Hongrie, ci-devant Vayvode de Transilvanie, après la mort duquel Ferdinand s'étoit fait couronner Roy de Hongrie.

tre Thrône, foi & hommage.

Ces deux conditions remplies de votre part, & de celle du jeune Prince, nous vous promettons une ſcrupuleuſe obſervation de tous les articles du préſent Traité. Nous n'aſſiegerons plus vos Villes, nous *n'harcelerons* plus vos ſujets, nos Soldats ne s'empareront plus de leurs troupeaux, ni ne les feront à l'avenir captifs, nous ne *dévaſterons* plus vos Terres, ni par le feu ni par le fer.

Nous conſentons par ce Traité, que Michel Balaſchus, Nicolas Bathori, & autres Princes & Vayvodes, reſtent avec leurs biens & héritages ſoumis à votre obéiſſance, & à celle du Prince Jean.

Si quelques-uns de vos ſujets, & de ceux du Prince Jean, pendant les troubles de la guerre, ſe ſont emparés des biens les uns des autres, & qu'il en ſoient nés des Procès & des conteſtations; nous voulons que ces mêmes Procès reſtent en ſuſpends, & que l'on ne procede point à leur déciſion, jusqu'à ce que ces huit années de Tréve, ſoient expirées & révoluës.

S'il arrive dans la ſuite quelques

disputes entre vous & nous, au sujet de la Jurisdiction, de façon que la question ne puisse se décider, sans guerre ou sans inimitié, nous voulons dès-à-présent, que l'exercice de cette Jurisdiction, demeurera à celui des deux qui en sera en possession.

Nous voulons que toutes les Villes situées entre le Danube & Tatte, jouissent de tous leurs Droits, Privileges & Immunités; & qu'il ne soit plus permis aux Soldats de la garnison de Tatte, d'aller lever des contributions sur leurs habitans, ni de faire des incursions sur les Terres qui leur appartiennent.

Si quelques Seigneurs de votre domination, tiennent quelques Turcs captifs ou esclaves, à quelque titre qu'ils les ayent, nous voulons qu'ils les renvoyent, sans exiger d'eux aucune rançon, afin que la Paix soit plus solide entre nous, & que tous nos sujets vivent dans une pleine liberté.

Nous voulons que nos deux Vayvodes de Valachie & de Moldavie, soient compris dans le présent Traité, qu'ils jouissent de la Paix, qui en est le sujet, que les Seigneurs de

Hongrie, de la Chrobatie, de l'Esclavonie, ou de quelqu'autre région, ou Isles vous appartenantes, ne leur fassent à l'avenir la guerre, ou les inquietent de quelque maniere que ce soit. S'il arrive par hazard, que quelques-uns malgré vos défenses, fassent irruption & enlevent les biens de nos susdits sujets, nous voulons qu'ils soient contraints sur l'heure de les restituer. Si quelques-uns de vos sujets ou des miens, après s'être emparés des biens de leurs voisins, se réfugient dans les Terres de notre domination respective : nous jugeons que ces biens seront rendus à leurs maîtres, & que les usurpateurs vous seront remis, ou à moi, pour être punis de mort, dès qu'ils seront reclamés.

Nous permettons & nous consentons que les Gouverneurs & les Commandans de vos Villes, qui sont sur les confins de la Hongrie, les fassent murer & fortifier, qu'ils y remplissent des Arsenaux, & transportent des vivres; nous leur défendons en même tems, sous quelque prétexte que ce soit, de passer outre, d'apporter des armes, & autres munitions de guer-

re, dans les Villes qui feroient de notre dépendance, ou qui ne feroient pas de la vôtre.

Nous déclarons, que si quelques-uns de nos sujets font esclaves les vôtres, notre intention est, qu'ils soient renvoyés dans leur patrie en pleine liberté & sans rançon.

S'il arrive des querelles & des disputes entre vos sujets & les miens, touchant les limites de leurs Terres: nous voulons qu'ils s'en rapportent au jugement des hommes les plus prudens, & les plus éclairés qu'ils prendront pour Arbitres, chacun dans leur Nation. S'ils sont obstinés, nous les jugeons par avance punissables, comme refractaires à nos ordres, & *rupteurs* du présent Traité de Paix.

Nous ajoutons à nos défenses, celle des combats particuliers, & des duels, qui souvent arrivent entre vos sujets & les miens.

Pour vous assurer que notre intention est, que tous les articles de ce présent Traité soient exécutés selon leur forme & teneur, non-seulement nous avons ordonné, que lecture en seroit faite à tous les Princes de notre domination, à tous nos

Gouverneurs, nos Bachas, nos Cadis, tous nos Officiers, nos Soldats & nos Janissaires, mais encore nous leur avons ordonné, sans distinction, d'y être fideles & de les exécuter, sous peine afflictive; nous desirons aussi, que vous vous conformiez en cela à notre conduite, que vous lassiez lire dans tous les endroits de votre domination ce même Traité, en y joignant un ordre particulier de votre part, afin qu'il soit observé dans toute l'exactitude.

Cette Lettre vous sera un témoignage certain de notre fidélité, au serment que nous avons fait, en étant supplié par votre Ambassadeur, pour servir de scel au présent Traité, & afin de vous convaincre, qu'il subsistera dans toute son étendue & dans sa force, si vous-même ne cherchez à le rompre; je jure derechef, par le vrai Créateur du Ciel & de la terre, par les miracles de notre grand Prophete Mahomet, par ma foi, enfin par ma puissance, que je ne laisserai faire aucune entreprise qui soit contraire, ou dérogeante aux articles de la présente Tréve de huit années, soit par mes Généraux, [illegible]

mée, par les Bachas & Gouverneurs de mes Villes & Provinces, soit par les Vayvodes de ma domination, je leur enjoindrai au contraire, & même au Roy Etienne (*a*) & à tous mes autres sujets, gouvernans les confins de votre Empire, qu'ils se conforment à nos dispositions, qu'ils gardent toutes ces conditions de Paix envers vos Peuples, vos Villes, vos Places, & tout ce qui est de votre dépendance, qu'ils respectent vos sujets, qu'ils ne leur fassent ni torts, ni injures, qu'ils ne les décrient ni ne les diffament.

Nous permettons par ces Présentes, à quiconque des Chrétiens, viendra à notre splendide Cour, soit Ambassadeur, Ministre, Député, Envoyé, & autre chargé de quelque commission, qu'il fasse toutes les fonctions de sa Charge, qu'il aille & vienne dans toutes les Terres & les Mers de notre domination. Nous enjoignons à tous nos sujets, d'avoir pour eux des égards & des attentions, qu'ils soient traités comme amis de la Na-

(*a*) C'étoit Etienne Batori, qu'une partie de la Noblesse & des Peuples avoient couronné Roy de Hongrie.

tion Ottomane, & que les Interpretes de notre Langue les servent & les aident.

Nous donnons à ce présent Traité autant de force & de vertu, qu'il est en notre pouvoir ; & pour derniere marque de notre amitié envers vous, nous vous renvoyons en pleine liberté & sans rançon, les Chrétiens captifs, que votre Ambassadeur nous a demandé de votre part, & qui n'eussent pû être rachetés dans toute autre occasion. Nous nous flattons que vous agirez dans tous ces points avec autant de générosité, & que vous nous renvoyerez les Turcs que vous tenez aussi captifs.

Donné & écrit le présent Traité de Paix, d'alliance & de Tréve pour huit années, avec Ferdinand Roy des Romains, dans notre Palais de la très-puissante Ville de Constantinople, le premier de Septembre, l'an de notre vénérable Prophete Mahomet 969.

Fin du Tome second.

TABLE DES MATIERES du Tome second.

A

ARRIVE'E d'un Courier à Busbec de la part de Ferdinand, à Andrinople, marquée par un évenement singulier, pag. 13
Amusement de Busbec dans l'intérieur de sa maison, 21
L'Assyrie en Syrie : sa description, 22
Avantages que les Turcs tirent des Esclaves, 30
Attention particuliere que les Tucs ont pour distribuer aux Troupes leurs habits & leur paye, 45
Anecdote sur l'histoire de Jules César, 47
Anecdote particuliere sur l'histoire de Ferdinand victorieux des Turcs, 76
Avanture tragique arrivée dans la Croatie, 79
Arrivée du Roy de Colchos à Constantinople, 88
Adresse des Turcs à tirer de l'arc, ils

enfont leur principale occupation, 105
Attachement que les Turcs ont pour les usages de leur Nation, 110
Avertissement donné en secret à Bajazet, des démarches que Soliman faisoit pour se saisir de lui, 200
Arrivée de Bajazet sur les confins de la Perse, le Sophi lui depute ses Ambassadeurs, 220
Arrivée de l'Armée navale des Turcs à Constantinople victorieuse des Espagnols, 245
Anecdotte sur l'Autriche, 354
Arrivée de Busbec à Vienne, 365
Anecdottes particulieres sur la Republique d'Alger, sur la Mauritanie, sur l'Armenie, sur la Boheme, & sur la Chrobatie, 406
Articles du Traité de Paix, 409

B

Bains publics & particuliers en grand nombre à Constantinople, 57
Busbec se joue de la méfiance de son Chiaou, qui le tenoit renfermé; lui-même se renferme: ce qui arrive à cette occasion, 118
Beglerbey, Dignité en Turquie, 181
Bajazet fait ses préparatifs de guerre contre ... 2[illegible]

Bajazet est trahi auprès du Sophi de Perse, ce Prince le sçait, par genérosité il dissimule, le Sophi abuse de sa confiance, 256

Busbec veut éviter la peste, il demande à Rustan la permission de sortir de Constantinople; réponse singuliere du Turc, 267

Busbec obtient la liberté de trois prisonniers Espagnols, 316

C

Chio, Isle de l'Archipel; sa situation, 33

Catastrophe arrivée à un Vénitien à Constantinople, à cause d'un oiseau, 50

Commencement de la révolte de Bajazet, 130

Conseils que Soliman donne à Bajazet, ce Prince les méprise, 133

Craintes de Soliman, à l'occasion du refus que Bajazet fait d'obeir à ses ordres, 151

Carnaval des Européens critiqué par un Turc, 187

Carême des Turcs, le tems où il commence, & celui de sa durée, 188

Célébration de la Pâque chez les Turcs,

leur dévotion dans cette cérémonie, 209

Crainte de Busbec, & raisonnement politique qu'il fait sur le succès que les Turcs eurent devant Gerbes, 260

Conversion de Soliman, 261

Craintes de Busbec, occasionnée par la mort de Bajazet, 339

Conclusion du Traite du Paix fait par Hally, premier Visir, & Busbec, 345

Comparaison de Ferdinand avec quelques grands Empereurs Romains, 383

Curiosités que Busbec rapporte de Constantinople, 394

D

Dissimulation de Busbec à vouloir partir avec ses Collegues, 3

Depart des Collegues de Busbec de Constantinople, 10

Description que Busbec fait de sa maison à Constantinople, 17

Description de vivres en tems de guerre faite seulement aux Janissaires, aux depens du Grand Seigneur; les autres Troupes portent avec elles les leurs, 41

Différence que les Turcs mettent entre une

Esclave concubine, & leurs Epouses légitimes, 56
Divorce permis en Turquie entre Maris & Femmes. Les raisons, 57
Départ de Hally Bacha, qui va commander une Armée en Hongrie, 72
Défaite des Turcs en levant le Siege de Siget, 75
Description de la Croatie, 78
Défaite d'un Parti Turc en Hongrie, 81
Dégoût que la Cavalerie Turque prend pour les pistolets, 85
Description de la Colchide, 88
Défaite de l'Armée des Peuples de la Colchide, 92
Dissertation sur la nature de l'ambre, 114
Discours que Bajazet fit à son Armée, avant de donner le signal de la Bataille qu'il livra à Selim, 160
Discours avantageux que le peuple tenoit sur Bajazet, quoiqu'il eut perdu la Bataille contre son frere, 164
Départ de Bushec pour l'Asie, 182
Discipline des Troupes des Turcs, lorsqu'elles font la guerre, 183
Différentes ruses dont Bajazet se sert pour tromper les Bachas qui devoient [illegible] dans sa fuite, 212

Description de la Mésopotamie, 222
Defaite des Espagnols devant Gerbes, 239
Départ de Busbec pour l'Isle de Principo, 271
Description de la Chersonese Taurique, 39[illegible]
Description du Royaume de Cattaye, 311
Description de la Ville d'Alep, 326
Départ de Busbec de Constantinople pour Vienne, les évenemens de son voyage, 350

E

Etat dans lequel étoient les Négociations de Busbec au départ de ses Collégues, 3
Entrevûe de Busbec & de Rustan à Andrinople, 12
Esclavage dans lequel sont toutes les femmes Turques, 54
Evenemens arrivés en Hongrie, 68
Entrevûe de Busbec avec Hali au sujet de l'Armée que ce Bacha conduisoit en Hongrie pour secourir la Reine Isabelle, 70
Exactitude des Turcs à faire observer la subordination que les [illegible] *&* *les*

les Officiers ſubalternes doivent aux principaux Officiers, 75
Evaſion du Roy de Colchos de ſa priſon, 93
Evenement extraordinaire arrivé le jour de la bataille que Bajazet livra à Selim, 162
Embarquement de Soliman pour l'Aſie, 167
Embarqement de l'Armée Turque, pour l'expédition de l'Iſle de Gerbes, 238
Eloge que Busbec fait de ſon Medecin, 269
Eloge que Busbec fait de Hally premier Viſir, en le comparant avec Ruſtan, 283
Evenement arrivé en Moldavie, qui fit craindre à Busbec, que ſes projets de Paix ne devinſſent inutiles, 292
Ebrahim arrive à Francfort, en qualité d'Ambaſſadeur de Soliman, 368
Embarras détaillés par Busbec, dans leſquels Ferdinand ſe ſeroit trouvé, s'il eût voulu faire la guerre aux Turcs, 378

F

F... Bajazet en Perſe, 207
Forme du gouvernement de la Républi-

que de Raguse, 351

H

Histoire singuliere arrivée à Constantinople, au sujet d'une vieille femme qui devint amoureuse d'une jeune fille, 58
Haine implacable entre les Perses & les Turcs, 67
Horreur que les Turcs ont pour les combats particuliers, & les duels, 85
Histoire de Jason, 98
Histoire de Roland, 99
Histoire de la Ville de Napolis, 124
Histoire de Perthau, Bacha, 143
Histoire de Tamerlan, Empereur des Perses, 150
Histoire de l'Egypte, 151
Histoire de l'Ancile de Rome, 194
Histoire de la Ville de Sébaste, 211
Histoire d'Ismael, Empereur des Perses, 225
Histoire de Dragutheraïs, fameux Corsaire, 242
Histoire naturelle & curieuse de plusieurs plantes, & de plusieurs poissons, 273
Histoire des Peuples de la Ch[illegible] 305

Histoire d'Attilla, Roy des Huns, 379
Harangue d'Ebrahim à Ferdinand, 398

I

Indifférence des Turcs, sur les armes dont ils se servent pour combattre, 46
Inconvéniens que Busbec trouve à permettre à ses domestiques, d'aller par les rues de Constantinople, 116
Idée avantageuse que les Soldats de Soliman conçoivent de Bajazet, contre lequel ils alloient combattre, 156

L

Lettre que Busbec reçoit de Rustan, pour aller à Andrinople, où la Cour du Grand Seigneur étoit, 11
Lettres de Ferdinand à Busbec, interceptées par les Bachas, 60
Lettres de Sélim à Soliman, 132
Lettre de Bajazet à Soliman, 139
Autre Lettre de Bajazet à Soliman, par laquelle il lui déclare sa révolte, 148

M

Motifs que Busbec a pour paroître em-

pressé à partir de Constantinople, avant même que les affaires fussent terminées, 4
Motifs de Rustan, pour engager Busbec à rester, 6
Maniere de vivre des Mendians en Turquie, 27
Maniere de rendre les perdrix aussi familieres, que le sont nos poules, 34
Maniere de faire éclore des poulets, sans faire couver les œufs, 36
Maniere dont les Turcs se servent, pour tirer leurs fleches sans arc 112
Mauvaise plaisanterie que Rustan fait à Busbec, 128
Mort singuliere du jeune Gaston, fils du Duc de Medina, fait prisonnier à l'affaire de Gerbes, 249
Mort de Rustan, Hally second Visir, lui succede, 268
Mort de Bajazet, & celle de ses fils, 332
Moyens dont Ferdinand se sert pour temporiser avec les Turcs, 91

O

Occupation de Busbec, tandis qu'il est dans l'Isle de Principo, 91
Origine des Gots, Visigots & Saxons, 309

Origine & qualité du Musc, 315
Opinion des Turcs, sur tous les évenemens de la vie, 334
Origine des Vandales, 409

P

Précaution que Busbec prend avec les Bachas, avant qu'il se détermine à rester à Constantinople, 9
Provision de vivres, que chaque Soldat Turc est obligé de faire pour le tems de la guerre, 41
Parallelle que Busbec fait des Troupes Allemandes, avec celles des Turcs, 42
Portrait de Hally, Bacha Général des Troupes de Soliman, 71
Perte de la Bataille de Cogny, l'effet que ce malheureux évenement produisit dans Bajazet, 163
Présent que Soliman reçoit de Ferdinand, la politique de ce Prince à se le faire présenter en présence de son Armée, 200
Perte de Bajazet, résolue dans le Divan, 201
Prisonniers Espagnols exposés à la risée de la populace Turque, dans les cours du Serail, 247

Portrait que Busbec fait de la Vigne, Ambassadeur de France à la Porte, 302.

Plaintes des Ambassadeurs du Vayvode de Transilvanie, la crainte de Busbec à ce sujet, 344.

Présens que Hally, premier Visir, fit à Busbec dans le tems de son départ de Constantinople, 348.

Portrait des Cours des Princes, 370.

Portrait de Ferdinand Empereur, 372.

Présens offerts à Ferdinand de la part de Soliman, 404.

R

Ruse de Busbec pour engager les Bachas à accellérer la Paix, 37.

Remarque sur la maniere avec laquelle Ferdinand en agit avec la Reine Isabelle, 67.

Rustan se décide à armer une Troupe de Cavalerie Turque de pistolets, dont ils ne s'étoient point encore servis, le peu d'utilité qu'il en tire, 84.

Raison politique qui engage Busbec à ne pas sortir dans les rues de Constantinople, 104.

Ruse dont Bajazet se sert pour renvoyer d'auprès de lui le Bacha que Soli-

man lui avoit envoyé, 144.
Répugnance que les Soldats de Soliman firent voir à prendre les armes contre Bajazet. Parti que Soliman prit alors, 146.
Raison pour laquelle Mahomet a défendu aux Turcs l'usage du Vin, 191.
Retour de Soliman d'Asie à Constantinople, 207.
Réception gracieuse que le Sophi de Perse fit à Bajazet arrivant à sa Cour, 221.
Raisonnement politique de Busbec sur l'état de ses affaires, & sur celles de la Porte, 230.
Ruse des Grecs pour n'être point compris dans l'Edit que Soliman rendit, par lequel il défendoit l'entrée du vin a Constantinople. Son peu de succès, 265.
Révolte de quelques Seigneurs de Hongrie, Busbec appréhende que ce ne soit un obstacle à la Paix, 342.

S

Sujet de la troisiéme Lettre, 2.
Soliman part pour Andrinople, 10.
Sentimens des Turcs sur les Animaux, 49.

Sentiment avantageux que Rustan conçu pour Busbec, ce Visir veut l'engager à prendre le Turban, 65.
Sujet de l'arrivée du Roi de Colchos à Constantinople, 90.
Sujet de défiance des Turcs sur les Ambassadeurs des Princes Chrétiens, 123.
Soliman se décide à prendre les armes contre Bajazet, il consulte auparavant le grand Mufti, 146.
Sentiment singulier des Turcs sur les gens de Guerre après leur mort, 184.
Sujet de la quatriéme Lettre de Busbec, 236.
Services signalés que Busbec rend aux Espagnols faits Prisonniers à l'affaire de Gerbes, 253.
Séjour de Busbec dans l'Isle de Principo, qui devient suspect aux Bachas, 282.
Soliman accorde à l'Ambassadeur du Roi de France, la liberté de plusieurs Allemans & Flamans, 301.
Sujet de Guerre entre Philippe II. Roi d'Espagne, & Henry II. Roi de France, 317.
Suite de l'Histoire de Bajazet, 321.
Sacre de Maximilien Roi des Romains, 368.

T

Temperament que Soliman prend pour tranquiliser Bajazet. 134.

V

Utilité que les Turcs tirent du service des Chameaux, 39.
Usages, mœurs, caracteres & occupations des Peuples de la Colchide, 94.
Usage que les Perses font de l'ambre, 115.

Fin de la Table du Tome second.

ERRATA.

PAge 4. *lig.* 12. répondis-je, *lisez* répondois-je.
Pag. 16. *lig.* 23. sentoit, *lis.* sentit.
Pag. 62. *lig.* 3. ne fut. *lis.* ne furent.
Pag. 63. *lig.* 24. Caddàssy, *lis.* Cardassi, ce qui veut dire mon frere.
Pag. 70. *lig.* 8. voit. *lis.* avoit.
Pag. 78. *lig.* derniere, Esclaves, *lis.* Esclavons.
Pag. 102. *lig.* 2. il lui. *lis.* il la lui.
Pag. 167. *lig.* 23. donné preuves, *lis.* des preuves.
Pag. 168. *lig.* 2. je sens plus, *lis.* que plus.
Pag. 182. *lig.* 17. examiner. *lis.* examinez le campement des Troupes, &c
Pag. 230. *lig.* 9. de ce que j'en pensois. *lis.* ce que j'en pense.
Pag. 265. *lig.* 14. de Grec. *lis.* de Grecs, & *lig.* 29. Serman, *lis.* Sarman.
Pag. 279. *lig.* 19. je ne connois, *lis.* je ne connoissois.
Pag 281 *lig.* 10. je meurt, *lis.* que je meurre.
Pag. 288. *lig.* 17. je reprens à la comparaison. *supprimez l'à.*

00084070

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 July, 2016